B XXIV. Pot

DUCHESNE, H G

525 PORTÆ (Jo. Baptistæ). De Humana Physiognomonia Libri IIII. ad Aloysium Card. Estensem; engraved title-page containing portrait [see reproduction], and numerous quaint woodcuts, folio, vellum, £3.

Vici: apud Josephum Cacchium, 1586

NOTICE HISTORIQUE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE J.-B. PORTA,

GENTILHOMME NAPOLITAIN;

PAR D****.

A PARIS,

Chez POIGNÉE, imprimeur, rue de Sorbonne, n°. 389.

AN IX.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

NOTICE HISTORIQUE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE J.-B. PORTA,

GENTILHOMME NAPOLITAIN.

Les ouvrages des savans de l'antiquité sont, pour ainsi dire, autant de mines où se trouvent déposées les connaissances humaines, et la tradition des arts et des sciences. Ces mines ont été déja bien fouillées ; mais il y existe encore des filons trop négligés et qui resteraient enfouis, s'il ne se trouvait de tems en tems quelques scrutateurs patiens et laborieux, pour les découvrir et en faire connaître toute la valeur. Plus on étudie l'antiquité, plus on trouve que les sciences et les arts étaient parvenus, avant nous, à un degré de perfection qu'il nous est impossible aujourd'hui de bien apprécier, parce que l'ignorance et la barbarie, qui, dans les révolutions périodiques et politiques des empires, portent presque toujours le désordre et l'esprit de destruction, ont enseveli sous les ruines des beaux monumens de la Grèce

et de Rome, les connaissances de détails, dont les auteurs célèbres de l'antiquité ne nous laissent entrevoir que de légères traces et des résultats généraux. L'astronomie, la géographie, la poésie, les belles-lettres, la géométrie, la peinture, la musique, la sculpture et la plupart des arts mécaniques, nous en fournissent des preuves. L'époque que nous prétendons fixer à l'invention de ces arts, ne paraît être que celle de leur restauration. Je pourrais citer, à cet égard, quelques réflexions sages d'un célèbre naturaliste moderne (*); mais son opinion m'a paru un peu exagérée. Cependant on ne peut disconvenir qu'il y a de grands avantages à retirer de la lecture des anciens auteurs.

Parmi ceux du XVIe. siècle, il n'en est peut-être pas qui ait eu plus de célébrité que J.-B. Porta, gentilhomme napolitain; je n'apporterai pas pour preuve les madrigaux et pièces de vers faits en son honneur dans les différentes langues hébraïque, grecque, arabe, persanne, italienne et latine, insérées en tête de quelques-uns de ses traités, ou recueillies par les historiens du tems et par des auteurs plus modernes, tels que Moreri, le P. Niceron, etc.: ces distiques fastueux, souvent dictés par la flatterie ou par des intérêts particuliers, ne décident point l'opinion de la postérité; mais les nombreuses éditions des ouvrages de Porta, et la traduction de quelques-uns en différentes langues,

---

(*) Adanson, *Famille des Plantes*, préface, p. cxxxix.

prouvent au moins qu'il n'était pas regardé de son tems comme un auteur sans talent et sans mérite.

Qu'il me soit permis d'entrer dans quelques détails sur ce savant, dont nous n'avons qu'un léger souvenir, et qui n'est guère connu de nos jours que par son invention du télescope et de la chambre obscure. Serait-ce déplaire aux philosophes modernes, que de les entretenir des travaux d'un homme de lettres qui, comme eux, courait, il y a 200 ans, la même carrière? Il sera toujours injuste de vouer à l'oubli le plus profond celui qui a contribué de tout son pouvoir à la perpétuité des connaissances humaines et au progrès des lumières, par la seule raison qu'il est d'un autre siècle. Si quelque chose peut encourager un écrivain laborieux, et le dédommager de tous les sacrifices qu'il fait à l'étude et à la littérature, c'est l'espoir d'être mis un jour, par la postérité, au rang des hommes dont les noms et les ouvrages doivent être cités dans les fastes littéraires.

Jean-Baptiste Porta, d'une ancienne famille de Naples, vint au monde dans cette dernière ville, vers 1545, dans un siècle d'ignorance et de barbarie, dans un siècle où les préjugés et la superstition tenaient les hommes tellement asservis, que les peuples croyaient aux démons et aux sorciers; dans un tems où l'imprimerie commençait à peine à répandre et multiplier les productions des meilleurs auteurs de la Grèce et de Rome; dans un tems où les sciences et les arts, couverts de la rouille des siècles antérieurs, n'étaient cultivés que par un petit nombre de savans qui se livraient, dans l'obs-

curité, à l'étude et à la méditation. A cette époque, les livres étaient rares; on ne les connaissait, la plupart, qu'en manuscrits; les copies en étaient souvent infidèles et défectueuses. Pour peu qu'on réfléchisse, on sent combien il devait en coûter de travail et de peine pour acquérir de vastes connaissances, et ce qu'il fallait de courage et de pénétration pour se frayer un chemin dans la carrière des sciences et de la littérature.

Porta, dès sa plus tendre jeunesse, élevé avec Vincent Porta, son frère (*), sous les yeux d'Adrien Spatafore, leur oncle paternel, homme très-savant et très-versé dans la connaissance des antiquités, prit d'abord un goût particulier pour les belles-lettres. Dans les premières années de ses études, il donna des marques d'une grande vivacité. Parvenu en rhétorique, il composa, en latin et en italien, des discours qui annonçaient les plus heureuses dispositions et un talent décidé. Depuis, il donna la préférence au genre dramatique; on a de lui 24 à 25 pièces de théâtre, tant tragédies que comédies, qui, dans le tems, furent applaudies, et dont plusieurs furent imprimées (**).

(*) Vincent Porta devint lui-même un homme très-instruit dans l'antiquité, et considéré particulièrement de M. de Peiresc. Les deux frères furent liés toute leur vie de la plus étroite amitié, ne se marièrent ni l'un ni l'autre, et demeurèrent toujours ensemble.

(**) On en peut voir les titres à la fin du *Traité elementorum curvilinearum libri tres*, et dans le P. Niceron, tom. 43.

Mais à peine eut-il pris lecture des écrits d'Aristote, de Pline, de Théophraste, de Caton, de Columelle, de Varron, que, tournant ses regards vers la partie des sciences et des arts, il se sentit tout-à-coup dominé par un esprit de curiosité. Un penchant naturel et irrésistible le porta, dit-il lui-même (*), à feuilleter les manuscrits des anciens, et à en extraire ce qu'ils renfermaient de secret et de caché. Non content des connaissances qu'il acquérait par ses recherches, toujours plus ardent, plus passionné pour les sciences, et avide des connaissances les plus modernes, il voyagea en France, en Italie, en Espagne, visita les bibliothèques, fréquenta les savans et les artistes, et lorsqu'il fut de retour à Naples, il entretint des correspondances avec les savans étrangers.

C'est un grand avantage pour une science ou pour un art quelconque, lorsqu'un homme né avec le génie des découvertes, s'y consacre tout entier exclusivement. C'est de lui et de lui seul qu'il faut attendre quelques progrès dans la science ou l'art qu'il a embrassé de préférence : mais cette passion pour une science, exclusivement à toute autre, n'est pas commune. Chaque art, chaque science a ses attraits, qui, alternativement et tour-à-tour, flattent, carressent, enchaînent l'homme de goût doué d'une certaine intelligence : et ceux qui n'ont pas été insensibles aux douces invitations des Muses,

---

(*) Préface de son *Traité de furtivis litterarum notis.*

savent combien il est difficile de résister au fatal penchant de les embrasser toutes; je dis *fatal* penchant, parce que chacune d'elles demande un attachement sans partage et sans réserve, parce qu'un homme ne peut être universel, et parce que, généralement parlant, une triste médiocrité est le partage de l'inconstance et de la légèreté.

Il n'est pas cependant sans exemple que des hommes d'un vaste génie aient à-la-fois cultivé avec succès plusieurs sciences et arts. « Il y a, dit » Fontenelle, des esprits à qui tout ce qui peut » être su convient, et qu'une grande facilité de » compréhension, une mémoire heureuse, une » lecture continuelle mettent en état d'apprendre » tout. Peut-être ne feront-ils guère qu'apprendre, » que savoir ce qui a été su par d'autres; mais ils » sauront eux seuls ce qui a été su par un grand » nombre d'autres séparément ». De ce nombre était J.-B. Porta, qui, de plus, joignait à l'érudition l'esprit d'observation, d'invention et de discussion. Sa tête, bien organisée, classait avec méthode tout ce qu'il avait recueilli de ses lectures et de ses voyages; il se l'appropriait en quelque sorte, et brûlait du desir de surpasser les siècles qui l'avaient précédé. L'étude des faits était son étude favorite; il en cherchait par-tout, et dans les livres et dans la nature; mais on voit qu'il s'arrêtait plus particulièrement à ceux qui présentaient quelque chose de singulier, d'extraordinaire et de merveilleux. Ce fut avec cette collection qu'il composa ses différens ouvrages, dans lesquels on remarque sur-tout (et c'est un des caractères heureux qui les

distinguent) une forme didactique, une distribution méthodique qui ajoutent beaucoup à leur mérite, et qu'on trouve rarement dans la plupart des ouvrages plus modernes.

Une courte énumération des différens ouvrages de Porta, dans l'ordre où ils ont été publiés, en fera connaître l'objet et l'importance.

Je ne parlerai pas du traité intitulé : *Perspectiva*, ouvrage que lui attribue le continuateur du P. Niceron (*). Je n'ai pu me le procurer ; je l'ai en vain demandé dans plusieurs bibliothèques publiques, et si l'époque de la publication est exacte, je doute qu'il soit de Porta, qui avait tout au plus dix ans lorsque cet ouvrage parut.

Voici ceux qui sont bien constamment de lui, et que l'on trouve dans les bibliothèques.

1°. *De Miraculis rerum naturalium*, 1561. C'est probablement cette première esquisse de la Magie Naturelle, que l'auteur dit lui-même avoir publiée à l'âge de 15 ans (**), première édition échappée à sa jeunesse, et où se trouve, entr'autres, la composition de l'onguent des sorciers, et l'histoire piquante de sa découverte.

2°. *De furtivis litterarum notis vulgò de ziferis*, 1563, ou l'Art de cacher sa pensée dans l'écriture, et de découvrir celle des autres enveloppée dans une écriture énigmatique, *ouvrage*, dit le Dictionnaire Historique, *qui surpasse tout ce qu'a fait*

(*) Tome 43, p. . . .

(*) Préface de la *Magie Naturelle*, en 20 livres.

l'abbé Trilhême dans sa Polygraphie, soit par sa diligence et son exactitude, soit par son abondance et sa diversité, soit enfin par sa netteté et par sa méthode.

3°. *Magia Naturalis*, 1569, ouvrage intéressant par la diversité des objets dont il traite, et la multitude des procédés qu'il contient. On y trouve, entr'autres, ceux relatifs à l'invention du télescope et de la chambre obscure, et les premières notions des jeux phantasmagoriques.

4°. *Phytognomonica*, 1583, ou Méthode de reconnaître les propriétés médicales des végétaux, des animaux et des minéraux, par leurs formes extérieures. C'est un système entièrement fondé sur les analogies, et les analogies ne sont pas toujours heureuses. C'est de cet ouvrage que le cit. *Adanson* (*), qui en a extrait le tableau botanique dans ses *Familles des Plantes*, dit que *l'idée et la méthode en sont ingénieuses, et qu'il contient au moins autant de vérités que de faussetés.*

5°. *De Humaná Physiognomonia*, 1591, ou Manière de juger les caractères et l'esprit des hommes, et même leurs mœurs, par les traits de la figure, ouvrage qui a sur celui de Lavater le mérite d'être antérieur de 2 siècles. Il faut y joindre un autre traité intitulé : *della Chirofisionomiá*, qui en est une suite, et qui n'est connu que par la traduction italienne qu'en a faite Sarnelli.

6°. *Villa*, 1592, ouvrage fort étendu, dans le

(*) Préface, p. xi.

genre de la Maison Rustique, dont il a peut-être fourni l'idée et le plan.

7°. *De Refractione Optices*, 1593, traité de physique rempli d'observations intéressantes sur l'organe de la vue, le mécanisme de la vision, les illusions de l'optique, la réfraction des rayons visuels, sur les verres lenticulaires et concaves, sur les causes et l'effet des doubles réfractions: enfin, le 9e. livre est un traité sur les couleurs de l'arc-en-ciel, et sur les couleurs prismatiques.

8°. *Pneumaticorum libri tres*, 1601, autre traité de physique, contenant une théorie des machines hydrauliques.

9°. *Elementarum curvilineorum*, 1601, traité particulier dans lequel les démonstrations ont pour base les propositions d'Euclide. On y trouve, entre autres, des essais sur la quadrature du cercle.

10°. *De Cœlesti Physiognomoniá*, 1601, ouvrage dans lequel Porta réfute les absurdités de l'astrologie judiciaire, sans cependant renoncer à l'opinion de l'influence des corps célestes sur les corps terrestres.

11°. *Ars Reminiscendi*, 1602, ouvrage qui traite de la mémoire naturelle et de la mémoire artificielle. On y présente comme un des moyens de réminiscence, cette manière d'écrire qui rend les mots par des images. C'est sans doute là qu'ont pris naissance les devises dont on ornait autrefois les écrans, devises écrites et figurées d'une manière bizarre et bien voisine du calembourg.

12°. *De Distillatione*, 1604, ouvrage qui peut avoir quelqu'intérêt, en ce qu'il donne une idée

des opérations chimiques et pharmaceutiques du seizième siècle.

13°. *De Munitione*, 1608, ou l'Art de fortifier les places de guerre, les citadelles et les camps. Cette théorie pratique des fortifications, quoique sommaire, était alors un ouvrage utile et recherché, et peut-être le premier qui ait paru sur cet objet important depuis l'invention de la poudre à canon.

14°. *De Aëris transmutationibus*, 1609, dissertation physique et météorologique, intéressante sous plusieurs rapports, et où peut-être on trouverait les premières idées des gaz et de l'aérostation.

15°. Quant à ses pièces de théâtre, il paraît qu'il n'en a été imprimé que treize, qui sont :

Olimpia, 1589.
La Fantesca, 1592,
La Trappolaria, 1597.
I due Fratelli Rivali, 1601.
La Sorella, 1607.
La Chiappinaria, 1609.
La Carbonaria, 1628.
La Cintia, 1628.
La Turca.
La Furiosa.
L'Astrologo.
Il Moro.
La Penelope.

Je n'ai pu me procurer, à la bibliothèque nationale, que les huit premières. L'intrigue m'en a paru assez bien filée, le dialogue naturel, le style facile, quelques scènes comiques et quelquefois libres, et plusieurs des dénouemens assez adroits.

On cite encore de lui quelques autres ouvrages qui ne paraissent pas avoir été imprimés; au moins ne les ai-je pas trouvé dans les bibliothèques publiques où je me suis transporté. Ils ont pour titre,

1°. *Catoptrica.* Cet ouvrage, traité par l'inventeur du télescope et de la chambre obscure, ne doit pas être indifférent.

2°. *Theologumena sive de numeris.*

3°. *Thaumatologia*, ou Traité des choses merveilleuses.

4°. *Scientiarum omnium sinopsis.* C'est sans doute à raison de ce dernier ouvrage que le P. Niceron ou son continuateur nous apprend que Porta avait formé le projet d'une Encyclopédie. Il serait bon de le connaître, pour comparer son plan de travail avec l'Encyclopédie d'Alstédius et celle du chancelier Bacon, ses successeurs et presque ses contemporains.

5°. *Arte da comporre comedie Plauto tradotto.*

6°. Enfin, d'autres pièces de théâtre; savoir:

San Georgio,
Santa Dorotea, } tragédies.
Santa Eugenia,

I Simili,
La Notte,
Il Fallito,
La Striga, } comédies.
L'Alchimista,
La Buffalaria,
etc., etc.

En général, les ouvrages de Porta, et notamment

ceux de sciences et arts, sont écrits d'un style pur, très-souvent élégant. Il s'y rencontre quelques passages obscurs, parce qu'il avait la petite faiblesse de ne vouloir, en quelques circonstances, être intelligible qu'à ceux qui pouvaient l'entendre à demi-mot, comme si le vrai philosophe devait mettre du mystère dans la publication de ses découvertes, lorsqu'elles ne peuvent être susceptibles d'abus. Il est vrai que ses éditions, peu soignées, fourmillent de fautes typographiques, qui jettent en plusieurs endroits beaucoup d'obscurité.

Sa méthode, en traitant un sujet, était de faire connaître tout ce qu'on en avait dit avant lui, et souvent il se permettait, en citant les anciens auteurs, de discuter leurs opinions et de réfuter leurs erreurs.

Dans le seizième siècle, époque à laquelle les sciences et les arts étaient concentrés dans l'Italie, il n'était pas très-rare de trouver des hommes d'une grande érudition, possédant plusieurs langues. Aussi existait-il alors des sociétés littéraires qui ne contribuaient pas peu à la restauration des sciences et des lettres. Je dois observer, en passant, que le titre de *philomate*, n'était pas étranger aux savans du seizième siècle. Porta se sert de cette dénomination avec complaisance, en plusieurs endroits de ses ouvrages, lorsqu'il adresse la parole aux jeunes élèves qui se livrent à l'étude de la nature et des arts. Ce titre est devenu, à la fin du dix-huitième siècle, le point de ralliement des savans les plus

zélés pour le progrès des sciences. Je reviens à mon objet.

Porta était de l'académie des *Lincœi*, fondée à Naples en 1603, pour les mathématiques, la physique et l'histoire naturelle. Ce fut pour cette académie qu'il composa ses deux ouvrages *de Distillatione* et *de Aèris transmutationibus*. On sait qu'il fut un des fondateurs de la célèbre académie *de gli otiosi*. Il avait aussi établi, dans sa maison, une société de savans, sous le titre de *secreti*, où chaque membre se communiquait amicalement ses travaux et le produit de ses recherches. On n'y recevait personne qui ne se fût distingué par quelques nouvelles découvertes, par quelques expériences ou par quelques secrets. Peut-être est-ce dans cette société qu'ont pris naissance nombre de procédés et de phénomènes industriels dont on ne connaît pas l'origine; et lorsque je trouve, dans les ouvrages de Porta, des procédés dont les auteurs plus anciens n'ont pas fait mention, je suis fondé à croire ou qu'il en est l'inventeur, ou que la découverte en a été faite ou publiée dans les assemblées de cette petite académie.

Cette société académique ne fut pas de longue durée. De tout tems l'envie, la calomnie, l'ignorance et la superstition se sont liguées pour persécuter les gens de mérite. Porta fut traduit au tribunal de l'inquisition, comme formant des assemblées où l'on s'occupait de sortilège et de magie. Il sut si bien se défendre, qu'il en sortit avec hon-

neur, après avoir confondu ses dénonciateurs; mais le pape Paul III, ennemi des académies et des académiciens, lui défendit non-seulement *de tenir des assemblées*, mais encore *de s'occuper de sciences illicites.* Que fit Porta? il exécuta la première partie des ordres; mais, ne connaissant point de *sciences illicites*, il ne comprit rien à la seconde. La société fut dissoute. Il continua de donner son tems à l'étude, à des recherches laborieuses, à des expériences curieuses, à des travaux utiles. Sa maison était ouverte aux savans, aux étrangers. Il était lié d'amitié avec un père Paul, personnage d'une érudition rare, et particulièrement versé dans la catoptrique.

M. de Peiresc (*), étant allé en 1601 à Naples, rendit plusieurs visites aux deux frères Porta, examina les choses précieuses que renfermait leur cabinet, se lia d'amitié avec eux, et fut souvent témoin de leurs expériences physiques.

Porta avait demeuré quelque tems à Rome; pendant son séjour, le cardinal d'Est le traitait avec la plus grande faveur et la plus grande distinction, au point qu'il avait chez lui ses entrées libres en tout tems, à toute heure, quoique ce prince eût destiné certaines heures seulement à ses entretiens avec les autres gens de lettres.

(*) Vie de M. de Peiresc, par Gassendi, lib. 1, chap. 21.

Rodolphe

Rodolphe II, empereur d'Allemagne, lui écrivit, le 20 juin 1604, une lettre très-obligeante, qu'il lui adressa par son chapelain, pour le prier de lui envoyer un de ses élèves instruit de toutes ses connaissances, avec promesse de le traiter avec beaucoup d'égards.

Porta possédait, aux environs de Naples, une métairie qui portait le nom de *Métairie des Deux-Portes*, parce qu'il y demeurait avec son frère : c'était dans ses jardins, cultivés avec autant de soin que de goût, qu'il reposait, sur les riches trésors de Pomone et de Flore, son active contemplation. Les récréations d'un savant ne sont jamais stériles. Celles de Porta tournèrent au profit de l'agriculture, et de ses observations, il forma un recueil sous le titre de *Villa*, dans lequel on trouve des conseils utiles sur l'établissement d'une ferme, sur la pratique du jardinage, sur la culture des plantes, dont la synonimie et les descriptions pourraient encore être aujourd'hui de quelqu'utilité dans l'étude de la botnique.

Ce savant estimable n'avait pas ce caractère farouche, cet esprit tranchant que donnent quelquefois l'habitude de la méditation et la supériorité de talens. Aimable en société, il en faisait souvent l'ornement par ses plaisanteries fines et délicates, mais sans aigreur. Ses conversations étaient tellement animées, qu'on ne pouvait se séparer de lui, et Sarnelli nous apprend qu'on l'appelait les *délices de Naples*.

La générosité est le partage d'une belle ame ; Porta était d'un tel désintéressement et d'un naturel si obligeant, qu'il n'avait rien à lui quand il croyait pouvoir être utile à ses amis.

La considération dont il jouissait auprès des grands du royaume de Naples, lui attira des envieux, qui, ne pouvant nuire à sa personne, s'en prirent à ses écrits. Ennemi de toute discussion polémique, il se contenta de leur répondre de vive voix, ou de leur faire répondre par ceux de ses élèves les plus instruits. Ferme au milieu de tous les chocs, à l'épreuve de tous les revers, il avait coutume de dire qu'on devait aimer les contradictions, parce qu'elles sont la pierre sur laquelle l'esprit s'aiguise et le caractère se forme.

La religion n'est point incompatible avec la science ; toutes deux ont des douceurs et des consolations : Porta suivait la morale de l'une avec le même penchant qui le portait vers les attraits séduisans de l'autre. Il mourut à Naples, le 4 février 1615, au commencement de sa 70e. année. Sur la fin de ses jours, il avait fait ériger dans l'église de St.-Laurent, à Naples, une petite chapelle de marbre blanc, où il fut enterré avec pompe, regrété de sa famille, de ses amis et de tous les savans de l'Europe.

Cet auteur célèbre a été mal jugé de nos jours par des gens de lettres qui peut-être n'ont connu ses ouvrages que par leurs titres, et s'en sont rapporté au sentiment de quelques critiques envieux qui ne

les avaient jamais lus. On l'a peint comme un homme entêté de l'astrologie judiciaire. Ce reproche assurément est bien peu mérité ; il ne faut, pour s'en convaincre, que lire la préface de son livre intitulé : *de Cœlesti Physiognomoniâ*, le seul de ses ouvrages qu'on puisse en soupçonner par son titre. Il y dit que, dans sa jeunesse, il avait dévoré la science de l'astrologie ; mais que depuis il en avait reconnu le vice. Ce même ouvrage est, d'un bout à l'autre, une réfutation des principes erronés de l'astrologie, auxquels il a substitué ceux du système, alors dominant, de la philosophie péripatéticienne. A cet égard il y a lieu de penser que Porta, qui, étant jeune, avait commenté les astrologues, ne voulant pas que son travail fût perdu, publia leurs opinions absurdes, et les rectifications dont leurs idées creuses lui avaient paru susceptibles.

Les mêmes gens de lettres qui l'ont accusé d'avoir donné dans l'astrologie judiciaire, ont dit encore de sa *Magie Naturelle*, qu'elle était pétrie d'extravagances. Ce jugement sévère, exprimé d'une manière aussi brusque que laconique, est tout aussi injuste que le précédent, et prouve que ces Aristarques ne l'ont prononcé que sur l'étiquette. Je pourrais citer ici quelques auteurs contemporains qui en ont fait l'éloge, et nommer plusieurs auteurs modernes qui l'ont pillé avec la sotte vanité du geay de la fable. Je me contenterai d'observer que le P. Schott, savant éclairé du dix-septième siècle, assez bon juge en cette partie, a, dans nombre d'endroits

de sa Magie Universelle, pris la défense de la Magie Naturelle de Porta contre ses détracteurs, et qu'il s'est en cela montré plus impartial que le P. Kircher, qui, tout en s'appropriant beaucoup de ses procédés, le critique quelquefois d'un ton acerbe. Nerri, Merret, Kunkel, dans leurs Traités de la verrerie, n'ont pas hésité de transcrire à côté de leurs procédés, ceux de J.-B. Porta, dont ils ont répété les expériences.

Il faut bien distinguer dans la Magie Naturelle de Porta, ce qui est de lui et les passages qu'il ne fait que citer, et dont il n'est pas l'auteur. La loi qu'il s'était faite en écrivant, de rapporter toujours ce que les anciens avaient dit sur les matières qu'il traitait, était pour lui une obligation de répéter jusqu'aux absurdités qui se trouvent dans Pline, dans Caton, dans Dioscoride, dans Théophraste. Le tort qu'il a eu, a été d'avoir porté trop loin le respect pour la mémoire de ces grands hommes, et de n'avoir pas fait justice de leurs erreurs dans le choix de ses compilations.

Du reste, l'ouvrage de Porta, abstraction faite de son titre de *Magie Naturelle*, autrefois imposant pour la multitude, aujourd'hui tout-à-fait en discrédit, et qui ne peut être que métaphoriquement applicable au traité dont il s'agit; abstraction faite encore de l'espèce de mystère et de l'obscurité dont il s'enveloppe en quelques endroits, pour ne pas trop divulguer quelques essais qu'il avait faits et qu'il ne voulait qu'indiquer; cet ouvrage, dis-je,

est un recueil utile et intéressant de procédés et d'expériences physiques, chimiques, économiques, d'optique, de jardinage, de chasse, de pêche, de bijouterie, d'écriture et correspondance secrètes, de tours badins et plaisans, en un mot, de plusieurs inventions dont les arts se sont emparé en grande partie, et qui contient encore des faits à vérifier, des recherches à faire, des expériences à répéter et des observations qui, méditées et approfondies, pourraient conduire à des inventions et découvertes nouvelles.

En travaillant au Dictionnaire de l'Industrie, j'avais recueilli, pour les consulter, différens ouvrages, tant anciens que modernes; de ce nombre était la *Magie Naturelle* de Porta, que je traduisis presque sans m'en appercevoir, uniquement parce qu'elle m'avait attaché par la nature et la variété des objets qui y sont traités.

Cette traduction me fit desirer de connaître les autres ouvrages de ce philosophe, l'un des plus savans hommes de son tems. J'en pris successivement des extraits ou plutôt des notes sommaires, soit à la bibliothèque nationale, soit à celle du Panthéon. Je reconnus dans ces ouvrages un fonds d'érudition et une forme didactique qui me plurent.

Si l'on parcourt sans prévention, sans partialité, sans dédain pour les ouvrages de l'antiquité, ces extraits ou notes ici recueillis, on aura le tableau des connaissances antérieures au seizième siècle.

Qu'il est intéressant, ce tableau de l'industrie humaine ! après l'étude de la nature, il n'en est pas de plus satisfaisante ; il semble même qu'on ne peut se livrer à l'étude des productions naturelles sans se demander à soi-même l'usage que l'industrie humaine a pu en faire.

La nature présente aux arts les matières premières. Ces arts, comme une seconde nature, s'en emparent pour les travailler, les façonner, les fabriquer et les faire servir à nos besoins, à nos jouissances.

Mais un art quelconque n'a pas été créé d'un seul jet. Un art n'est que le résultat de divers essais, de plusieurs expériences, de combinaisons étudiées, de manipulations fréquentes, de quelques procédés isolés rassemblés par la main de l'industrie sous un cadre particulier, soit à raison de la matière qui en est la base, soit à raison de leur application rapportée à un même objet. Ainsi se sont formés les arts. Je citerai, pour exemple, l'art de la teinture : assurément cet art ne s'est, comme tous les autres, formé que par degrés, et après une série d'expériences variées et multipliées. Quelle reconnaissance ne devons-nous pas aux savans de l'antiquité qui nous ont transmis les découvertes industrielles de leur siècle et des siècles antérieurs ! Eh bien, Porta est un des hommes qui, sous ce point de vue, a le plus de droits à notre gratitude, et ses ouvrages ont nécessairement dû contribuer au progrès des arts, à en répandre le

goût, à réveiller l'industrie et à lui donner un nouvel essor.

On jugera beaucoup mieux de ses travaux, en parcourant les notes suivantes; elles donneront une idée des objets qu'il a embrassés, et des connaissances acquises jusqu'à son siècle.

VILLA J.-B. PORTÆ.

Bibl. nat. s. 629, *in*-4°. Bibl. du Panthéon, s. 96,

IMPRIMÉ à Francfort, en 1592. En tête est une préface ; suit un avertissement de l'imprimeur et le privilège de l'empereur, daté de Vienne, le 25 mai 1582. L'ouvrage est terminé par une table alphabétique des matières.

On cite dans la Bibliothèque de Thevenot, une édition de Francfort, 1612, *in*-4°. mais le continuateur du P. Niceron dit ne l'avoir jamais vue.

Bibl. nat. s. 630. Bibl. du Panthéon, s. 94.

Nota. On a imprimé séparément le 5e. livre de cet ouvrage, sous le titre : *J. B. Portæ, neapolitani, suæ villæ Pomarium Neapoli*, 1583, *in*-4°.

VILLA

DANS la préface, Porta passe en revue les auteurs qui ont traité de l'agriculture, et paraît donner la préférence à Théophraste sur tous les autres.

LIVRE Ier.

Le premier livre traite de l'agriculture en général, de la vie champêtre, de l'exploitation et de tout ce qui concerne les soins économiques de la campagne.

Chap. 1, 2, 3, 4, 5.

Beaux éloges de l'agriculture, considérée du côté de la nécessité, de l'utilité, des plaisirs qu'elle procure, des honneurs qui y sont attachés, des avantages qui en résultent pour la santé et pour la force du corps, de la réputation d'honnêteté et de bonté dont jouissent avec raison les cultivateurs.

Chap. 6.

De l'agriculture en particulier, en quoi elle consiste, ses principes, son inventeur.

Chap. 7.

Du père de famille cultivateur, de son éducation, de ses talens, des connaissances qu'il doit avoir, de ses qualités personnelles, et de sa conduite dans l'administration de son bien.

Chap. 8, 9, 10.

Du fermier, de la fermière et des gens de journée; leurs devoirs, leurs fonctions, leur conduite, leurs travaux, nombre et distribution des journaliers pour la culture des terres.

Chap. 11, 12.

De la salubrité de l'air à considérer dans le choix et l'acquisition d'un bien de campagne; signes auxquels on reconnaît l'air salubre et mal-sain; moyen de remédier à l'insalubrité de l'air.

Chap. 13, 14, 15, 16.

Choix du sîte; choix du sol; signes auxquels on peut reconnaître les bonnes et mauvaises qualités de la terre; quels sont les moyens d'améliorer un mauvais terrein.

Chap. 17, 18.

Des informations à prendre sur la nature et la qualité des eaux, et des différentes épreuves auxquelles on peut les reconnaître.

Chap. 19, 20.

Indication des eaux dont les mauvaises qualités doivent éloigner un acquéreur; manière de remédier à la mauvaise qualité des eaux.

Chap. 21.

Autres considérations sur les accessoires qui peuvent influer dans le choix d'un fonds terres, tels que le voisinage, les chemins, la facilité des transports.

Chap. 22, 23, 24, 25, 26, 27.

De l'exposition des bâtimens champêtres; du

logement du maître, de celui du fermier, de ses valets et de ses bestiaux; des granges, greniers et autres bâtimens de le ferme; du pressoir et de tout ce qui concerne les vendanges et les vaisseaux vinaires; du moulin à huile et de ses dépendances.

Chap. 28.

Des fruitiers, de leur exposition et des précautions à prendre pour y conserver les fruits.

Chap. 29.

Du fumier; de l'aire à batfre le grain, et de son abrit; des greniers à paille et à foin, et du bûcher.

Chap. 30.

De la basse-cour, du vivier et de la boulangerie.

Chap. 31.

Des différentes clôtures de la ferme, telles que les haies vives, les fascines, les fossés secs ou pleins d'eau, et les murs, soit en terre, soit en brique.

LIVRE II.

Le 2e. livre a pour objet les bois dont la coupe est d'une utilité réelle pour l'architecture et autres besoins économiques.

Chap. 1er.

Des forêts et des dieux des forêts.

Chap. 2.

Des lieux, des climats et des expositions les plus favorables à donner aux arbres les meilleures qualités de bois; les montagnes préférables aux pays plats, et l'exposition du nord à celle du midi.

Chap. 3.

De la division générale des plantes en arbres, en arbrisseaux et en herbes.

Chap. 4.

Des arbres des forêts : ils croissent d'eux-mêmes, par racines ou par semences ; différence de leur nature avec celle des arbres cultivés ; leurs maladies et les accidens qui les font périr.

Chap. 5.

Du tems le plus favorable pour abattre les bois ; de l'influence de la lune dans la coupe des bois ; des précautions à prendre pour conserver les bois quand ils sont coupés.

Viennent ensuite des observations sur chaque arbre en particulier, contenant ses noms, sa description ; la température qui lui convient, l'usage de son bois, et ses produits particuliers. Porta indique aussi ses différentes espèces lorsqu'il s'en trouve. En voici les noms :

Ch. 6. Le grand cèdre.
7. Les petits cèdres.
8. Les sapins.
9. Les cyprès.
10. Les pins cultivés.
11. Le pin sauvage.
12. La pesse.
13. Le sapin.
14. Le mélèse.
15. Le térébinthe.
Ch. 16. Le genévrier.
17. Le lentisque.
18. Le bouleau.
19. Le houx.
20. L'alaterne.
21. Le baguenaudier.
22. L'if.
23. Le buis.
24. 25. Les lauriers.

Ch. 26. La sabine.
27. Le tamarisc.
28. Le frêne.
29. Le frêne sauvage.
30. Le tilleul.
31. L'érable.
32. Le charme.
33. L'obier.
34. Le platane.
35. Les peupliers.
36. L'orme.
37. L'aulne.

LIVRE III.

Le 3e. livre traite des arbres forestiers qui donnent des fruits ; tels sont :

Ch. 1. Le chêne verd.
2. L'yeuse.
3. } Les lièges.
4. }

Les chênes, savoir :

Ch. 5. *Quercus.*
6. *Robur.*
7. *Fagus.*
8. *Cerrus.*
9. *Æsculus.*
10. *Haliphœus.*
11. *Furnus.*
12. Le hêtre.
13. Le caroubier.
14. L'arbousier.
15. Le micocoulier.
16. L'azederach.
17. Le figuier sauvage.
18. Le pommier sauvage.
19. Le sorbier.
20. L'aubépine.
21. Le *persea.*

LIVRE IV.

Le 4e. livre traite des principes de la greffe et de la culture, et renferme des réflexions souvent curieuses et intéressantes.

Chap. 1er.

Des divers modes de génération dans les plantes. Les anciens en comptaient plusieurs : les générations spontanées, celles de semences, de racines, celles

par division, celles de bouture, celles de rejettons, celles de provins. Ces divisions paraissent fautives à Porta, qui n'admet que deux espèces de générations, la naturelle et l'artificielle. Dans la première classe, il range les générations spontanées, celles de semences et celles de racines; toutes les autres sont le produit de l'art.

Chap. 2.

Des générations spontanées. Les anciens étaient dans l'opinion qu'il y avait, comme dans les animaux, des plantes qui se reproduisaient d'elles-mêmes et sans semences. Ils ne se dissimulaient pas néanmoins que l'air, les eaux, les oiseaux apportaient des semences qui, déposées sur la terre, y levaient et y prenaient racine; aussi quelques-uns avaient-ils établi une division de semences qui échappent à nos sens, et de semences visibles.

Chap. 3.

De la génération par semence. La nature fait tout pour la semence : c'est pour elle l'ouvrage le plus important; elle a soin de la cacher dans la partie la plus retirée du fruit, et de la garantir de toute invasion par d'épaisses et triples fortifications.

Chap. 4.

Théophraste avait avancé que tout ce qui naissait de semence dégénérait. Porta combat cette opinion exagérée, et soutient que la dégénération n'a lieu que par le changement de sol ou de température.

Chap. 5.

De la génération par racines. Il y a des arbres,

tels que le poirier, le prunier, l'orme, le grenadier, qui jettent au loin des racines, d'où naissent des rejettons du même genre. Cette reproduction est naturelle. On sépare ces drageons de l'arbre-mère, et l'on a facilement un autre arbre du même genre et d'une belle venue. D'autres arbres, sans étendre au loin leurs racines, poussent des rejettons sur leur souche; on les arrache et on les repique en terre avec la partie de racine enlevée. Cette reproduction artificielle réussit, mais plus lentement.

Chap. 6.

Le provin est une sorte de génération par racine, ainsi que la marcotte. Description des procédés.

Chap. 7.

De la reproduction par le tronc d'un arbre ou la tige d'une plante, ou même par les parties coupées de l'une et de l'autre. On voit, dans ce chapitre, que les anciens, et entr'autres Théophraste, pratiquaient l'expérience, depuis renouvelée par M. Duhamel, de déraciner un arbre et de le replanter la tête en terre, les racines en l'air; ce que Porta a vu faire sur des peupliers, des saules, des sureaux et autres.

Chap. 8.

De la reproduction par bouture; description du procédé, et préceptes à ce sujet.

Chap. 9.

De la reproduction par les bourgeons et par les sommités des branches, comme plus tendres et plus humides : la vigne, le figuier, le saule, fournissent des exemples de cette germination.

Chap. 10

De la reproduction par les feuilles (1) : exemples tirés de l'opuntia et autres plantes.

Chap. 11.

De la reproduction par les larmes et les gommes. Les anciens auteurs citent pour exemple le lys et les plantes qu'ils nommaient *equapium*, *olus atrum*, *smyrnium*.

Chap. 12.

De la plantation des arbres, de l'espace à leur donner entr'eux, suivant les lieux et l'exposition.

Chap. 14.

De la manière de former un quinconce ; description du procédé, avec figure.

Chap. 14.

Des fosses destinées à recevoir les nouvelles plantations, tems de les creuser, profondeur à leur donner.

Chap. 15.

Du tems de planter. Pratiques tirées des anciens auteurs.

Chap. 16.

Avis sur la transplantation des arbres, sur les

(1) Voici ce qu'on lit dans la dissertation de Linnée, intitulée : *Metamorphosis Plantarum*, chap. 5 :

« *Experimentum Mandariolæ ex unico citri folio, deponendo illud in terrâ, uti folia brassicæ, bulbillum procreare, et ex ipso bulbo totam plantam produ̇cere sàt mirandum est* ». Lin. édit. de Gillibert, t. 5, p. 361.

soins

soins à prendre, soit pour le choix du sol, soit pour l'exposition, soit pour recouvrir les fosses.

Chap. 17.

Eloge de la greffe, son usage nécessaire, son utilité, les agrémens qu'elle procure.

Chap. 18.

Définition de la greffe : différens exemples (quelques-uns bien merveilleux) qui prouvent que cette opération communique aux fruits la couleur, la saveur, la grandeur, la précocité. Ils contractent aussi les défauts et les mauvaises qualités du tronc qui leur transmet la nourriture.

Chap. 19, 20.

De la greffe en écusson : description de différens procédés, tant anciens que modernes.

Chap. 21.

De la greffe en flûte. Cette espèce de greffe était nouvelle du tems de Porta. Manière dont se fait cette opération.

Chap. 22, 23.

De la greffe en fente : description des procédés indiqués dans les anciens auteurs.

Chap. 24.

Différens préceptes utiles et nécessaires, recueillis dans les auteurs anciens et modernes.

Chap. 25.

Choix du tems pour l'opération de la greffe ; considérations sur la nature des arbres et des climats,

sur les vents, sur l'influence des astres, et sur-tout de la lune.

Chap. 26.

De la greffe par térébration : elle consiste à percer le pied d'une vigne, et à faire passer par le trou de la tarrière le sujet qu'on veut greffer ; description de ce procédé de Columelle.

Chap. 27.

Procédés indiqués d'après Caton, Varron et Columelle, pour faire prendre la greffe sur toutes sortes d'arbres, même sur les espèces qui s'y refusent.

Chap. 28.

Espèce de greffe par le moyen de laquelle le même fruit paraît mi-partie de deux espèces. C'est une opération qui tient de la greffe en écusson et de la greffe par approche, puisqu'après avoir coupé sur l'arbre greffé la moitié d'un bourgeon, on substitue à la moitié retranchée la moitié d'un bourgeon pris sur l'arbre qui doit concourir à la greffe.

Chap. 29.

Moyen de greffer des herbes potagères ; mais les exemples cités n'annoncent pas que ce soit une véritable greffe.

Chap. 30.

Nécessité de la culture : la taille des arbres est une de ses premières opérations ; avantages de la taille ; ménagemens qu'elle exige ; tems de la faire.

Chap. 31.

Du labour au pied des arbres ; ses bons effets

pour l'amandier et le chataigner. Il est contraire au cornouiller: quant aux plantes, on y supplée par le sarclage.

Chap. 32.

Du déchaussement des arbres; réflexions générales sur cette opération, sur son utilité et sur le tems où il faut la faire.

Chap. 33.

Des fumiers; leurs différentes espèces et qualités; manière et tems de les employer; moyen d'améliorer le fumier et de le conserver.

Chap. 34.

Des arrosemens naturels et artificiels. Les pluies, les rosées abondantes viennent du ciel: la terre fournit les eaux courantes et stagnantes; les unes et les autres ont des qualités différentes, suivant les circonstances qui diversifient leurs degrés d'utilité. Quant aux arrosemens artificiels, leur avantage dépend du tems où on les fait, et de la manière de les faire: différentes observations générales sur les effets des arrosemens, soit naturels, soit artificiels; application de quelques exemples.

Chap. 35, 36, 37.

Des maladies des arbres, et d'abord de celles qui leur arrivent naturellement. Les arbres des forêts, comme plus robustes, ne sont attaqués que par les intempéries de l'air. Les arbres cultivés sont sujets à plusieurs maladies, et ont plusieurs causes de mort, les unes intérieures, les autres extérieures; indication de quelques-unes de ces maladies.

Chap. 38.

Des maladies particulières aux fruits, notamment celles causées par les chenilles et autres insectes et vers.

Chap. 39.

Des maladies occasionnés aux arbres par l'excès de chaleur ou de froid ; quelques moyens d'y remédier : dissertation assez intéressante sur cette matière.

Chap. 40.

Il n'est pas jusqu'au fumier, à l'eau, à l'huile dont l'usage, l'excès ou la disette ne causent la mort aux plantes, quoique ce soient cependant chose de première nécessité.

Chap. 41.

Les plantes ont encore a souffrir, ou du voisinage d'autres plantes, ou de plantes parasites : exemples de ces maladies contagieuses.

Chap. 42.

Des accidens causés aux arbres, soit par des blesssures profondes, soit par la violence faite à leurs branches en les arrachant, soit en les déracinant, soit en les écorçant.

LIVRE V.

Le cinquième livre contient ce qui regarde le jardin fruitier que nous appelons *verger*.

Chap. 1.

On y définit d'abord ce que les latins entendaient par *Pomarium* où se cultivaient les fruits à pepins.

On donnait aussi ce nom *Pomarium*, à ce que nous appelons *fruitier*.

Chap. 2.

Observations générales sur l'exposition et le terrain le plus favorables aux arbres à fruit.

Chap. 3.

Description de divers procédés pour remédier à quelques maladies des arbres à fruit. Plusieurs de ces procédés tirés d'anciens auteurs paraissent absurdes.

Chap. 4.

Présages tirés, soit des arbres, soit de la température, soit de la végétation, pour annoncer l'abondance ou la rareté des fruits. C'est encore une compilation d'observations bonnes et mauvaises, prises dans différens auteurs. Viennent ensuite des observations sur chaque arbre en particulier, contenant leurs noms, leurs espèces, leur description, le climat qui leur convient, le site et le sol qui leur sont plus favorables, la manière de faire lever leurs semences, de les transplanter, de les cultiver, de les greffer, de multiplier et améliorer les fruits, et de les conserver. Je me contenterai d'indiquer ici les arbres sur chacun desquels on trouvera des détails utiles, soit pour la nomenclature ancienne, soit pour la culture.

Ch. 5. Le citronnier.
6. Le petit limone.
7. L'oranger.
8. Le limone comm.
9. Le poncyre.
Ch. 10. Le pommier d'Adam.
11. Le coignassier.
12. Le pommier et ses espèces.

Ch. 13. Le pommier du printems.
14. Le poirier et ses espèces.
15. Le cormier.
16. Le figuier.
17. Le mûrier.
18. Le pécher précoce.
19. L'abricotier.
20. Le pécher commun.
21. Le prunier.
22. Le sebestier.
23. Le palmier et ses espèces.
Ch. 24. Le cérisier.
25. Le cérisier nain.
26. Le jujubier.
27. Le néflier.
28. L'azerolier.
29. Le myrthe.
30. Le groseiller.
31. Le grenadier.
32. Le pin.
33. Le noyer.
34. L'amandier.
35. Le noisettier.
36. Le pistachier.
37. Le châtaignier.

LIVRE VI.

Le sixième livre est un traité particulier sur la culture de l'olivier.

Chap. 1, 2, 3, 4, 5, 6.

On y traite d'abord de la consécration de cet arbre à Minerve; de l'usage de ses rameaux pour des couronnes dans les jeux, dans les fêtes, dans les victoires; de l'emploi de ces mêmes rameaux comme symbole de la paix et du pardon; de la vénération dont l'olivier jouissait dans l'antiquité; des produits avantageux qu'on en retire, et en particulier de l'utilité de l'huile, qui souvent est bien nécessaire; et enfin des choses merveilleuses rapportées par les anciens relativement à cet arbre.

Chap. 7, 8.

Noms grecs et latins de l'olivier. Sa description;

Chap. 9,

Noms, description, greffe et huile de de l'olivier sauvage.

Chap. 10.

Des différentes espèces d'huiles à l'usage domestique.

Chap. 11.

De la température, de l'exposition et du sol qui conviennent à l'olivier.

Chap 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19.

Des différentes manières de multiplier les oliviers par semences, par boutures, par des copeaux détachés du tronc, par provins, par rejétons, par des racines tirées de l'olivier des forêts.

Chap. 20, 21, 22, 23, 24.

Des pépinières d'oliviers, de leur plantations, de leur culture, de la manière de les greffer, et de ce qu'on peut en obtenir par l'art et par les soins. Il y est question de greffes sur la vigne, sur le figuier, sur le chêne.

Chap. 25.

Signes auxquels on peut reconnaître l'abondance ou la rareté des olives.

Chap. 26.

Des maladies des oliviers, des remèdes à y apporter, et entre autres de la trop grande abondance des fruits, et de la maladie des vers, et ensuite de quelques maladies particulières, avec les procédés pour y remédier.

Chap. 27.

Des maladies causées par les intempéries de l'air, par certaines expositions, et par les dégâts des animaux.

Chap. 28.

Des vases et instrumens propres à la confection des huiles.

Chap. 29.

Du temps propre à fabriquer les huiles.

Chap. 30.

Des différentes fonctions de ceux qui travaillent à la cueillette des olives, et à la fabrication des huiles.

Chap. 31, 32.

De la manière de faire de l'huile verte et de l'huile mûre.

Chap. 33.

Manière de purifier l'huile, d'en corriger la rancidité, la mauvaise odeur, notamment celle d'un animal qui y a péri, de clarifier l'huile, et enfin, de contrefaire celle d'Espagne.

Chap. 34, 35.

Manière de conserver les olives blanches et les olives noires.

Chap. 36.

Manière de confire les olives dans la saumure.

Chap. 37.

De la lie d'huile, et de ses différens usages.

Chap. 38.

Des espèces d'huiles autres que celle d'olive;

telles que les huiles de noix, de noisettes, d'amandes, de pistaches, de pignons, de marrons, de glands, de faines, de baies de lauriers, de fruits du lentisque, du térébinte, du faux sycomore, de cornouilles, de pepins de raisins, de ricin, de sésame, de raifort, de raves, de cameline, de graines d'ortie, de moutarde, de lin et de riz.

Chap. 39.

Du bois d'olivier et d'olivier sauvage, de l'usage qu'on en peut faire.

Chap. 40.

Remarques faites par d'anciens philosophes sur la nature de l'huile et du vin.

LIVRE VII.

Le septième livre est un traité de la vigne puisé principalement dans Théophraste et dans Columelle.

Chap. 1, 2.

Eloges de la vigne et du vin; leur inventeur.

Chap. 3.

Des noms grecs, latins et italiens de la vigne.

Chap. 4.

Porta divise les vignes en deux genres, la vigne cultivée et la vigne sauvage; la vigne cultivée en deux espèces, celles dont les raisins sont bons à manger et celles dont les raisins sont bons à faire du vin. Parmi les raisins de la première espèce, il range les raisins précoces et d'autres qui portaient autrefois des noms dont nous aurions aujourd'hui

beaucoup de peine à faire l'application aux raisins que nous connaissons.

Chap. 5.

Il en faut dire autant de la plupart des raisins à faire le vin.

Chap. 6.

Dénomination des différentes sortes de vins des anciens.

Chap. 7.

Description de la vigne.

Chap. 8.

Du climat qui convient aux vignes, et de la qualité du sol le plus favorable.

Chap. 9.

Ce que c'est qu'un pays vignoble, et combien il y en a d'espèces.

Chap. 10.

Des différentes manières de multiplier la vigne, et d'abord par semences.

Chap. 11.

Du choix de la vigne et de la marcotte qu'on veut se procurer.

Chap. 12.

Du tems et de la manière de transplanter les marcottes.

Chap. 13.

Des travaux préparatifs avant de les mettre en terre.

Chap 14.

Du tems où il convient de planter les marcottes.

Chap. 15, 16.

Manière de les planter, et proédés pour leur faire prendre promptement racine.

Chap. 17.

De l'avantage de planter différentes espèces de vignes dans un vignoble, mais non confusément et sans ordre.

Chap. 18.

Des soins qu'exige une vigne nouvelle.

Chap. 19.

De l'ébourgeonnement des marcottes, et du tems propre à cette opération.

Chap. 20.

De la nécessité de déchausser les vignes pour en retrancher les racines qui s'étendent à la surface de la terre, et donner plus de force à celles qui s'étendent en profondeur.

Chap. 21, 22.

De la taille des jeunes vignes; observations sur le tems et sur la manière d'y procéder.

Chap. 23, 24.

Manière de palisser la vigne, et de la disposer sur les échalas.

Chap. 25, 26.

Du plant de vignes en pépinière, et de la manière de planter et replanter ce plant.

Chap. 27.

De l'espèce de vignes connue sous le nom de *treille*.

Chap. 28.

Du tems de la taille des vignes.

Chap. 29.

Forme de la serpette employée pour la taille.

Chap. 30.

Remarques générales et particulières sur la taille.

Chap. 31.

Autres remarques sur l'ébourgeonnement.

Chap. 32.

Des différentes manières de provigner la vigne.

Chap. 33.

Sur l'usage d'exciter la poussière, afin d'en couvrir les raisins pour les garantir de l'ardeur du soleil.

Chap. 34.

Des espèces de vignes qui s'élèvent d'elles-mêmes et sans soutien, et de leur culture.

Chap. 35.

Des vignes rampantes, et de leur culture.

Chap. 36.

De la nécessité de se prémunir d'échalas et d'osier pour la vigne.

LIVRE VIII.

Le huitième livre traite de l'espèce de vigne que nous appelons, dans nos provinces méridionales, *les hautains*. Il y est aussi question de la façon des vins.

Chap. 1.

Il paraît que les anciens donnaient le nom de verger (*arbustum*) à un lieu planté d'arbres propres à servir de soutien à la vigne, tels que l'orme, le peuplier, le charme, le cornouiller, le frêne sauvage, le tilleul, l'érable.

Chap. 2.

Porta donne la préférence au peuplier sur l'orme dont il fait sentir tous les inconvéniens.

Chap. 3.

Choix du terrain pour le plan des arbres.

Chap. 4.

Manière de les planter et de les disposer; espace qu'il convient de laisser entre chaque plant.

Chap. 5.

De la taille et de la façon a donner à ces arbres.

Chap. 6.

De quelle manière on doit marier la vigne aux arbres.

Chap. 7.

De la taille de la vigne avec des observations étendues sur cette opération.

Chap. 8.

En France, pour que les vignes ne s'élevassent pas trop haut, on les mariait à des obiers ou à des ormes, mais qu'on avait soin de rabattre de manière qu'ils n'eussent pas plus de 15 pieds de hauteur.

Chap. 9.

Nouvelles observations sur la greffe de la vigne, la manière et le tems de la faire en fente.

Chap. 10.

De la greffe par approche indiquée par Caton.

Chap. 11.

De la greffe par térébration, aussi recommandée par Caton et d'autres auteurs.

Chap. 12.

De la greffe en écusson, inconnue des anciens.

Chap. 13.

Description des procédés pour faire porter à une grappe de raisins des grains de différentes espèces.

Chap. 14.

De la greffe de l'olivier et du myrthe sur la vigne.

Chap. 15.

Procédés pour faire porter à la vigne des raisins précoces et des raisins tardifs.

Chap. 16.

Procédés pour obtenir des raisins sans pepins.

Chap. 17.

Manière de procurer à la vigne des propriétés médicales et propres à la guérison des maladies.

Chap. 18.

Des maladies de la vigne, et des remèdes a y apporter ; détails à ce sujet.

Chap. 19.

Le choux et le laurier sont contraires à la vigne ; faits qui attestent leur antipathie.

Chap. 20.

Signes auxquels on peut connaître, avant la vendange, s'il y aura disette ou abondance de vin.

Chap. 21.

Manière de reconnaître le tems de la maturité des raisins.

Chap. 22.

Des travaux de la vendange ; des soins et des précautions à prendre dans la façon du vin.

Chap. 23.

Manière de faire la meilleure piquette avec le marc de raisins.

Chap. 24.

Observations à faire quand on verse le vin dans les tonneaux.

Chap. 25.

Manière de soutirer le vin.

Chap. 25 *bis*.

Manière de juger si un vin sera de garde ou non.

Chap. 26.

Du tems et de la manière de goûter les vins et de reconnaître le vin frelaté.

Chap. 27.

Procédé pour avoir du vin doux toute l'année.

Chap. 28.

Manière de reconnaître si le vin contient de l'eau.

Chap. 29.

Du vin cuit réduit au tiers ou à la moitié par la décoction.

Chap. 30.

Des moyens de refaire le vin gâté, tirés des anciens auteurs.

Chap. 31.

Différens procédés pour faire du vinaigre, aussi tirés de Pline, Columelle et autres.

Chap. 32.

Procédés pour faire du vin avec différens fruits et grains, sans raisins.

Chap. 33.

Moyen de rendre le vin blanc rouge, et le vin rouge blanc.

Chap. 34.

Moyen de conserver des grappes de raisins sur le sep, jusqu'au primtems.

Chap. 35.

Différentes manières de conserver le raisin.

Chap. 36.

Façon des raisins cuits au soleil ou au four.

Chap. 37.

Des usages qu'on a faits du bois de la vigne.

LIVRE

LIVRE IX.

Le neuvième livre a pour objet la culture des fleurs.

Chap. 1.

De l'origine du mot *corolle*; de l'usage des fleurs pour former der couronnes; des diverses espèces de couronnes.

Chap. 2.

De la déesse Flore, et des jeux floraux institués à Rome en son honneur.

Chap. 3.

Du lieu, du climat, du sol qui conviennent à un jardin de fleurs.

Chap. 4.

De la génération et de la culture des fleurs.

Suivent ensuite des détails particuliers sur chacune des fleurs et plantes dont se composent les couronnes, avec leur histoire mythologique, leurs noms, leurs descriptions, leurs espèces, la température et le sol qui leur sont propres, leur ensemencement, leur culture, leur greffe; variétés obtenues par l'art et l'industrie, et enfin, les moyens de les conserver.

Fleurs odorantes.

Ch. 5. Les roses.
6. Les lilas.
7. Les giroflées.
8. *Idem.*
9. Les violettes.
Ch. 10. Les pensées.
11. Les jasmins.
12. Les œillets.
13. Les narcisses.
14. Le safran.

Fleurs non odorantes.

Ch. 15. Les jacinthes.
16. *Idem.*
17. Les glayeuls.
18. L'œnanthe.
19. Les immortelles.
20. La paquerette.
21. Le souci.
22. Les anémones.
23. Les bleuets.

Fleurs d'été.

Ch. 24. Les amaranthes.
25. Les lychnis.
26. Les roses tremières.

Fleurs d'hiver.

Ch. 27. Les cyclamens.
28. Les pervenches.
29. Le liseron rude.
30. Les acacias.

Plantes à feuilles odorantes.

Ch. 31. L'aurore.
32. Le serpolet.
33. Le thym.
34. Le cresson.
35. Les marjolaines.
36. Le melilot.
37. Le trèfle bitumineux.
38. Le lotier odorant.
39. L'aunée.
40. Le nard des champs.
41. Le romarin.
42. La mélisse.
43. La lavande.

Plante inodore.

Chap. 44. Le lierre.

LIVRE X.

Le dixième livre ne concerne que les plantes potagères.

Chap. 1.

Ce que c'est qu'un jardin en général; son étymologie; de Priape dieu des jardins.

Chap. 2.

Quel est le lieu qui doit être destiné pour les jardins.

Chap. 3.

Du sol et de la température qui conviennent aux jardins.

Chap. 4.

De la nécessité qu'il y a que le terrain soit arrosé par un ruisseau, ou à portée de fontaines ou de puits, pour l'arrosement.

Chap. 5.

Du fumier propre aux légumes.

Chap. 6.

Du tems où il convient de bêcher et façonner la terre, et d'y semer les graines, et de les cultiver.

Chap. 7.

Des précautions à prendre contre les intempéries de l'air.

Chap. 8.

Préservatifs contre les animaux destructeurs des jardins, tels que les chenilles, les puces, les cousins, les moucherons, les blattes, les fourmis, les sauterelles, les rats champêtres, les taupes, les belettes, les serpens.

Suivent des observations particulières sur chacune des plantes potagères. On y trouve ce qu'en ont dit les anciens auteurs, le nom et la description de la plante, ses espèces, quels sont la température et le sol qui conviennent, le temps de son

ensemencement, sa culture, les variétés qu'on peut en obtenir par l'art et l'industrie, et son usage.

Plantes pour les salades.

Ch. 9. Les laitues.
10. Les chicorées.
11. *Idem.*
12. La condrille.
13. La dent de lion.
14. Le seneçon.
15. Le laiteron.
16. La roquette.
17. Le cresson alenois.
18 Le cerfeuil.
19. La pimprenelle.
20. La buglose.
Ch. 21. La passepierre.
22. Le caprier.
23. La corne de cerf.
24. Le pourpier.
24 *bis*. L'oseille.
25. L'alleluya.
26. Les raiponses.
27. Le géranion à odeur de musc.
28. Les ferules.
29. L'estragon.

Plantes pour assaisonnemens.

Ch. 30. Le persil.
31. Le persil des marais.
32. Le maceron.
33. *Idem.*
34. Le persil de montagne.
35. Le persil de Macédoine.
36. Le fénouil.
37. L'aneth.
38. L'anil.
39. Le cumin.
Ch. 40. La sarriette.
41. L'hyssope.
42. L'origan.
43. Le basilic.
44. Le pouliot.
45. La menthe.
46. La cataire.
47. La coriandre.
48. La moutarde.
49. La rue.
50. La sauge.
51. Le poivre d'inde.

Plante potagères à manger.

Ch. 52. Les choux.
53. La poirée.
54. Les asperges.
55. Le houblon sauvage.
56. Le cardon *idem.*
57. L'artichaud.
58. Le pavot.
Ch. 59. Les arroches.
60. Les épinards.
61. La blette.
62. La mauve.
63. La patience.
64. La morelle.
(*) 65. La férule.
66. Les fraises.

Plantes cartilagineuses.

Ch. 67. La citronelle.
68. Le concombre.
69. Le melon.
69 *bis.* La coloquinte.
70. Les champignons.
71. Les truffes.
72. Le raifort.
73. Le grand raifort.
74. Les raves.
75. Les navets.
76. Les panais.
77. Le chervi.
78. Le pied-de-veau.
79. La terre-noix.
80. L'oignon.
Ch. 81. L'échalotte.
82. La ciboule.
83. La civette.
84. Le porreau.
85. Le porreau sauvage.
86. } Les aulx.
87.
88.
89.
90.
91. L'ail-porreau.
92. Les bulbes.
93. Les scilles.

LIVRE XI.

Le onzième livre a rapport aux plantes céréales et aux légumes.

(*) Double emploi avec le chapitre 28. Il y a quelques différences.

Chap. 1.

Des différens noms donnés à la déesse Cérès, et de son culte.

Chap. 2.

De la température qui convient aux plantes céréales, et des différens pays où on les cultive.

Chap. 3.

Du sol le plus favorable à la culture des grains.

Chap. 4.

Préceptes sur le labour des terres avant les semailles.

Chap. 5.

Quel est l'inventeur du labourage, et description des instrumens du labour.

Chap. 6.

Quelques observations générales sur le labour et sur ses avantages.

Chap. 7.

De la nécessité de herser après le labour.

Chap. 8.

Il est nécessaire de fumer les terres labourables lorsqu'elles sont maigres ; temps où il faut faire cette opération.

Chap. 9.

Du choix des grains pour les semailles.

Chap. 10.

Tems le plus propre pour semer suivant les terreins.

Chap. 11.

De la manière de répandre les semences et quantité de grains à semer, selon la nature des terres.

Chap. 12.

Du sarclage des mauvaises herbes.

Chap. 13.

Des différentes maladies des grains, et des remèdes à y apporter.

Chap. 14.

Signes qui promettent une récolte abondante.

Suivent les différens genres de grains, leurs noms, leurs espèces, leur description, la température et le sol qui leur conviennent, leur ensemencement, leur récolte et la manière de les conserver.

Chap. 15.

Les bleds.

Chap. 16.

Détails sur la manière d'en faire du pain.

Chap. 17.

Des changemens du bled en yvraie, et de l'yvraie en bled; dissertation à ce sujet; opinion absurde et sans vraisemblance.

Ch. 18. Le bled blanc.
19 Le bled de mars.
20. Les seigles.
21. *Idem.*
22. Le froment rouge.
23. L'épautre.
Ch. 24. Le bled d'Egypte.
25. Le maïs.
26. L'orge.
27. L'orge à six rangs de grains.
28. Le riz.

Ch. 29. L'avoine.
30. La blome stérile.
31. L'yvraie.
32. La nielle des bleds.
33. Le mil.
34. Le panis.
35. Le sorgo.
36. Le millet d'Ethyopie.
37. Le sésame.
38. Le sarrazin.

Suivent des observations sur chaque espèce de légumes en particulier, leurs noms, leurs espèces, leur description, la température et le sol qui leur conviennent, leur ensemencement, leur culture, leur récolte, la manière de les conserver, de les préparer, et enfin les maladies auxquelles ils sont sujets.

Ch. 39. Les fèves.
40. Les pois.
41. Les pois chiches.
42. La gesse.
43. L'ochre.
44. La vesce.
45. La lentille.
46. Le vesseron.
47. L'orobe.
48. L'orobanche.
49. Les fèves.
50. Les doliques d'Egypte.
51. Le lupin.
52. Le lin.
53. Le chanvre.
54. Le coton.
55. Le fenu grec.
56. La gaude.
57. La canne à sucre.

LIVRE XII.

Le douzième et dernier livre est un traité sur les prairies.

Chap. 1.

Des différentes espèces de prés; de l'air, du terrain, et des eaux qui leur conviennent.

Chap. 2.

De la manière de faire ou renouveller les prés.

Chap. 3.

De la culture des prés, et des soins qu'ils exigent pour leur entretien.

Chap. 4.

Observations sur la récolte et l'engrangement des foins.

Suivent des détails sur chacune des plantes dont se composent les prairies, leurs noms, leurs espèces, leur description, la température et le sol qui leur conviennent, leur culture et les usages auxquels elles sont propres.

Ch. 5. La luzerne.
6. Le cytise.
7. Le trèfle des prés.
8. La vesce.
9. Les prairies artificielles et bleds en herbe.
Ch. 10. Le mélange des différentes espèces de grains.

Bibl. du Panthéon T. 18. V. 755, *in*-8°.

IMPRIMÉ à Francfort en 1608. En tête est une épître dédicatoire à Marino Bobali de Ragusc, avec de grands éloges sur son nom, sa naissance et sa famille, qu'il prétend originaire des Fabius de Rome. Cette épître est suivie d'une préface. L'ouvrage est terminé par une table alphabétique.

Autres éditions.

Naples, 1583, *in-fol.*

Bibl. nat. R. 402. Bibl. du Panthéon. S. 140.

Naples, 1588, *in-fol.* en 8 livres.

Naples, 1591, *in*-8°.

Rouen, 1650, *in*-8°. Bibliothèque nationale, R. 2322.

Francfort, 1608, *in*-8°. Bibliothèque du Panthéon, T. 755 et 18.

PHYTOGNOMONICA.

LIVRE Ier.

Le premier livre présente les bases du traité dont il s'agit ici.

Chap. 1er.

Du rapport mutuel des parties des plantes avec leurs vertus. Ce rapport est si constant, qu'une plante venant à changer de forme, elle perd de ses propriétés, et que, quand elle perd de ses propriétés, elle perd aussi de sa forme; l'ame d'une plante, est cette manière de se comporter, qui lui est propre et qui lui a été donnée par la nature. Distinction des plantes mal-faisantes et des plantes salutaires; le changement de sol, d'air, de climat, d'exposition de culture, suffit pour dénaturer une plante, en changer la couleur, la dimension, l'odeur, la saveur au point d'en devenir méconnaissable; comment n'aurait-elle pas aussi perdu ses qualités pour en acquérir de nouvelles ou de plus faibles? Réflexions sur les plantes hybrides.

Chap. 2.

Les Platoniciens ont dit que l'homme était une plante renversée, et que la plante renversée était un homme : comparaison des parties constituantes de la plante avec celles du corps humain; les racines sont les pieds; le tronc, le corps; les rameaux, les bras; les branches qui en sortent sont des espèces

de mains; la substance ligneuse fait l'office des os, et cette substance n'est pas sans moële, plus ou moins abondante, ainsi que dans les os des animaux différens; les épines sont à certaines plantes ce que sont les cornes, les dents, les ongles et autres armes défensives aux animaux; les feuilles, suivant Aristote, servent à l'évaporation de la trop grande humidité, par leurs pores, comme les cheveux servent à la transpiration; indépendamment de ce qu'elles contribuent à l'accroissement, à l'embellissement, à la fructification; elles ont encore le précieux avantage de garantir la plante de la rigueur du froid et des excessives chaleurs, et de lui rendre le même service que les poils et les plumes rendent aux animaux; les parties génitales sont les bourgeons; la fleur annonce le fruit, comme la suppression annonce la conception dans les femmes; le fruit de l'arbre est ce qu'est la semence dans l'homme (on ne distinguait pas encore à cette époque les parties sexuelles des plantes); dans l'écorce sont les veines et les nerfs; la circulation de la sève a lieu dans les plantes comme la circulation du sang dans l'homme; la racine est le cœur de la plante, suivant quelques auteurs; suivant d'autres, ce n'est que la bouche qui porte à la tige, faisant fonction de l'estomac. Il n'est pas jusqu'aux affections morales qu'on ne prête aux plantes. Opinions de quelques anciens à ce sujet.

Chap. 3.

Dissertation sur la médecine des anciens philosophes, tels q'Hyppocrate, Théophraste, Dios-

coride, Galien, et autres partisans de la secte de Mauritanie : médecine basée sur la nature des saveurs des plantes ; division de leurs médicamens, suivant les première, seconde et troisième qualités des plantes, systême plus ingénieux que vrai.

Chap. 4.

Critique de ce systême.

Chap. 5.

Ici commence l'exposition de la doctrine de Porta. D'abord il importe de savoir d'où la plante tire sa nourriture pour connaître si elle a la propriété d'échauffer ou de rafraîchir. Autres sont les qualités des plantes qui croissent dans les eaux stagnantes, dans les marais, sur les bords de la mer, sur les rivages ; autres sont celles qui naissent d'une terre grasse, maigre ou moyenne, dans les sables, au milieu des décombres ; différence encore entre les plantes sauvages et les plantes cultivées.

Chap. 6.

Les propriétés des plantes peuvent être indiquées par la nature du sol sur lequel elles croissent. Application des principes du chapitre 10, liv. 1, du Traité de la Physiognomonie. Dans les climats brûlans, la plante est maigre, brûlée, la tige raccourcie, la feuille crépue, le fruit odorant et les propriétés chaudes et brûlantes. Dans les climats du Nord, la tige s'élève droite, sans nœuds, les feuilles lisses en petit nombre, l'odeur infecte, les vertus presque nulles et d'une nature froide et stiptique. Caractères différens des plantes des collines,

des plaines, des vallées, des montagnes, des lieux ombragés, etc.

Chap. 7.

Une première qualité connue dans les plantes, peut conduire à en reconnaître les effets, et de même que les traits du visage indiquent souvent le caractère d'un homme et ses affections morales; ainsi, l'extérieur d'une plante, son odeur et d'autres qualités, peuvent faire conjecturer ses propriétés : par exemple, une plante chaude doit avoir la propriété d'échauffer et conséquemment de provoquer les urines.

Chap. 8.

Application des principes de la Physiognomonie (dont Porta avait déja fait un traité) a la méthode de découvrir les vertus des plantes; elles ont leurs signes, et ces signes leur tiennent lieu de langage, tout autant et peut-être plus que les gestes et le jeu de la physionomie des hommes. Il faut donc chercher dans ces signes extérieurs, dans ces hyéroglyphes, pour ainsi dire, écrites que chaque plante, quelles peuvent être leurs vertus. C'est par ces signes, ces hyéroglyphes, que la nature parle aux sauvages qui habitent les déserts et les lieux incultes, où il ne se trouve pas de médecins pour traiter leurs maladies. Une sorte d'instinct, d'inspiration a fait en ce genre plus de découvertes en un court espace de tems, que toutes les sciences réunies n'eut ont fait pendant des siècles.

Chap. 9.

C'est par les analogies tirées de l'influence des

astres ; que la science des horoscopes a établi sa doctrine. Les exemples cités à ce sujet, ont été puisés dans le traité de Porta, *De Cœlesti Physiognomoniâ.*

Chap. 10.

C'est dans les analogies que l'interprétation des songes cherche la prédiction de l'avenir. Nombre d'exemples tirés de l'Ecriture sainte, de l'Histoire des Grecs, de la Mythologie, de l'Art de la divination chez les Romains.

Chap. 11.

Chaque plante a son genre de culture qui lui est analogue ; et cette attention des anciens, à donner pour des préceptes sûrs leur ancienne routine, est illusoire et ridicule. La nature, plus habile, nous renvoie à l'observation des plantes agrestes pour connaître de quelle manière nous devons en conduire la culture ; une racine unique, pivotante, nous avertit qu'elle a besoin d'une terre profonde ; une autre racine courte, traçante et qui paraît se contenter de peu de terre, avertit qu'elle a besoin d'une terre légère ; et autres exemples analogues tirés de la nature des plantes, de leur manière de croître, de leur facilité ou résistance à supporter les opérations de la taille et de la greffe.

Chap. 12.

Utilité que l'homme peut retirer des plantes ou de leurs parties, qui ont quelque ressemblance avec certains membres du corps humain. C'est ici que commence le développement du système de Porta, qui croit avoir trouvé des rapports entre les plan-

tes et les parties du corps humain, par la seule ressemblance de sonfiguration ou l'analogie de nomenclature, et pouvoir en tirer des remèdes dans nos maladies et dans nos infirmités. C'est ainsi qu'il prétend, pour en citer quelques exemples, que les plantes de couleur sombre engendrent la bile noire, et que le suc de ces mêmes plantes la chassent; que les plantes à fleurs blanches donnent et dissipent la pituite blanche; que la pulmonaire guérit les ulcères des poumons, etc., etc.

Chap. 13.

Il existe dans les plantes, comme dans les hommes, des signes caractéristiques, qui, par comparaison avec les animaux, désignent leur force. Ces signes sont les épines dont elles sont armées. Cette analogie est démontrée par les principes, déduits dans le 18e. chapitre du 1er. livre du traité *de Physiognomoniâ.*

Chap. 14.

Il faut, en observant les plantes, remarquer s'il n'y a pas dans la racine, dans la tige, dans les feuilles, dans les fleurs, dans le fruit, dans la semence, quelque signe particulier qui présente par soi-même l'idée d'une de nos maladies. Par exemple, les plantes tachetées telles que le pied-de-veau, la renoncule, la persicaire, donnent l'idée des taches de la figure et par cette raison peuvent être utiles pour les faire disparaître. Le millepertuis et la croisette perforés de petits trous, sont des plantes vulnéraires; les plantes glutineuses, telles que le guy, la grande consoude, l'ancolie, sont excellentes

lentes pour les plaies. Nombre d'exemples de cette force.

Chap. 15.

On trouve encore d'autres analogies dans la comparaison des actions des plantes avec celles des hommes ; les actes de la naissance, de la croissance, de la floraison, de la fécondation, de la réproduction, sont encore autant de signes à faire reconnaître les rapports que les plantes ont avec nous : ainsi les plantes dont les racines poussent de nombreux rejettons, telles que la bugle, les asperges, le bled noir et les oignons, seront pour nous des plantes prolifiques ; les plantes dont les racines pénètrent dans les rochers et s'y implantent, sont de très-bons lythontriptiques, etc., etc. Il faut encore faire attention au lieu, au pays, au climat.

Chap. 16.

Les plantes se rapprochent des animaux, non-seulement par les actes, mais encore par leurs qualités. Manière de rechercher et de découvrir celles des uns et des autres. Exemples tirés du règne animal et du règne végétal par les effets que l'un et l'autre produit sur nous.

Chap. 17.

Des vertus médicinales qui résident dans les plantes mâles et femelles et de leurs effets analogiques. Conjecture qu'on peut tirer de leur port.

Chap. 18.

Des rapports que les plantes ont avec les astres,

les métaux et les pierres précieuses, par le mouvement, la couleur et autres ressemblances, et par conséquent par leurs vertus analogues. Exemple à ce sujet.

Chap. 19.

Les plantes, comme les hommes, ont souvent des qualités opposées; il y en a qui sont tout à-la-fois échauffantes, rafraîchissantes, humectantes et dessicatives, mortelles et salutaires, déstructives et secourables. Exemples de certains végétaux.

Chap. 20.

Quels sont dans les plantes les indices qui méritent la préférence et ceux qui doivent être négligés. Toujours même application des règles du chap. 18, du 1er. livre *de Physiognomoniâ humanâ*. Il faut, quand on a une plante entre les mains, considérer d'abord cette plante dans sa forme extérieure toute entière, ensuite examiner l'une après l'autre la racine, le tronc, les feuilles, les fruits et les graines, puis son lieu natal, sa position, sa température, l'époque de sa naissance, de son accroissement, de sa fructification, de sa manière de se reproduire, de croître et de fructifier, et c'est après avoir rapproché toutes les convenances qui semblent appuyer les conjectures, qu'on peut porter son jugement.

Chap. 21.

Application de cette méthode sur la rose.

Chap. 22.

Définition du mot *Phytognomonie* et son étymo-

logie, C'est la méthode de découvrir par les signes, soit fixes, soit variables, les qualités propres des plantes. Explication de cette définition.

LIVRE II.

Le second livre roule sur les qualités des plantes qui tiennent au sol et au climat où elles ont originairement pris naissance.

Chap. 1.

C'est une vérité démontrée que toutes les plantes naissent et prennent leur accroissement dans un mélange de terre et d'eau, et suivant la nature et les qualités du climat qu'elles habitent. Absurdes opinions des anciens sur la végétation. Porta lui-même paraît avoir partagé celle de son tems dont il résultait que les plantes naissaient d'elles-mêmes dans une terre humide, sans semence, sans germe préexistant. Il en apporte pour preuve l'expérience qu'il a faite de tirer de la terre des fondemens les plus profonds d'un édifice, de l'exposer à l'air dans l'endroit le plus élevé, ensorte que le vent ne pût y porter aucune semence, aucune graine; et cependant au bout de quelques jours il y reconnut la germination de différentes plantes, mais des plantes propres au territoire napolitain. Preuve tirée du livre de Moïse; dénomination de différens pays qui chacun produisent des plantes qui leur sont particulières.

Chap. 2.

Il en est de même des animaux. Citation de différens auteurs anciens qui avaient adopté sur la

génération des animaux le système ci-dessus exposé sur les plantes.

Chap. 3.

Parmi les plantes de première origine, les unes sont restées fidèlement attachées au sol qui les avait vu naître ; d'autres plus communicatives se sont acclimatées dans les pays étrangers et s'y sont naturalisées. Noms des différentes plantes étrangères apportées et cultivées sous le ciel de l'Italie. D'autres enfin se prêtent à la transplantation et à la transmigration, mais ne profitent pas dans d'autres climats et y sont stériles. Exemples tirés de quelques arbres ainsi transplantés sans succès et qui ne jouissent pas de toutes les facultés productives et des qualités qu'ils ont dans leur patrie originaire.

Chap. 4.

Même observation sur les animaux. Les uns ne peuvent vivre ailleurs que dans leur pays natal; ou transportés malgré eux, ils tombent malades et meurent. Différens exemples d'animaux attachés et, pour ainsi dire, dépendans du sol qu'ils habitent.

Chap. 5.

Le changement du sol apporte un changement dans les qualités des plantes et des animaux. Si la terre n'avait pas d'influence sur les qualités des arbres, il n'y aurait aucune différence entre les fruits d'un canton et ceux d'un autre. Chaque terroir donne donc aux arbres, à la vigne des qualités différentes. Exemples à ce sujet en grand nombre pour les plantes, et en petit nombre pour les animaux.

Chap. 6.

Plusieurs faits cités qui prouvent que les animaux et les plantes tirent leurs propriétés des qualités de la terre; cela est si vrai, qu'il est possible à l'art de la culture de faire produire des fruits plus doux et de donner à des plantes des qualités médicamenteuses, qu'elles n'ont pas naturellement.

Chap. 7 et 8.

C'est aussi des alimens que prennent les animaux qu'ils contractent certaines qualités. Exemples tirés du lait des bestiaux, du miel des abeilles, de la chair de la volaille et du gibier. Porta cite encore l'exemple d'une jeune fille élevée dès l'enfance avec le venin des serpens; elle avait été envoyée à Alexandre par une reine des Indes. Elle se nourrissait de serpens. Sa morsure était venimeuse, et quiconque aurait eu commerce avec elle y aurait perdu la vie; aussi Aristote empêcha-t-il Alexandre de la fréquenter. Détails sur les pâturages, et sur les remédes que la médecine a tirés des qualités que donnent telles et telles plantes à la chair et autres produits des animaux.

Chap. 9.

Des changemens qui arrivent à la forme et aux qualités des animaux et des plantes par le changement de terre et de climat; mais les anciens avaient à cet égard une opinion exagérée; ils prétendaient que cette influence était telle, qu'un genre de plante se convertissait en un autre genre, une espèce en une autre espèce, le peuplier blanc en peuplier noir, le lin, le bled en ivraie, l'orge en

avoine, le basilic en serpolet, et Porta n'était pas exempt de ce préjugé.

Chap. 10.

Division générale des plantes en aquatiques, en terrestres et en amphibies. Sous-division suivant la nature des eaux et des terres, et d'abord des plantes aquatiques; figures de la tribule aquatique, du nenuphar des marais et de la coralline; caractères généraux des plantes aquatiques, d'après la tribule aquatique; déscription de leurs parties constituantes; raisons physiques des formes qu'elles adoptent dans leur développement.

Chap. 11.

Des vertus des plantes aquatiques. Elles ont généralement la vertu d'être froides et humides; aussi les emploie-t-on avec succès dans les fièvres chaudes et les maladies inflammatoires.

Chap. 12.

De la forme et des vertus des animaux aquatiques; leurs caractères généraux. Citations de Pline, d'Aristote, de Théophraste, d'Empedocle et autres philosophes à cet égard.

Chap. 13.

Des plantes des marais et lieux marécageux. Caractères généraux de ces plantes, tantôt plongées dans l'eau, tantôt mises à sec. Raisons de leurs formes; propriétés de plusieurs de ces plantes dénommées; remèdes qu'elles fournissent à l'art de guérir.

Chap. 14.

Des plantes fluviatiles; leurs caractères géné-

raux; propriétés usuelles et médicales de quelques-unes de ces plantes.

Chap. 15.

Des plantes marines. Discussion sur l'opinion des anciens, que les eaux salées de la mer ne concourent point à la nourriture et à l'accroissement de ces plantes. Leurs caractères généraux; quelles sont les raisons de leur forme; proprietés médicales de quelques-unes d'entre elles. (Voyez ch. 24.)

Chap. 16.

Différence des animaux marins à des animaux d'eau douce, soit pour la forme, soit pour les couleurs, soit pour le goût, soit pour les propriétés médicales.

Chap. 17.

Des plantes terrestres et d'abord de celles qui viennent dans des terres grasses; leurs caractères généraux; raisons de la forme de ces plantes; observations sur quelques-unes d'entre elles. Dans ce même chapitre est une planche qui représente la mauve des terres grasses, le lotier des terres médiocres, le gremil des terres sèches et le fenouil des terres sablonneuses.

Chap. 18.

Des plantes qui croissent dans les terreins secs et maigres; caractères généraux et raisons de leur forme extérieure; application de ces raisons à quelques-unes de ces plantes; leurs propriétés médicales.

Chap. 19.

Des plantes qui viennent dans les terres médiocres; leurs caractères généraux; leur forme; observations sur quelques-unes de ces plantes.

Chap. 20.

Des plantes qui se plaisent dans les sables; leurs caractères généraux; leurs propriétés.

Chap. 21.

Des plantes amphibies qui se plaisent également dans la terre et dans l'eau. Elles participent aussi des qualités des élémens dans lesquels elles croissent, et réunissent quelques propriétés. Exemples à ce sujet.

Chap. 22.

Observations sur les animaux amphibies et leur forme résultante des élémens qu'ils habitent.

Chap. 23.

Des plantes amphibies qui viennent sur les rochers tantôt couverts et tantôt découverts par les eaux; leur port extérieur; les raisons de leur forme et de leurs propriétés médicales.

Chap. 24.

Des plantes amphibies couvertes et découvertes par les eaux de la mer; nature et caractères généraux de ces plantes; raisons de leur forme. Porta réfute ici le système des anciens, qui prétendaient que les plantes marines tiraient leur nourriture des eaux salées de la mer (voyez ch. 15), il pense qu'elles tiennent leur sel de l'air qui, après s'en être chargé, s'introduit dans la plante. Il cite pour preuve les salpêtriers, qui tirent du sel de nitre du fumier des troupeaux qui séjournent dans les environs de la mer et en respirent l'air. Observations sur les propriétés du sel et de plusieurs plantes marines dénommées.

Chap. 25.

Le palmier, la scille, l'asphodèle qui se trouvent quelquefois dans les eaux de la mer et sur les montagnes, tiennent des plantes marines et des plantes terrestres, soit pour la forme, soit pour les vertus; notice de leurs propriétés médicales. Les animaux amphibies de la terre et de la mer sont les alcyons et les veaux marins.

Chap. 26.

De l'influence des climats et des plantes de la zone torride; planche qui représente la figure du jonc odorant de la zone torride, la rose de la zone tempérée et l'aconit de la zone septentrionale. Caractères généraux des plantes de la zone torride; raisons physiques de leur forme; propriétés de quelques-unes de ces plantes.

Chap. 27.

De la forme et du naturel des animaux qui vivent sur la zone torride; observations physiques sur les effets de la température brûlante du climat relativement à leur extérieur et à leurs mœurs.

Chap. 28.

Des plantes et des animaux vivans dans les climats septentrionaux; leurs caractères généraux; les causes physiques de leur forme et de leurs qualités naturelles, avec des observations particulières sur quelques plantes et quelques animaux du Nord.

Chap. 29.

Des plantes et des animaux de la zone tempérée; forme générale des uns et des autres; observations

physiques sur les propriétés alimentaires de plusieurs.

Chap. 30.

Des plantes amphibies qui tiennent des climats chauds et froids, soit par leur forme, soit par leurs propriétés.

Chap. 31 et 32.

De l'effet du sîte et d'abord des plantes qui croissent sur les montagnes; planche qui représente l'hyssope des montagnes, la passepierre des plaines, la mandragore des vallées, la vigne des côteaux. La circonférence des montagnes nous permet de naturaliser les plantes d'Afrique à l'exposition du midi, et les plantes septentrionales à celle du nord. Caractères généraux des plantes des montagnes; comparaison avec les animaux montagnards; observations sur la forme de ces plantes, sur les épines dont elles sont hérissées, sur les propriétés de quelques-unes et sur les remèdes que l'art de guérir a su en tirer.

Chap. 33.

Des plantes qui croissent dans les plaines; leurs caractères généraux; les causes de leur forme et leurs propriétés médicales.

Chap. 34.

Des plantes des vallées; description de leurs caractères généraux; causes de leur forme; observations physiques sur quelques-unes de ces plantes.

Chap. 35.

Des plantes des côteaux; avantages de leur situation; description générale de ces sortes de plantes; raisons de leur forme; propriétés de quelques-unes.

Chap. 36.

De l'influence de la culture ; distinction des plantes champêtres et des plantes cultivées ; caractères généraux des plantes sauvages ; raisons de leur forme ; détails sur quelques-unes de ces plantes ; observations sur leurs propriétés médicales.

Chap. 37.

Des animaux sauvages ; description générale de leurs formes extérieures ; causes de ces formes ; observations sur leurs propriétés médicales.

Chap. 38.

Des plantes et des animaux domestiques ; caractères généraux des plantes cultivées ; raisons physiques de leurs formes et de leurs qualités ; propriétés qu'elles acquièrent par la culture, et réflexions sur quelques animaux domestiques.

Chap. 39.

Les plantes qui, par quelques parties, ressemblent à d'autres plantes, en ont aussi les vertus, et deviennent en médecine plantes usuelles secondaires. On entend par ressemblance des parties, non-seulement la forme, mais encore l'odeur, la couleur, la fructification, la floraison et le mode d'accroissement ; ainsi les plantes du même genre ont les mêmes propriétés ; plus elles se rapprochent par des points de ressemblance, plus ces propriétés sont les mêmes ; plus les ressemblances s'éloignent, moins les vertus ont d'identité. Comparaison de quelques plantes entr'elles et de leurs vertus respectives, principalement en médecine.

Chap. 40.

La conformité d'odeur dans les plantes annonce conformité de vertus. Exemples cités à ce sujet et des effets qu'elles produisent en médecine.

Chap. 41.

Porta recommande de s'attacher sur-tout à connaître quel est le pays natal originaire des plantes. Il n'en faut pas juger à la première vue. Il n'est pas rare de trouver sur les bords d'une eau courante une plante des montagnes, ou une plante de marais sur des montagnes; le vent, quelque hasard peuvent les y avoir portées. Il faut voir et voir souvent, observer dans quelle terre, à quelle exposition, sous quel climat elles se trouvent habituellement, moins se fier aux plantes cultivées qu'aux plantes sauvages. Enfin il recommande la lecture de Théophraste et ensuite de Dioscoride, qui, d'après Théophraste, a écrit ce qu'il savait et ce qu'il ne savait pas.

LIVRE III.

Le troisième livre a pour objet de prouver que les plantes ou parties de plantes qui ont quelques rapports de ressemblance avec nos membres, nos organes, nos viscères et autres parties du corps humain, possèdent des vertus propres à leur porter des secours efficaces en cas de maladie.

Chap. 1.

Les fluides qui circulent dans les plantes ont une certaine analogie avec le corps humain. Elles ont, comme nous, une sève, de la moële, des veines.

Dans les unes, la sève est laiteuse, dans d'autres sereuse, dans d'autres couleur de bile verte ou jaune, dans d'autres bleue ou blanche et laiteuse. Les différens caractères de la sève la rendent susceptible d'être utile aux maladies annoncées par des humeurs de même nature. Il est rare qu'elles ne produisent pas l'effet d'en diminuer la masse.

Chap. 2.

Les plantes et les animaux portent quelquefois le remède aux maux qu'ils nous occasionnent; nombre d'exemples à ce sujet tirés des anciens auteurs

Chap. 3.

On peut, par les couleurs, juger en quelque sorte des qualités intérieures des plantes. Cette proposition combattue par Galien, est défendue par Porta, qui observe qu'elle ne doit pas s'entendre à la rigueur. Lorsqu'il est question de la couleur blanche, cela ne doit pas s'entendre de tout ce qui est blanc; mais d'un genre ou d'une espèce de fleurs de couleur blanche, et encore ne s'applique-t-elle pas uniquement aux pétales des fleurs, mais aussi aux feuilles et au suc exprimé par trituration. Dans le cours d'un été, les qualités des fleurs changent avec leurs couleurs.

Chap. 4.

La masse des humeurs qui circulent avec le sang, ou est surabondante et se corrompt, comme la pituite jaune et la bile noire, ou est abondante sans se corrompre, comme le lait, les semences, les menstrues, mais s'en sépare et est évacuée, ou est excrémentielle, comme les sérosités, l'urine et

la matière de la transpiration. La pituite engendre les mucosités, la salive, les larmes. Jugement porté sur les propriétés analogues de certaines plantes à raison de leur couleur. Par exemple, l'usage continué du miel augmente la bile.

Chap. 5, 6.

Les plantes qui contiennent un suc jaune couleur de safran, ont la propriété de purger la bile; exemples à ce sujet.

Chap. 7.

La vue des couleurs seule opère des effets surprenans. Nous en avons la preuve dans les taureaux, qui entrent en fureur à la vue d'un habit rouge; autres exemples de cette nature.

Chap. 8.

Observations sur les plantes dont les fleurs sont couleur de safran. Enumération de ces plantes.

Chap. 9.

Ce que signifie la couleur verte des plantes et leurs propriétés pour chasser la bile, comme celles de couleur pâle chassent la bile pâle; citation des unes et des autres de ces plantes.

Chap. 10, 11.

La couleur noire dans les plantes et dans les animaux, est d'un triste présage, puisque leur effet est d'augmenter la bile noire et de conduire à la mort. Exemples proposés à ce sujet. Mais prises en médicamens, elles produisent l'effet contraire, ainsi que l'indiquent les exemples rapportés.

Chap. 12.

Bons effets des plantes à fleurs bleues ou pourpres pour rendre à la peau ses belles couleurs.

Chap. 13, 14, 15.

Les fleurs, les plantes, les pierres, les animaux de couleur noire sont d'une grande efficacité contre la bile noire, la mélancolie, les maléfices, l'impuissance et autres maladies qui tiennent de près à des affections vives, à des agitations, à des transports, à la démence. Porta aurait pu se dispenser de rapporter tout ce qu'ont débité de fabuleux les anciens sur ces guérisons merveilleuses.

Chap. 16, 17, 18.

Les plantes à fleurs blanches et les animaux à chair blanche qui font partie de nos alimens, sont d'une saveur douce, augmentent la pituite. Citations de plantes de cette espèce et sentiment de Galien et autres sur leurs propriétés. Ces mêmes plantes ont aussi celle de remédier à une pituite trop abondante; conjectures tirées de la couleur blanche des plantes et des animaux.

Chap. 19, 20, 21, 22.

Les plantes à suc rouge, quand on en fait un fréquent usage, augmentent l'abondance du sang; elles ont aussi la propriété de purger la masse du sang. Exemples cités de ces bons effets; elles sont aussi rangées dans la classe des vulnéraires, ainsi que les pierres rouges. Nombreuses citations à ce sujet; conjectures qu'on peut tirer de la couleur rouge des plantes pour leurs effets.

Chap. 23.

Les plantes à fleurs panachées de diverses couleurs ont la propriété de corriger différens vices qui se mêlent à nos humeurs; elles réunissent par conséquent différentes vertus dont on rapporte plusieurs exemples.

Chap. 24, 25.

Des plantes et matières animales propres à augmenter le lait des nourrices. Les plantes lactescentes sont aussi douées de la vertu prolifique. Diverses citations à ce sujet.

Chap. 26.

La sérosité du lait et des plantes lactescentes contribue encore dans la chilification à purger la sérosité de nos humeurs.

Chap. 27.

Les plantes qui caillent le lait coagulent aussi la semence prolifique, et, par une raison contraire, les plantes qui le font tourner, sont aussi anti-prolifiques. Exemples tirés de certaines plantes et de certains animaux.

Chap. 28.

Les plantes à suc rouge, telles que la garance et d'autres citées, sont emmenagogues.

Chap. 29.

Les plantes verdâtres, telles que les asperges et autres, provoquent les urines.

Chap. 30.

Il y a des plantes qui transpirent et distillent des espèces de larmes; les unes et les autres sont utiles pour

pour la secrétion des larmes et de la transpiration.

Chap. 31.

Des plantes et des animaux propres à provoquer la salive.

Chap. 32.

Les plantes grasses, prises comme alimens, telles que les fèves, les figues, les oignons et autres, contribuent à donner de l'embonpoint et sont d'un grand secours dans la consomption; il en est de même de la tortue et autres animaux.

Chap. 33.

Les plantes ligneuses (le bois étant regardé comme les os de la plante) ont, suivant les médecins, la propriété de remédier aux maladies des os. Quelques exemples cités à ce sujet.

Chap. 34.

Des plantes et des animaux nerveux et cartilagineux; de leurs propriétés dans les affections nerveuses.

Chap. 35.

Les plantes et les animaux chevelus sont d'une grande efficacité dans l'alopécie. Planche qui représente l'adiantum, le politric et une excroissance de chêne qui, ainsi que d'autres plantes citées, sont propres à remédier aux maladies des cheveux. La graisse d'ours, animal très-velu, a la même propriété, et ainsi d'autres animaux pareillement cités.

Chap. 36.

Les parties animales ou végétales, noires ou

jaunes, peuvent être employées avec succès pour donner l'une de ces couleurs aux cheveux. Citation des divers animaux et plantes dénommés dont on peut tirer parti à cet effet.

Chap. 37.

Citation de plantes et d'animaux qui, à raison de leur extérieur lisse ou crépu, peuvent servir de dépilatoire ou contribuer à rendre les cheveux crépus.

Chap. 38.

Des plantes ou parties de plantes qui, par leur forme, ont quelque ressemblance avec une tête d'homme ; et des animaux qui ont une grande tête ; leurs propriétés dans les maux de tête.

Chap. 39.

Les maladies des yeux trouvent aussi du soulagement dans les plantes dont les fleurs ressemblent en quelque sorte à des yeux, telles que l'aster, l'aconit, le sedum et la camomille dont on a donné les figures: les yeux de certains animaux dénommés ont aussi quelque vertu.

Chap. 40.

Propriétés des animaux à grandes oreilles pour remédier aux maladies qui affectent l'organe de l'ouie.

Chap. 41.

Les plantes dont les fruits et les racines représentent des dents humaines, ont, ainsi que les animaux bien endentés, des vertus propres à guérir les maux de dents et à favoriser la dentition

des enfans; indication des plantes et animaux de ce genre. Planche qui représente une espèce de dentaire, une pomme de pin et une grenade, qui toutes présentent une forme de dents.

Chap 42.

Certaines plantes ont des aisselles marquées entre la tige et les branches. Elles ont la propriété de remédier à la puanteur des aisselles.

Chap. 43.

Le palma Christi, l'hermodacte et le panis dont les racines ont une figure digitée et articulée, paraissent propres à soulager la goutte.

Chap. 44.

On regarde aussi comme propres à favoriser la génération, les plantes qui, comme les orchis et autres, offrent dans leurs racines, leurs fruits, leurs excroissances, l'image des parties génitales. Planche qui représente la figure de trois espèces d'orchis à deux et à trois testicules. Citations d'animaux regardés comme de puissans stimulans.

Chap. 45.

Remarques singulières sur l'existence des plantes et des animaux, par rapport à la génération des mâles ou des femelles, des garçons ou des filles.

Chap. 46.

Les plantes qui présentent, soit dans leurs racines, soit dans leurs feuilles, soit dans leurs fruits, la forme d'un cœur, sont un spécifique pour les maux de cœur; et les animaux à cœur volumineux, sont un remède pour les fièvres. Planche qui re-

présente la figure de deux aconits, d'un citron, du nard de montagne, un fruit de persœa et un cœur.

Chap. 47.

Les plantes qui, par leurs taches, ont quelque ressemblance avec les poumons, et les animaux pourvus d'un poumon volumineux, sont d'un grand secours dans les maladies pulmonaires. Planche qui représente la pulmonaire dont les feuilles sont tachées comme le poumon et la fumeterre dont la racine ressemble au foie.

Chap. 48.

Dans les maladies du foie, l'on recommande les plantes dont les racines ont la figure du foie, et les animaux qui ont un foie volumineux.

Chap. 49.

Les plantes qui ont quelques parties figurées, comme la rate ou les reins et les animaux pourvus d'une forte rate, peuvent être utiles dans les maladies des reins et de la rate.

Chap. 50.

Les plantes à tiges creuses sont salutaires pour la trachée et autres parties creuses du corps; citations des plantes de cette espèce.

Chap. 51.

Indication des plantes qui, par leur ressemblance avec la matrice et les enveloppes du fœtus, sont efficaces dans les accouchemens et pour l'arrière-faix. Planche qui représente une noix, une noix de coco, une gousse d'ail, un fruit de pied-de-veau et un fœtus dans la matrice.

Chap. 52.

Les plantes vésiculeuses et les animaux doués de vessies considérables, sont utiles dans les maladies de la vessie. Planche qui représente l'alkekenge, le baguenaudier.

LIVRE IV.

Le quatrième livre embrasse les rapports de ressemblance qui se trouvent entre les plantes et les animaux ou parties d'animaux pour en déduire des propriétés analogues.

Chap. 1er.

Les plantes dont les fleurs, les fruits, les racines ou autres parties représentent un scorpion ou un serpent, sont regardées comme spécifiques contre les morsures de ces animaux. Planche qui représente trois espèces d'aconits dont les racines ressemblent au crabe de mer et au scorpion; on en voit aussi la figure.

Chap. 2.

On trouve des propriétés semblables dans les plantes dénommées, dont les racines diffèrent peu de la forme des serpens et des vers.

Chap. 3.

Les plantes à fleurs papilionacées, ou qui ont figures de mouches, d'abeilles, etc. sont le symbôle de la fécondité, et peuvent y concourir; planche qui représente deux espèces d'orchis, un plan d'haricot, des papillons, et des mouches.

Chap. 4.

Les plantes dont les parties présentent la forme

de différens animaux ont la même vertu que les animaux eux-mêmes ; exemple à ce sujet.

Chap. 5.

Les plantes tachetées comme les peaux de serpens, sont efficaces contre leurs morcures ; planche qui représente l'ail serpentin, le pied-de-veau tacheté, la serpentaire, le dragon de mer, et la couleuvre tachetée.

Chap. 6.

Les plantes qui, à l'extérieur, ressemblent à la barbe tigrée de certains animaux, en ont aussi les propriétés ; différens exemples cités.

Chap. 7.

Les plantes dont les racines, les fruits, les tiges sont écailleux comme les peaux de serpens, sont des spécifiques contre la morsure de ces animaux.

Chap. 8.

Les plantes à feuilles velues ont la vertu des animaux auxquels les poils de ces feuilles ressemblent ; citation des plantes de cette espèce.

Chap. 9.

Les plantes dont les fruits sont couverts d'une substance ligneuse, représentent le têt osseux et pierreux des animaux, et semblent utiles contre le poison.

Chap. 10.

Des feuilles et des fruits qui représentent des têtes d'animaux, et de leurs propriétés.

Chap. 11.

Des plantes à figures de cornes d'animaux, et de leurs propriétés; planche qui représente la corne de cerf, et au bas une tête de cerf, le fenu grec, et au bas une tête de bœuf; le pied de veau, et au bas une tête de licorne; le cytise, et au bas une tête de bélier.

Chap. 12.

Des feuilles et des fleurs à figures de crêtes d'oiseaux, et de leurs vertus; planche qui représente la fumeterre, et au bas une tête d'alouette; l'orvale, et au bas une tête de coq; le fenouil, et au bas une tête de paon.

Chap. 13.

Des plantes dont les feuilles et les fleurs ressemblent à des oreilles d'animaux, et de leurs propriétés.

Chap 14.

Des plantes dont les fleurs offrent l'image d'animaux.

Chap. 15.

Des plantes dont la forme des fleurs se rapprochent de la face des animaux, et notamment de la bouche; planche qui représente le mufle de veau, et au bas une tête de veau; la serpentaire, et au bas une tête de serpent; l'acanthe, et au bas une tête de grenouille.

Chap. 16.

Des plantes dont les feuilles et les fleurs ont la forme de langues d'animaux; planche qui repré-

sente la langue de chien, et au bas une tête de chien; la buglose, et au bas une tête de bœuf; le percefeuille, et au bas une tête de cerf; la langue de serpent, et au bas une tête de serpent.

Chap. 17.

Des plantes qui, par leurs épines, ont quelques rapports avec les dents et les aiguillons des animaux; planche qui représente la ronce et le liseron rude, et au bas une tête de vipère; le nerprun, et au bas une tête de chien; l'épinard, et au bas une araignée.

Chap. 18.

Des plantes qui présentent la forme du col, des mammelles, de la rate et du cœur des animaux, et de leurs propriétés analogues.

Chap. 19, 20.

Les plantes dont les racines ressemblent à des testicules d'animaux, sont propres à la génération; répétition de la planche qui accompagne le 44e chapitre du 3e livre.

Chap. 21.

Des plantes dont les racines, les fleurs, les semences imitent la forme du scorpion; leur efficacité dans les piquures de ces animaux; planche qui représente l'hétiotrope, le cumin cornu, et la plante appelée *chenille*; avec une figure de scorpion.

Chap. 22.

Des plantes qui ont la figure de queues d'animaux, et de leurs propriétés; planche qui représente le panais, et au-dessous le poisson appelé *postenague*; la queue de renard, et au-dessous une queue de

renard ; la presle , et au-dessous une queue de cheval.

Chap. 23.

Des plantes qui, dans quelques-unes de leurs parties, offrent l'image de pieds d'animaux; planche qui représente le tussilage, et au-dessous un pied de cheval; le lierre, et au-dessous le scolopendre de mer; le panicaut de mer, et au-dessous un patte d'oie; le figuier, et au-dessous une patte de corbeau.

Chap. 24.

Du rapport des arbres toujours verds, avec les animaux qui passent l'hiver sans manger.

Chap. 25.

De la réproduction des semences de certaines plantes, comparée avec la réproduction des fœtus dans les animaux.

Chap. 26.

Des superfétations des plantes comparées avec celle des animaux.

Chap. 27.

Des plantes parasites, comparées avec des animaux qui vivent sur d'autres animaux.

Chap. 28.

Des plantes dont les racines, les feuilles, les fleurs ou les fruits ont la même odeur que certains animaux; leurs propriétés.

LIVRE V.

Le cinquième livre traite des remèdes qu'on peut tirer des plantes et des animaux pour la guérison

des maladies, dont les symptômes se trouvent figurés sur ces plantes et ces animaux.

Chap. 1, 2.

Les arbres et les animaux qui ont une existence de longue durée, peuvent servir à prolonger la nôtre; nombreux exemples à ce sujet.

Chap. 3.

Le sel et l'or qui, jamais ne se corrompent, peuvent servir d'antiputride: la manière d'extraire le sel des végétaux et des animaux, avec leurs vertus, est l'objet du traité *de Distillationibus*. Quant à l'or, pour le rendre potable, il ne suffit pas de le réduire en feuilles, et de le jeter dans quelque fluide, comme l'ont pratiqué quelques médecins.

Chap. 4.

On doit éviter l'usage fréquent des plantes et animaux qui n'ont qu'une courte existence, si l'on veut vivre long-tems.

Chap. 5, 6.

Les arbres et les animaux qui sont gras, contribuent à donner de l'embonpoint; les plantes et animaux maigres sont propres à faire maigrir.

Chap. 7.

Les plantes affligées de la carie sont efficaces pour les plaies et les ulcères.

Chap. 8.

Les plantes sujettes à être dévorées par les vers, doivent être mises hors de la classe des comestibles;

mais celles qui ne sont pas attaquées par les vers, peuvent être regardées comme vermifuges, et propres à faire périr ceux qui s'engendrent dans le corps humain.

Chap. 9, 10.

Des maladies particulières à des plantes et à des animaux, peuvent servir de remède dans nos maladies analogues.

Chap. 11.

Des plantes parasites, et de leurs effets en médecine.

Chap. 12.

Les plantes et les animaux que les fentes et les blessures ne font pas périr, sont propres à réunir les plaies et les blessures.

Chap. 13.

Les plantes et les animaux qui se dépouillent facilement de leur écorce et de leur peau, sont d'un grand secours dans les maladies de la peau.

Chap. 14.

Les plantes qui rendent par transpiration une abondance de gomme et de résine, paraissent propres à remédier à la gourme des enfans et autres maladies cutanées, telles que les cors, les durillons, la galle, etc.

Chap. 15.

Les plantes qui dégénèrent en autres espèces, conviennent aux maladies qui changent de nature; exemples cités à ce sujet.

Chap. 16, 17.

Les plantes et animaux tachetés sont propres à faire disparaître les taches de notre corps ; même planche que celle insérée liv. 4, ch. 5.

Chap. 18.

Les plantes et les animaux écailleux sont utiles dans les maladies de la peau, telles que la galle, la lèpre, les dartres, etc. Planche qui représente le pin, la scabieuse, le noyer et le lys, et au-dessous un serpent et un poisson.

Chap. 19.

Les plantes à tiges creuses, et à feuilles, fruits ou racines percées de trous, sont vulnéraires et propres à guérir la fistule.

Chap. 20.

Dans la même classe se rangent les plantes dont les tiges, les feuilles, les graines, sont anguleuses, par analogie avec les traits, les dards, les javelots et autres armes pointues avec lesquelles se font les blessures.

Chap. 21.

Les plantes à feuilles très-fines sont actives et pénétrantes.

Chap. 22.

Les plantes et les animaux glutineux ont la propriété de guérir les blessures.

Chap. 23.

Les plantes et les animaux dans lesquels on remarque des tumeurs, des glandes, sont propres à

guérir les écrouelles, les hémorrhoïdes et autres maladies pareilles : planche qui représente une espèce de laiteron, la petite chelidoine et la scrophulaire.

Chap. 24.

Les plantes dont les fleurs sont couleur de flamme, sont bonnes contre les inflammations.

Chap. 25.

Des plantes couleur de vin qui dissipent l'ivresse, et de celles qui l'occasionnent.

Chap. 26.

Les animaux qui voient la nuit, fournissent des remèdes contre la nyctolopie.

Chap. 27.

Les animaux qui ont la vue perçante, en fournissent pour éclaircir la vue.

Chap. 28.

Les ulcères et les cicatrices des yeux, trouvent aussi des remèdes dans les animaux qui recouvrent facilement la vue après l'avoir perdue.

Chap. 29.

Les plantes qui ont quelques analogies avec nos viscères, leurs fonctions ou leurs maladies, peuvent leur être d'un grand secours.

Chap. 30.

Les parties de plantes ou d'animaux qui ont la dureté de la pierre, sont employées avec succès dans la gravelle.

Chap. 31.

Les animaux qui font entendre fréquemment leur voix, fournissent des remèdes pour la colique.

LIVRE VI.

Le sixième livre contient l'indication des secours qu'on peut tirer des plantes par analogie avec leur actions; c'est-à-dire avec leur manière de naître, de croître, de se reproduire, de s'aimer, de s'attirer, de se repousser.

Chap. 1.

Les plantes stériles rendent les hommes stériles; l'explication que donne Porta de la fécondité des plantes, fait voir qu'on ne connaissait pas encore alors les parties sexuelles des végétaux.

Chap. 2.

Critique de l'opinion des anciens, qu'il y avait des plantes sans semences; exemples des fougères, des champignons, des truffes, dans lesquels Porta a reconnu des graines.

Chap. 3.

Les animaux stériles (ce sont ceux qui naissent de la putréfaction) rendent aussi les hommes stériles; que d'absurdités entassées dans ce chapitre, d'après les anciens.

Chap. 4, 5.

Les plantes abondantes en graines, sont prolifiques; il en est de même des animaux qui abondent en liqueur seminale.

Chap. 6, 7.

Les plantes qui ne se reproduisent point par les racines, et les animaux peu féconds, sont contraires à l'acte de la génération.

Chap. 8, 9.

Les plantes qui se reproduisent par les racines, et les animaux très-féconds, favorisent la multiplication de progéniture, et la conception.

Chap. 10, 11.

Les plantes et les animaux qui sont dépourvus de quelques-unes des parties qui généralement constituent leur genre, sont contraires à ceux de nos membres qui y correspondent.

Chap. 12, 13.

Des productions prodigieuses qui croissent sur le chêne, avec une planche qui les représentent, telles que l'agaric, les fungus, les espèces de galles vivipares, etc.

Chap. 14.

Les animaux dont les femelles conçoivent si facilement que la vue seule, suivant l'opinion des anciens, suffit pour les féconder sans le secours du mâle, fournissent des spécifiques pour rendre les femmes enceintes.

Chap. 15.

Les plantes qui ont sur les autres l'avantage de conserver leurs fruits, sont propres à prolonger le tems de la gestation jusqu'à son terme.

Chap. 16.

Les plantes qui produisent leurs fruits au-dessus des feuilles, et les animaux qui mettent bas facilement, peuvent concourir à faciliter les accouchemens.

Chap. 17.

Les plus belles plantes, les plus beaux animaux, sans cesse sous les yeux et sous la main, suggèrent à l'imagination l'idée des plus beaux enfans.

Chap. 18.

Les plantes nous sont utiles ou nuisibles, à raison de leur beauté ou de leur difformité.

Chap. 19.

Les plantes et les animaux de grande stature ont moins de vertu que les plantes et animaux de très-petite taille.

Chap. 20.

Les plantes qui brisent les roches ont une grande propriété pour dissoudre la pierre dans la vessie, et pour déplacer les dents qui font mal hors de leur alvéole.

Chap. 21.

Les animaux qui mangent des pierres ont la propriété de briser la pierre et la gravelle dans la vessie.

Chap. 22.

Les plantes parasites, enseignent les moyens de retirer les vertus d'une autre plante.

Chap.

Chap. 23.

Dans tous les coins du monde, là où un mal paraît, se trouve aussi le remède.

Chap. 24.

La nature produit les plantes pour les saisons où elles nous sont nécessaires; et d'abord des plantes du printems, et de leur efficacité pour les maladies du printems.

Chap. 25, 26, 27.

Des plantes d'été, de leur efficacité pour les maladies de cette saison; de la nature et de la propriété des fruits humides et rafraîchissans; de leur vertu pour guérir la rage.

Chap. 28.

Des plantes d'automne, de leur efficacité contre les maladies de l'arrière-saison.

Chap. 29.

Des plantes d'hiver, et de leur efficacité contre les maladies de cette saison.

Chap. 30.

Les plantes qui fleurissent plusieurs fois dans l'année, ou dont les fleurs tiennent plus long-tems, sont utiles dans les maladies qui reviennent à plusieurs reprises.

Chap. 31.

Les plantes toujours vertes sont d'un grand secours dans les maladies qui paraissent en toutes saisons.

LIVRE VII.

Le septième livre indique les conjectures qui peuvent être tirées des plantes et des animaux, pour en obtenir des spécifiques, lesquels en agissant sur nos organes, disposent notre ame à des affections diversse.

Chap. 1.

Les animaux qui excellent en adresse et en docilité, favorisent notre mémoire et notre intelligence.

Chap. 2.

Ceux qui sont absolument brutes et indociles, ne peuvent communiquer que la rudesse.

Chap. 3, 4.

Les animaux de nuit sont propres à nons tenir éveillés, et les animaux endormis, nous procurent des soporifiques.

Chap. 5.

Les animaux qui rêvent en dormant, sont plus propres que d'autres à nous occasionner des songes vrais ou faux, effrayans ou paisibles.

Chap. 6.

Les plantes ont aussi, suivant leur nature, la propriété de procurer des songes vrais ou faux, tristes ou gais.

Chap. 7.

Les plantes vineuses et les animaux qui aiment le vin causent l'ivresse; les plantes aqueuses, et les

animaux qui ne boivent que de l'eau, sont des remèdes contre l'ivresse.

Chap. 8.

L'usage des animaux babillards, et qui ont beaucoup de voix, pris en aliment, rend la voix claire, et excite à parler ceux qui sont naturellement silentieux.

Chap. 9.

Les langues des oiseaux qui se font entendre la nuit, appliquées sur la région du cœur d'un homme endormi, l'excitent à parler en sommeillant.

Chap. 10.

Les animaux muets et qui se font rarement entendre, occasionnent la taciturnité.

Chap. 11, 12.

Les animaux robustes et féroces augmentent notre force, exaltent notre audace, et dissipent les terreurs nocturnes.

Chap. 13.

Les animaux colères nous portent à l'irascibilité, et les animaux doux, à la douceur.

Chap. 14.

Moyens divers employés par les anciens pour appaiser les querelles de ménage, et réconcilier un mari et une femme.

Chap. 15.

Les animaux et les substances terrestres, qui possèdent la vertu magnétique, produiraient les

mêmes effets, ce qu'il appuie d'un exemple merveilleux, et qui tient de plus près à la plaisanterie qu'à une discussion sérieuse : habillez un homme d'un habit de succin, et un autre de paille, ils sont sur-le-champ liés l'un à l'autre.

Chap. 16.

Dissertation sur les plantes propres aux filtres amoureux ; elle réunit des absurdités publiées à ce sujet par les anciens.

Chap. 17.

Sur les fascinations et autres contes de bonne femme.

Chap. 18.

Moyens rapportés par les anciens pour guérir la pédérastie.

Chap. 19.

Des plantes et des animaux qui inspirent la joie et la tristesse.

Chap. 20, 21.

De la sympathie et de l'antipathie des plantes et des animaux en général et en particulier.

Chap. 22.

Les animaux qui se battent contre les animaux vénimeux, et mangent leur chair, nous apprennent qu'ils ont la vertu de résister au venin, et qu'ils peuvent être eux-mêmes un spécifique contre le venin.

Chap. 23.

De l'antipathie réciproque de certaines plantes.

Chap. 24.

Les animaux qui se haïssent réciproquement, possèdent mutuellement des vertus opposées, ensorte que l'un peut servir d'antidote contre l'autre.

Chap. 25, 26.

De la sympathie particulière des plantes et de celle des animaux.

Chap. 27, 28.

De la sympathie réciproque des plantes et de celle des animaux.

Chap. 29.

De la sympathie et de l'antipathie qui règnent entre les plantes, les animaux et les minéraux.

Chap. 30.

Les animaux voraces, et les plantes qui dévorent une grande quantité de terrain, peuvent être utiles pour la digestion.

Chap. 31.

Les animaux qui mangent des plantes vénéneuses, peuvent servir de remède contre leur poison.

Chap. 32.

Le nombre dans les feuilles, les tiges et les parties des plantes doit être pris en considération pour la guérison des fièvres tierce, quarte, etc.

LIVRE VIII.

Le huitième livre considère les plantes sous leur rapport avec les astres et les minéraux par la ressemblance des couleurs, et se lie plus particulièrement avec le système de Porta, développé dans son traité *de cœlesti Physiognomoniâ.*

Chap. 1.

Les plantes à fleurs jaunes, ainsi que les métaux et les pierres précieuses de couleur d'or, participent de la vertu du Soleil : remèdes qu'on peut tirer des uns et des autres pour la guérison de nos maladies.

Chap. 2.

Les plantes et pierres précieuses couleur de safran, tiennent leur vertu de Jupiter : énumération de leurs propriétés.

Chap. 3.

Les plantes à fleurs blanches, ainsi que les pierres précieuses et les métaux qui ont la couleur de l'argent, ont, par leurs propriétés, des rapports avec la Lune. Exemples.

Chap. 4.

Les fleurs et les pierres précieuses de couleur rouge, recevant leurs influences de la planette de Mars, ont, en médecine, des propriétés analogues démontrées par des exemples.

Chap. 5.

Les fleurs et les pierres précieuses couleur de

chair, tiennent de plus près à Vénus, et sont hystériques et aphrodisiaques.

Chap. 6.

Les fleurs et les pierres livides, vertes, pourpres; participent de l'influence de Saturne, qui préside plus particulièrement à la rate.

Chap. 7.

Les fleurs et les pierres précieuses qui réunissent plusieurs couleurs, recevant leur influence de Mercure, qui préside au cerveau, à la mémoire et à l'éloquence, possèdent des propriétés qui y ont rapport.

Chap. 8.

Les plantes qui se tournent vers le Soleil, et en suivent les mouvemens, ainsi que les pierres connues sous le nom d'*héliotropes* et de *pierres du Soleil*, participent des influences bienfaisantes de cet astre, et peuvent produire des effets salutaires.

Chap. 9.

Les plantes et les pierres qui paraissent suivre et réfléchir les mouvemens de la Lune, produisent des effets qui ont quelques rapports avec les influences de la Lune.

Chap. 10.

Des plantes lunaires, c'est-à-dire, qui ont avec la lune une certaine sympathie, en ce qu'elles brillent la nuit, ou suivent les mouvemens de la

Lune, dont elles prouvent l'influence par leurs effets.

Chap. 11.

Des animaux qui semblent avoir quelque rapport avec la Lune, et peuvent être de quelque secours dans l'épilepsie et les maladies du cerveau.

Chap. 12.

Dans certains animaux, le cerveau croît et décroît suivant les phases de la Lune; exemples rapportés.

Chap. 13.

De la propriété et des effets des plantes et des animaux qui, par leur forme et leur couleur, rappellent l'image du Soleil.

Chap. 14.

Les plantes qui, par leurs feuilles, leurs siliques ou autres parties, présentent l'image de la Lune, participent des influences de cet astre, et peuvent être utiles dans les maladies du cerveau, des nerfs et de la vue: planche qui représente le séné, le fer à cheval et la petite lunaire.

Chap. 15.

On range encore parmi les plantes lunaires, celles qui ont les feuilles tachetées, et dont les taches ressemblent à celles de la Lune: planche qui représente un cyclamen, une persicaire et un pied-de-veau.

Chap. 16.

On attribue les propriétés solaires aux plantes,

aux animaux et aux minéraux qui existent sous la zone torride : remèdes qu'on en tire pour les maux de cœur et d'yeux, contre les poisons et contre les fièvres.

Chap. 17.

Les plantes et les animaux qui semblent s'élever contre le ciel, sont utiles pour préserver de la foudre ; rêveries débitées par les anciens à cet égard.

DE REFRACTIONE OPTICES.

Bibl. nat. v. 1075, *in*-4°.

IMPRIMÉ à Naples, en 1593. En tête est une préface aux lecteurs. L'ouvrage est terminé par une approbation et permission, datée du 4 des ides de mars 1593, et ensuite par une épître dédicatoire, adressée à Octave Pisan fils, après la mort de son père, Jean-Antoine Pisan, célèbre professeur de médecine et de philosophie au collège de Naples, de qui Porta avait reçu de grandes preuves d'intérêt et d'attachement dans le cours de ses études.

DE REFRACTIONE OPTICES.

LIVRE PREMIER.

Le premier livre contient les principes élémentaires des réfractions, et commence par des définitions de la ligne d'incidence, de la ligne de réfraction, du point de réfraction, de la ligne perpendiculaire, de la cathète, de l'angle d'incidence et de l'angle de réfraction.

1re. proposition. Le rayon perpendiculaire qui tombe sur un corps transparent plus dense, pénètre sans réfraction; le rayon qui tombe obliquement, subit une réfraction et s'écarte de la perpendiculaire; figure. — 2e. Le même effet a lieu lorsque les rayons, au lieu de tomber dessus, pénètrent par-dessous; figure. — 3e. Les angles entrans et sortans sont toujours égaux dans la réfraction; figure. — 4e. L'image réfractée d'un corps ne se voit pas à sa vraie place; exemple et figure. — 5e. L'image réfractée parvient à l'œil par des lignes droites; figure. — 6e. L'image d'un objet plongé dans l'eau monte perpendiculairement à sa surface; figure. — 7e. L'image réfractée d'un objet se voit dans la rencontre de la cathète et de la ligne de réfraction; figure. — 8e. Les objets plongés sous l'eau et vus par réfraction, paraissent d'autant plus élevés qu'ils sont plus éloignés de l'œil; démonstration et figure.

— 9e. Les étoiles, à raison de la densité de l'air, sont apperçues avant qu'elles ne soient au-dessus de l'horison; explication et figure. — 10e. Un grand disque couché au fond de l'eau et regardé perpendiculairement, paraît concave et plus grand; figure. — 11e. La réfraction fait paraître dans l'eau les objets sous des formes amplifiées; explication et figure. Réfutation des raisons qu'en donne Sénèque; autre réfutation de l'explication de Ptolémée; démonstration de Porta qui rend raison de la cause pour laquelle un objet, vu obliquement dans l'eau, paraît plus grand par réfraction; figure. — 12e. Les astres, vus à l'orient ou à l'occident, paraissent plus grands qu'au zénith; figure. — 13e. Les eaux paraissent toujours moins profondes qu'elles ne sont réellement, sur-tout lorsqu'on les regarde obliquement; illusion qui a été funeste à des hommes qui croyaient n'avoir de l'eau que jusqu'à la poitrine ou au-dessus des épaules; démonstration et figure. — 14e. Un objet vu par réfraction, semble se mouvoir plus lentement, et c'est par cette raison qu'une étoile qui s'avance au-dessus de l'horison, paraît avoir une marche plus tardive qu'au milieu du ciel; explication et figure. — 15e. Réfraction des rames dans l'eau; explication et figure. — 16e. Les vases moitié pleins d'eau montrent un fond plus étroit qu'il n'est réellement; exemple des baquets de jardiniers et autres, avec figure. — 17e. Les objets vus de loin à travers les vapeurs qui s'élèvent des lieux marécageux, des rivières, de la mer, paraissent plus bas qu'ils ne sont réellement; raisons de cet effet et figure. — 18e. Un plongeur voit sous l'eau les objets

avec les mêmes accidens de réfraction que celui qui est à terre et regarde dans l'eau; démonstration et figure. — 19e. Effet de la réfraction dans le nivellement pour la conduite des eaux; inconvéniens de faire les opérations le matin, lorsque l'air est chargé de vapeurs; figure. — 20e. La lumière et les couleurs sont affaiblies par la réfraction; procédé de Sénèque pour observer les éclipses du soleil. — 21e. Lorsque le milieu est agité, l'objet réfracté semble être en mouvement. Erreurs des anciens sur la scintillation des étoiles. Porta démontre que cet effet est produit par le mouvement du milieu, interposé entre l'œil et l'objet; citation de l'expérience rapportée dans la Magie Naturelle, où les étoiles sont vues à travers la fumée. — 22e. La même raison s'applique à l'espèce de mouvement ou tremblement qu'on apperçoit dans la ligne intermédiaire, entre l'ombre et la lumière, lors de la réfraction du rayon solaire.

LIVRE II.

Le 2e. livre traite de la réfraction des verres.

1re. Proposition. Trouver dans un miroir sphérique concave le vrai lieu de la réflexion du rayon solaire; théorie de la réflexion des miroirs concaves et figures. — 2e. Trouver dans une boule de verre le vrai lieu de la réfraction; figure. — 3e. Trouver le vrai lieu de la réfraction du rayon solaire tombant sur une hémisphère concave sphérique; démonstration et figure. — 4e. Déterminer le vrai lieu de la réfraction d'un rayon solaire sortant d'une surface concave sphérique; figure. — 5e. Détermi-

ner le vrai lieu de la réfraction d'un rayon solaire sortant d'une surface convexe sphérique ; figure. — 6e. Etant donné un rayon solaire tombant sur un cercle ou boule de verre, trouver le point ou la ligne de réfraction; figure. — 7e. L'image de l'objet paraît suspendue en l'air, lorsque la cathète coupe la ligne déférente entre l'œil et le point de réfraction; figure. — 8e. Lorsque la cathète coupe la ligne déférente à la surface de la boule de verre, c'est là que s'apperçoit l'image de l'objet; figure. — 9e. Lorsque la cathète coupe la ligne déférente au centre de l'œil, c'est là que se voit l'image de l'objet; figure. — 10e. Lorsque la cathète ne rencontre point la ligne de réfraction, l'image n'est pas visible; figure. — 11e. Lorsque l'œil est placé avant la rencontre de la cathète et de la ligne de réfraction, l'image de l'objet n'est visible qu'autant que l'œil rétrograde pour l'appercevoir ; figure. — 12e. La lentille de verre mise près de l'œil, paraît plus grande qu'elle n'est réellement; figure. — 13e. Lorsque l'objet est à l'extrémité du diamètre de la boule de verre, l'image paraît comme annulaire à la surface; figure. — 14e. Une ligne droite, vue à travers une boule de verre, paraît courbe; figure. — 15e. Moyen d'appercevoir deux ou trois images du même objet dans une boule de verre. — 16e. Un objet placé hors du point d'inversion, paraît renversé; figure. — 17e. Lorsque l'objet et l'œil sont près de la boule de verre, l'image en est droite ; mais si l'œil s'en éloigne, l'objet paraît renversé; figure. — 18e. Un objet placé près de la boule de verre en-deça du point d'inversion, paraît droit à

quelque distance que l'œil se place; figure. — 19e. L'œil placé près de la boule de verre, l'objet à toutes les distances paraît toujours droit; figure. — 20e. Mais plus l'objet est éloigné de la boule de verre, plus sa dimension paraît petite; figure. — 21e. Un objet dont les rayons rencontrent obliquement la boule de verre, paraît loin de sa place, et dans une position différente; figure. — 22e. Une boule de verre exposée aux rayons du soleil, réfracte les rayons à un court foyer et met le feu; figure. — 23e. Manière dont la boule de verre répand au loin la lumière; figure.

LIVRE III.

Le troisième livre roule sur l'organisation de l'œil.

1re. Proposition. L'œil est composé de quatre membranes et de trois humeurs; les membranes sont la *cornée transparente*, passage des rayons visuels; la *cornée opaque* ou la *sclérotique* qui enveloppe l'œil; l'uvée percée au-devant d'un trou rond, nommée la pupille ou prunelle bordée d'un cercle coloré, nommé *iris;* et la *rétine* qui tapisse le fond de l'œil: les humeurs sont, l'humeur aqueuse, l'humeur crystalline ou simplement le crystallin et l'humeur vitrée; explication et figure de l'œil. — 2e. Raison de la sphéricité de l'œil; figure. — 3e. Cause pour laquelle l'humeur aqueuse est entrée dans la construction de l'œil; figure. — 4e. L'humeur aqueuse est très-déliée et fort transparente. — 5e. L'image des objets s'introduit dans l'œil par la pupille. — 6e. La pupille a la propriété de se resserrer,

ou de se dilater suivant l'intensité ou rarité de la lumière ; description d'un instrument d'Archimède pour mesurer le soleil ; observation sur la dilatation et le rétrécissement de la pupille ; figure. — 7e. Cette dilatation et ce rétrécissement de la pupille ne peuvent se faire subitement sans douleur. — 8e. Ces effets de dilatation et de rétrécissement sont occasionnés, non-seulement par la lumière, mais aussi par les couleurs éclatantes et les métaux polis ; figure. — 9e. Les yeux dont les pupilles sont larges voient mieux la nuit que le jour ; et les yeux à pupille étroite voient mieux le jour que la nuit. — 10e. Les animaux ont la pupille de l'œil appropriée à leur usage. — 11e. Effet produit par la forme ronde de la pupille ; figure. — 12e. Un plan apperçu obliquement par la pupille, paraît ovale ; figure. — 13e. Le crystallin est la principale partie de l'œil. — 14e. Raison pour laquelle le crystallin est placé hors du centre de l'œil ; figure. — 15e. Raison pour laquelle les quatre membranes et les trois humeurs de l'œil sont concentriques ; figure. — 16e. Usage de l'instrument énoncé dans la sixième proposition, pour démontrer que la vision ne peut avoir lieu dans le crystallin, sans quelque dimension en largeur.

LIVRE IV.

Le quatrième livre traite des fonctions de l'œil et du jeu de cet organe.

1re. Proposition. La vision s'opère par l'intromission de l'image des objets dans l'œil ; diverses opinions d'Empedocle, d'Aristote, de Galien, d'Euclide et

et autres philosophes à ce sujet. Porta démontre que les images arrivent à l'œil par les rayons lumineux que réfléchissent les objets éclairés : il cite pour exemple l'image reçue dans une chambre bien close et bien obscure par un petit trou sur un papier qui lui est opposé ; figure. — 2e. La lumière que réfléchissent les glaces, les marbres et les métaux polis, est transmise avec l'image de l'objet éclairé et ses accessoires ; mais les corps non polis réfléchissent une lumière plus faible. Observations sur la lumière du soleil, sur le crépuscule, sur la vue des étoiles en plein midi du fonds des puits et des carrières. — 3e. L'air est le véhicule de la lumière ; sans lui la vision ne pourrait avoir lieu. — 4e. Opinions des anciens et des modernes sur la question de savoir si la vision s'opère dans un seul tems : l'image de l'objet est sensible à la vue dans un très-court espace de tems, par l'intermède de l'air ; figures. — 5e. La vision se fait par des lignes droites, preuve de son instantanéité. — 6e. Les faisceaux de rayons visuels forment une pyramide dont la base est dans l'objet, le sommet dans le crystallin. Cette pyramide est quarrée ou a plusieurs faces, suivant le nombre des côtés que présente l'objet ; elle est conique, si l'objet est circulaire. — 7e. La vision s'opère, partie en lignes droites, partie par réfraction. Tout ce qui est vu au centre de la pyramide sont autant de lignes droites, parce que les rayons vont droit au crystallin par la ligne perpendiculaire ; les rayons réfractés sont ceux qui, ne pouvant entrer dans la pupille à cause de leur excentricité, sont reçus dans la cornée transparente

et rentrent obliquement par réfraction dans la pupille; plus ils sont éloignés du centre de la pyramide, plus l'image est imparfaite; on ne voit ni le lieu ni la couleur, mais une lumière confuse; figures. — 8e. Tout ce qui se présente obliquement à l'œil, n'est pas visible; ce qui arrive quand la cathète ne rencontre pas la ligne qui transmet l'image, comme il a été démontré liv. II, 10e. prop.; figure. — 9e. La vision se fait comme par infusion, et la pupille est une espèce d'entonnoir, ensorte que le faisceau de rayons ne forme qu'une pyramide tronquée; figures. — 10e. L'œil apperçoit plus du quart de la voûte céleste; erreurs de quelques philosophes, et notamment de Roger Bâcon; figures.

LIVRE V.

Le cinquième livre contient différens problêmes sur l'organe de la vue, d'après Euclide et autres.

1re. Proposition. Les objets prochains paraissent plus grands, les objets éloignés paraissent plus petits; démonstration et figures. — 2e. Des lignes parallèles sur un plan, paraissent se rapprocher sans jamais se rencontrer; figures. — 3e. Il en est de même de deux lignes parallèles, dont une est au-dessus de l'œil, l'autre au-dessous; figure. — 4e. L'œil plus ou moins rapproché de l'une des parallèles, la voit plus ou moins se rapprocher de l'autre; raison pour laquelle, dans une longue galerie, le plancher semble plus s'élever que le plafond s'abaisser; démonstration et figure. — 5e. Un plan étant divisé en plusieurs parties égales, les divisions les plus éloignées de l'œil paraissent plus petites; explication et figure.

6e. En regardant perpendiculairement par-dessus et au fonds d'un puits, les parallèles semblent se rencontrer, et le fond paraît plus étroit que l'ouverture; figures. — 7e. De plusieurs élévations égales entr'elles, celles qui sont plus éloignées de l'œil, paraissent moins hautes; démonstration et figures. — 8e. Il en est de même des profondeurs; figure. — 9e. Un corps élevé perpendiculairement sur un plan, paraîtra penché, si l'œil se fixe à son sommet; démonstration et figure. — 10e. Si l'œil se fixe au pied du même corps, le sommet en paraît reculé; figures. — 11e. Si l'œil se fixe directement sur le milieu de ce corps élevé perpendiculairement, les extrémités paraissent se courber et s'éloigner; explication et figure. — 12e. Une ligne droite horisontale, vue par son centre, paraît convexe; figure. — 13e. Une ligne concave, vue par son centre, paraît droite; figure. — 14e. Les frises et entablemens, quoique droits, paraissent bombés à l'endroit où l'œil se fixe; figure. — 15e. Un corps plan, vu de haut, paraît sphérique, démonstration et figure. — 16e. Sentiment des anciens sur les bornes de la vue humaine. Cette étendue varie plus ou moins, suivant la structure des organes; les vastes corps lumineux se voient à de très-grandes distances. — 17e. La voûte céleste, de quelque côté et dans quelque place qu'on la regarde, paraît toujours sphérique; figures. — 18e. L'œil placé au milieu d'un théâtre circulaire, le voit ovale; figure. — 19e. et 20e. Cas où des grandeurs égales entr'elles paraissent inégales et où des grandeurs inégales entr'elles paraissent égales; figures. — 21e. Dans tous les cas,

l'hémisphère d'un globe est vu plus petit qu'il n'est réellement. Réfutation de l'opinion d'Euclide, qui admet des exceptions a cet égard figures. — 22e. Plus l'œil est près d'une sphère, moins on en voit de parties; démonstrations et figures. — 23e. Si l'œil est placé dans une ligne droite au-dessus du centre d'un cercle, le cercle paraît rond; explication et figure. — 23e. *bis*. Dans une ligne oblique, au contraire, le cercle ne paraît plus rond. Réfutation de l'opinion d'Euclide à cet égard; figure. — 24e. et 25e. Par la dilatation de la pupille ou son retrécissement occasionnés par certaines maladies, les objets paraissent plus ou moins grands qu'ils ne sont réellement; figure. — 26e. Les vieillards, pour mieux voir les objets, les éloignent de leurs yeux à cause de la largeur de leur pupille. Réfutation de la raison que donne Aristote.

LIVRE VI.

Le sixième livre traite du concours des deux yeux dans le sens de la vue.

1re. Proposition. Pourquoi l'homme étant doué de deux yeux, chaque œil ne fait-il pas séparément ses fonctions? Pourquoi ne voyons-nous pas deux images du même objet? En quels cas les objets paraissent multipliés. Raisons physiques qu'en donnent Aristote, Galien, Avicenne, Alhazen, Vitellius et autres; figures. — 2e. Déplacement de l'image par la réfraction oblique; figure. — 3e. Un seul objet vu des deux yeux en louchant, paraît double, l'image tombant sur chaque œil et étant réfractée en-deça du centre; figure. — 4e. Un seul objet, vu des deux

yeux dont les pupilles sont écartées, paraît double, l'image tombant sur chaque œil et étant réfractée en dehors du centre; figure. — 5e. En quel cas une image double, vue des deux yeux, et obliquement réfractée, peut paraître simple; figure. — 6e. Deux objets, vus des deux yeux, l'un en ligne directe, l'autre par une ligne oblique, paraîtront au nombre de trois; figure. — 7e. Cas où l'on peut voir quatre objets au lieu de deux; ce qui arrive, lorsque des deux objets l'un est vu directement, l'autre obliquement; figures. — 8e. Même effet, lorsque les deux objets sont vus obliquement par les deux yeux; figure. — 9e. En quels cas les deux yeux peuvent voir cinq objets au lieu de trois; figure. — 10e. Une règle posée sur le nez, entre les deux yeux, paraît par le bas partagée en deux, lorsque les deux yeux sont fixés sur l'extrémité la plus éloignée de la règle; figure. — 11e. Si les deux yeux se fixent dans la partie inférieure de la règle, l'extrencité supérieure paraît partagée en deux; figure. 12e. Si les yeux se fixent sur le milieu de la règle, les deux extrémités paraîtront partagées; figure.

LIVRE VII.

Le septième livre traite de quelques illusions de l'optique, par lesquelles nous rapportons aux objets extérieurs ce qui n'est que dans nos yeux.

1re. Proposition. Les taches, les vices dans les humeurs de l'œil, nous font attribuer aux objets extérieurs les couleurs jaunes, vertes, rouges, plombées et autres défauts accidentels, qui ne viennent que de notre organe. — 2e. et 3e. Il arrive quel-

quefois qu'en nous réveillant la nuit, les objets, au milieu des ténèbres, nous paraissent éclairés comme en plein jour. Raison de cet effet. — 4e. Dans les fontes d'eau du cerveau nous appercevons, autour d'une chandelle allumée, une iris qui n'est qu'une illusion d'optique, causée par des ophtalmies ou autres maladies des yeux. Réfutation de l'opinion d'Aristote à ce sujet; figure. — 5e. Dans les étourdissemens tous les objets environnans semblent tourner. Réfutation de l'opinion d'Aristote et autres à ce sujet. — 6e. Raison pour laquelle un homme ivre voit double. — 7e. Dans le transport on voit des phantômes et des figures qui n'existent nulle part. — 8e. Certaines boissons peuvent donner le transport au cerveau au point de faire voir des phantômes qui n'existent que dans l'imagination; exemples. — 9e. Lorsque l'humeur aqueuse de l'œil est par maladie devenue plus épaisse, nous voyons les objets plus grands qu'ils ne sont réellement. — 10e. Lorsque l'œil a été frappé d'une vive lumière, il nous en reste pendant quelques instans une impression colorée, que nous sommes tentés d'attribuer aux objets qui s'offrent à nos regards. — 11e. Raison pour laquelle, au lever et au coucher du soleil, cet astre nous paraît rouler sur lui-même. — 12e. De quelle manière notre œil apperçoit et mesure les distances; figure.

LIVRE VIII.

Le huitième livre traite de la réfraction de la lumière par les verres lenticulaires et par les verres concaves.

1re. Proposition. Raisons de l'amplification de la lumière par réfraction; figure. — 2e. Trouver le foyer des verres convexes. Ce point est le même que celui de la réunion des rayons à un centre commun, ainsi qu'il est démontré dans la 3e. prop. du IIe. livre; figure. — 3e., 4e. et 5e. Cas dans lesquels l'image remplit la totalité du verre convexe; figure. — 6e. et 7e. Cas dans lesquels l'objet paraît toujours droit dans les verres convexes; figures. — 8e. Cas où l'objet paraît toujours renversé dans le verre convexe; figure. — 9e. Dans les verres convexes, plus l'œil et l'objet sont éloignés, plus l'objet paraît petit; plus ils s'approchent l'un et l'autre, plus l'objet paraît grand; démonstration et figure. — 10e. Dans les verres convexes, l'objet, placé en dedans du centre du cercle, paraîtra d'autant plus grand qu'il sera près du centre; figure. — 11e. L'objet qui tombe obliquement sur le verre convexe, paraît loin de sa place, et quelquefois il arrive qu'on le voit de deux côtés à-la-fois; figure. — 12e. Un objet, vu des deux yeux à travers un verre convexe, paraît double; figure. — 13e. Effet des verres convexes pour embrâser les matières; figure. — 14e. Usage des lunettes à verres convexes dans la vieillesse. — 15e. Les objets paraissent toujours plus petits à travers les verres concaves; explication et figure. — 16e. Un objet vu à travers un verre concave éloigné de l'œil, paraît plus petit; à mesure que l'œil s'en rapproche l'objet paraît plus grand, mais n'atteint jamais sa grandeur naturelle; explication et figure. — 17e. Dans les verres concaves, l'objet qui tombe obliquement sur une des faces, paraît loin de sa

place, et quelquefois il arrive qu'on le voit de deux côtés à-la-fois; explication et figure. — 18e. Un verre concave ne met pas le feu lorsqu'on l'expose aux rayons solaires; explication et figure. — 19e. Les vues faibles ont besoin de verres concaves pour mieux voir.

LIVRE IX.

Le neuvième livre traite de l'arc-en-ciel et des couleurs qui résultent de la combinaison de la lumière et de la transparence; objet dont Porta dit s'être occupé pendant plus de quarante ans.

1re. Proposition. La lumière n'a point de couleurs, parce qu'elle est incorporelle; sa présence n'est sensible que par le corps qu'elle éclaire; elle émane du soleil et n'arrive jamais pure jusqu'à nous; c'est improprement qu'Aristote la dit blanche. — 2e. Les couleurs éclatantes ne sont pas le résultat de la lumière et de l'opacité. Réfutation de l'opinion des anciens à cet égard. — 3e. Les couleurs sont dues à la réfraction de la lumière, traversant un milieu plus dense que l'air. L'arc-en-ciel dont les vives couleurs sont inimitables par la peinture, n'a jamais lieu que dans les nuages. — 4e. Opinions des anciens sur les différentes couleurs de l'arc-en-ciel. — 5e. De la génération des couleurs, et d'abord de la couleur jaune, la première en ordre, comme la plus voisine de l'état de la lumière non réfractée; il y entre plus de lumière et moins de réfrangibilité. — 6e. La couleur bleue se compose d'une lumière plus affaiblie, et, par la réfraction dans un milieu plus dense. C'est la dernière couleur

du prisme ; elle approche du noir ; privation de toute couleur. Faits rapportés pour preuve. — 7e. Entre ces deux extrêmes, les différentes couleurs naissent du mélange et de la combinaison des couleurs voisines, qui forment des nuances diverses. Le terme moyen entre le jaune et le bleu, est le verd. Ainsi les couleurs intermédiaires entre le bleu et le jaune, ne sont point des couleurs primitives, suivant Porta, mais un composé de nuances mêlées et confondues ensemble. — 8e. Le rouge résulte du noir et du jaune. Faits à l'appui de cette assertion. — 9e. Le violet est composé du rouge et du bleu ; il termine les couleurs de l'arc-en-ciel, lorsque le bleu rencontre un nuage très-noir. Les peintres emploient le rouge et le bleu pour obtenir des teintes violettes. — 10e. A parler strictement, l'arc-en-ciel est bicolore ; mais en examinant la variété de ses teintes, on n'en trouve que cinq, le jaune, le bleu, le rouge, le verd et le violet. Si ensuite on fait attention aux différentes gradations de ces teintes, les nuances sont innombrables. — 11e. Porta démontre, contre l'opinion d'Aristote, que la réflexion n'a nulle part dans la génération de l'arc-en-ciel, et qu'elle et due toute entière à la réfraction ; explication et figure. — 12e Opinion des anciens sur la forme sphérique de l'arc-en-ciel. Réfutation de leurs erreurs. — 13e. Ce n'est que par analogie que nous pouvons rendre raison de la sphéricité de l'arc-en-ciel et en comparant cet effet avec ce qui se passe autour de nous ; démonstrations mathématiques et figures. — 14e. L'arc-en-ciel ne peut être vu que sous un angle déterminé ; démonstra-

tion mathématique et figure. — 15e. On ne peut voir l'arc-en-ciel qu'autant qu'une seule et même ligne passe par le centre du soleil, l'œil du spectateur et l'arc-en-ciel. Cas où l'on peut voir l'arc-en-ciel former un cercle entier; figure. Il ne faut pas croire que tous les spectateurs voient le même arc-en-ciel, c'est-à-dire, à la même place. Chaque spectateur a, pour ainsi dire, son arc-en-ciel, suivant la place qu'il occupe. — 16e. En marchant, chaque pas que l'on fait donne un nouvel arc-en-ciel, et à mesure qu'on avance, l'arc-en-ciel se déplace progressivement. Porta dit qu'étant à cheval et piquant des deux, il avait eu grand plaisir à voir la course rapide de l'ar-en-ciel. — 17e. L'arc-en-ciel paraît plus haut ou plus bas, à raison de la plus ou moins grande hauteur du soleil; phénomène qui a lieu lorsque le soleil est de côté et que l'œil est placé au centre de l'arc-en-ciel, mais un peu en dehors; l'arc-en-ciel ne paraît plus circulaire; figure. — 17e. et 18e. Pourquoi l'arc-en-ciel paraît-il plus grand quand le soleil est près de l'horison, que quand il est à une plus grande hauteur. Opinions des anciens, tels qu'Aristote, Olympiodore, Cardan, Pline et autres. Démonstration mathématique avec figures. — 19e. Dans l'arc-en-ciel les couleurs ne sont qu'apparentes et non réelles. — 20e. Opinions des anciens sur l'arc-en-ciel double; et démonstration de celle d'Alexander, avec figure. — 21e. Opinion de Porta, qui n'est peut-être que celle d'Aristote plus développée et mise dans un plus grand jour. Il suppose que les rayons du soleil, réfractés par un premier nuage, ont encore assez de force pour subir une nouvelle

réfraction dans le nuage opposé. Démonstration mathématique et figure. — 22e. Raison pour laquelle l'espace entre les deux arcs-en-ciel est sans couleur; figure. — 23e. Possibilité de l'arc-en-ciel lunaire. Opinions de quelques anciens à ce sujet. — 24e. En quelle saison et à quelle heure du jour on apperçoit l'arc-en-ciel. Observations de Pline et d'Aristote. — 25e. Il est possible que l'arc-en-ciel présage la pluie et le beau tems. — 26e. A travers un prisme de verre on voit les couleurs de l'arc-en-ciel. Démonstration avec figures. — 27e. Explication des verges colorées qui se peignent sur les nuages. Expériences de Porta à ce sujet. — 28e. Explication du halo, soit autour du soleil, soit autour de la lune, avec figure. — 29e. La réflexion du soleil sur un nuage épais, fait naître des couleurs, mais plus ternes, moins vives que dans l'arc-en-ciel. — 30e. Dans une éclipse lunaire, le soleil projette une ombre sur la lune avant que l'ombre de la terre la couvre. Cette première ombre est occasionnée par les vapeurs de la terre, qui s'élèvent dans son atmosphère. Par les couleurs que donnent à ces vapeurs les rayons réfractés du soleil, on peut juger dans quel ordre et quelle disposition se trouvent ces couches de vapeurs, les unes légères, les autres épaisses et les autres moyennes. Démonstration avec figure. — 31e. Explication de la voie lactée. Opinions de Plutarque, d'Aristote, de Cardan et autres à cet égard. Porta pense que cette partie du ciel, plus dense que les autres, reçoit la lumière du soleil, ne la laisse point passer, mais la réfléchit, comme la lune et les étoiles.

PNEUMATICA.

Bibl. nat. v. 1075. *in*-4°.

Bibl. du Panthéon, R. 856, *in*-4°.

IMPRIMÉ à Naples en 1601 ; dédié à Jules-César Gaietano , jeune savant de Cosents ; l'épître dédicatoire est suivie d'une préface au lecteur. A la fin de l'ouvrage sont les permissions d'imprimer , datées du 6 des ides de mars 1600. Ces permissions servent aussi à l'impression du traité *de Elementis Curvilineis*.

Le P. Schott, dans la préface du tome 5 de sa *Magia Universalis* , dit qu'il y en a eu deux mauvaises traductions, l'une en italien, l'autre en espagnol, par le même traducteur, qui était espagnol.

La traduction italienne est de Naples 1606 , *in*-4°., sous le titre : *I tre libri de spiritali cioe d'inalzar aqui per Forza dell' aria.* — Bibl. nat. v. 1688.

L'édition ci-dessus de Naples 1601 , est pleine de fautes typographiques qui en dénaturent le sens.

PNEUMATICA.

LIVRE Ier.

Le premier livre contient la théorie de la science pneumatique.

Chap. 1.

Exposition de la doctrine de Démocrite, d'Anaxagore et de Leucipe, Pythagoriciens, sur le vuide.

Chap. 2 et 3.

Aristote et les physiciens qui succédèrent à Thalès, rejetaient l'existence du vuide. Exposition de leurs opinions.

Chap. 4.

Réfutation des argumens d'Aristote, par Cléodème, apologiste de l'opinion sur l'existence du vuide.

Chap. 5, 6.

Héron vint, qui prit aussi la défense du vuide disséminé par la ténuité de ses parties dans l'air, dans l'eau, dans le feu et dans les autres corps. Il en donna pour preuve le vin qui s'introduit par le mélange, dans les pores vuides de l'eau. Porta combat cette assertion et cette preuve, en disant que l'induction serait bonne si l'eau n'augmentait pas de masse par l'addition du vin. On ne peut pas

dire non plus que la lumière traverse les pores vuides de l'eau. La lumière est incorporelle ; de ses rayons, les uns pénètrent l'eau, les autres sont réfractés à sa surface ; les premiers sont directs ; les seconds obliques subissent les loix de la réfraction. Il n'est pas plus vrai de dire que l'eau et le vin sont compressibles. Un vaisseau moitié plein d'eau ou de vin rompra, quelque solide qu'il soit, lorsqu'on y fera entrer de l'air plus qu'il n'en peut contenir, sans que l'eau ou le vin en éprouvent la moindre compression. Jetez un corps solide dans un vase plein d'eau ou de vin, il déplacera un volume proportionnel de ces liqueurs, ce qui n'arriverait pas si elles étaient compressibles. Le vuide n'existe donc point ; et s'il existait dans le monde, il n'opérerait autre chose que le désordre et la désunion des corps. L'erreur d'Héron vient de ce qu'il n'a pas connu la nature de l'air dont l'élasticité le rend compressible. Expérience du fusil : tandis que vous introduirez, dans le canon, la baguette dont le bout est garni d'huile, pour ôter tout passage à l'air, tenez le trou de la lumière bouché ; vous éprouverez la plus grande peine, et il faudra le plus grand effort pour enfoncer la baguette à cause de la compression de l'air ; si vous quittez la baguette, l'air condensé reprend subitement son élasticité ; il lance au loin la baguette avec bruit ; et au contraire laissez tomber la baguette jusqu'au fond du canon, et ensuite bouchez le trou de la lumière, et essayez d'en retirer la baguette, elle viendra en employant beaucoup de peine, et si vous l'abandonnez à moitié chemin, elle retournera au fond avec bruit

et précipitation ; ce qui est l'effet de la raréfaction et de la condensation de l'air.

Chap. 7.

D'autres philosophes antagonistes du vuide, ont donné pour raisons que la nature abhorrait le vuide. Ils citaient en preuve l'effet de la réunion du vin par un chalumeau, celui de la sonde dans les rétentions d'urine, celui des ventouses ; et c'est à cette horreur de la nature pour le vuide, qu'ils rapportaient tous les effets de l'attraction. Porta combat cette opinion, en disant que la nature ne peut avoir horreur de ce qui n'existe pas, que le vuide n'a jamais existé, et par conséquent il ne peut être une cause, et ne peut produire aucun effet.

Chap. 8.

Cardan attribue l'attraction, non à l'horreur du vuide, mais à la crainte de la raréfaction. Porta combat encore cette opinion. Son systême est que tout est lié dans la nature, que tous les corps se tiennent les uns aux autres par leurs extrêmes, qu'ils font tous effort pour conserver leur contiguité. Il cite pour preuve l'effet de la succion du vin à travers un chalumeau, où l'air, attiré le premier, attire ensuite lui-même la liqueur, et enfin l'effet de la clepsydre pleine d'eau, et dont le fond est perforé d'une multitude de petits trous ; l'eau cesse de couler par ces petits trous tant que le pouce tient bouché l'orifice de la clepsydre, et recommence à couler quand on ôte le pouce de cet orifice.

Chap. 9.

Réflexions et démonstration géométrique sur la

forme sphérique qu'affecte l'eau, sur la pression de ses différentes particules, sur la mesure des degrés de l'élévation de l'eau proportionnellement avec la hauteur de sa chûte ; figures.

Chap. 10.

Démonstration par figures, que la pression de chaque particule d'eau agit perpendiculairement ; expérience du tonneau moitié plein de vin, dans lequel on peut introduire de l'eau sans défaire le bondon, mais par l'endroit d'où on le tire, en adaptant au trou par lequel le tonneau a été mis en perce, un canal recourbé, plus haut que le tonneau, et surmonté d'un entonnoir pour y verser l'eau, qui, en tombant perpendiculairement, pénètre la masse du vin qui s'oppose à son passage.

Chap. 11.

Réfutation d'une erreur d'Aristote, qui, de ce que les vaisseaux tirent plus d'eau dans les ports qu'en pleine mer (ce dont ne conviennent pas les matelots) en attribue la cause à ce qu'il y a moins d'eau dans les ports, et qu'elle oppose moins de résistance à la charge du vaisseau.

Chap. 12.

Explication physique de la sonde et du syphon : idée singulière des platoniciens qui prétendaient que nous attirions les influences célestes, comme par un syphon. Théophraste, et après lui Columelle attribuaient à la moële des plantes, les effets du syphon. Pline applique les effets du syphon à l'élévation des eaux sur le sommet des montagnes. Plutarque explique de même l'ascension de l'eau dans

dans un fossé que l'on pratique dans la terre. Explication de Platon et de Galien sur l'éjaculation du sang dans la saignée.

LIVRE II.

Le deuxième livre indique plusieurs moyens mécaniques, où l'air joue le principal rôle.

Chap. 1.

Description et figure d'une machine pour élever l'eau par attraction, à 100 pieds de haut.

Chap. 2.

Critique de la machine de Héron (53e. chap. de son ouvrage). Perfection donnée par Porta à cette machine hydraulique, avec figure.

Chap. 3.

Erreur commise par Héron dans le procédé par lui décrit (ch. 5) pour élever l'eau d'un vase par le moyen d'un syphon à branches égales; figure.

Chap. 4.

Description et figure d'une machine pour élever l'eau par expulsion, en comprimant l'air qui est entre deux réservoirs, par l'eau.

Chap. 5.

Porta reproche à Héron d'avoir fort mal exprimé la force expulsive, sans distinction des mesures, notamment dans sa lampe, décrite (ch. 72), et dans son Satyre, tenant une outre à la main pour boire (26e. proposition), dont la description par Cardan est très-fautive, faute d'avoir fait attention aux causes de l'élévation de l'eau; ces remarques sont accompagnées de figures.

Chap. 6.

Dans les machines à élever l'eau, soit par attraction, soit par expulsion, les tuyaux intermédiaires qui renferment l'air, peuvent avoir indifféremment plus ou moins de longueur; démonstration de cette proposition; avec figures.

Chap. 7.

Machine imaginée par Porta pour élever l'eau au double de sa hauteur, par le double moyen de l'attraction et de l'expulsion réunies; description et figure.

Chap. 8.

Moyen de faire monter l'eau par attraction au sommet des montagnes, en multipliant les réservoirs et les conduits, sans que la longueur des tuyaux, remplis d'air, nuise à l'élévation de l'eau; description et figure d'une machine à cet effet.

Chap. 9.

Ce qui se fait par attraction, peut aussi se faire par compression; description et figure d'une machine propre à élever l'eau du fond d'un puits au haut d'une maison, et, s'il était possible, jusqu'aux astres.

Chap. 10.

Description et figure d'une machine dans laquelle l'eau, entrecoupée par l'air, s'élève à une plus grande hauteur.

Chap. 11.

Comment, à l'aide du syphon, l'on peut élever l'eau à la hauteur que l'on veut; description et

figure de la machine imaginée par Porta, et regardée comme impossible par les anciens.

Chap. 12.

Moyen d'empêcher que le cours de l'eau ne soit interrompu en introduisant trop d'air dans le syphon; démonstration avec figures.

Chap. 13.

Moyen d'élever la surface de l'eau en y introduisant un corps étranger.

LIVRE III.

Le troisième livre a pour objet la description de différentes machines hydrauliques, mises en action par l'air et l'eau.

Chap. 1.

Moyen de faire passer l'eau d'un lac situé au pied d'une montagne, par le sommet, dans une vallée plus basse située au pied de cette montagne, du côté opposé, en employant le moyen du syphon; figure.

Chap. 2.

Description et mauvaise figure d'une fontaine à l'imitation de celle de Héron, mais double pour l'effet.

Chap. 3.

Elever l'eau par l'air comprimé; description et figure de la machine, consistante en un réservoir d'air qui, comprimé par l'eau, réagit à son tour sur elle, et la force de sortir par un tuyau.

Chap. 4.

Séparer l'eau du vin, différens entre eux de

pesanteur spécifique, par le moyen d'une boulle remplie d'eau, percée d'une très-petite ouverture par laquelle l'eau, comme plus pesante, s'échappe dans un verre contenant le vin, et auquel elle est appliquée, tandis que le vin, comme plus léger, passe dans la boulle : critique de la fausse expérience de Héron, et description, avec figure, de son vase, préparé au même effet, dans sa proposition 8.

Chap. 5.

Moyen de distinguer si une eau est plus légère qu'une autre : après avoir indiqué les différens procédés des anciens, et leur opinion sur l'insuffisance de la balance, Porta donne la description d'une espèce d'aréomètre en forme de pyramide; ce qui donne lieu à quelques réflexions sur la nature des eaux sur lesquelles les corps surnagent; effet de la balance hydrostatique pour connaître la pesanteur spécifique de deux espèces d'eaux; figures.

Chap. 6.

Description et figure d'une lampe à réservoir supérieur; fausse explication qu'en donne Cardan; raison physique de la lenteur de l'écoulement de l'huile appliquée à des lampions en forme de lustre, construits sur le même principe.

Chap. 7.

Explication de deux expériences du même genre : dans l'une c'est une fontaine de vin qui en fournit à mesure que l'on boit; l'autre, consiste à plonger une bouteille de vin débouchée dans l'eau, pour le faire rafraîchir; description et figures.

Chap. 8.

Moyen de fournir du vent pour allumer les forges et autres fourneaux de ce genre : critique d'une machine d'Héron pour faire entendre des sons, avec indication d'une machine plus perfectionnée : moyen d'introduire de l'air frais dans un appartement ; description et figures de ces machines.

Chap. 9.

Description et figure d'un orgue hydraulique, semblable à celui que Porta avait vu à Tivoli, dans les jardins du cardinal d'Est.

Chap. 10.

Explication de l'orgue hydraulique des anciens, décrit par Vitruve, avec figure.

Chap. 11.

Description et figure de niveaux anciens, et d'un niveau plus commode, de l'invention de Porta.

Porta regarde Héron comme un mécanicien, et non comme un mathématicien et un philosophe.

ARS REMINISCENDI.

Bibl. nat. v. 1075. *in*-4°. Bibl. du Panthéon. z. 895. *in*-4°.

IMPRIMÉ à Naples en 1602, avec une préface aux lecteurs : à la fin de l'ouvrage est la permission d'imprimer, datée du 18 mai 1602.

ARS REMINISCENDI.

Chap. 1.

POUR définir la mémoire, Porta compare le cerveau à une toile, l'imagination à un habile peintre traçant sur cette toile les objets sensibles qui frappent les organes de la vue, de l'ouie et autres sens: d'où il conclud que la mémoire n'est autre chose que l'image entière, telle qu'elle a été imprimée dans le cerveau. Différence entre la mémoire et la reminiscence qui n'est qu'une image imparfaite, non complète, composée des débris de la mémoire.

Chap. 2.

Deux espèces de mémoires, la mémoire naturelle et la mémoire artificielle; la première est celle que nous apportons en naissant; la seconde, est celle que nous tenons de l'éducation, et qui appartient plus à la réminiscence qu'à la mémoire: l'une et l'autre se prêtent un mutuel secours; l'une sans l'autre est peu de chose: prodiges de mémoire naturelle rapportés par Plutarque, Sénèque, etc. La mémoire artificielle se procure de deux manières, par des moyens médicaux, et par l'exercice, c'est-à-dire, en se fixant aux lieux, aux personnes et aux images.

Chap. 3.

Les lieux mettent de l'ordre dans la mémoire; les lieux rappellent les circonstances, et les personnages.

Il n'y a pas d'homme assez borné, qui, passant par un endroit où il a éprouvé quelque disgrace ou quelque bonne fortune, ne s'en rappelle le souvenir.

Chap. 4.

Réflexions sur le choix des lieux qui doivent être plus étendus que resserrés ; la pensée, dit Cicéron, est maîtresse du terrain, elle en peut disposer à sa fantaisie, embrasser une région entière, y trouver le site qui lui convient, y distribuer en détail les personnes et les choses.

Chap. 5.

Les personnages rappellent les faits ; pour les classer dans la mémoire, il faut donc du choix et de l'ordre, s'attacher aux plus saillants, les distribuer de manière à ce qu'on puisse passer du premier au dernier sans oublier les intermédiaires. Après s'y être exercé pendant deux jours, si la mémoire n'en est pas fatiguée et reste nette, on est assuré que lieux et personnages, tout est à sa place.

Chap. 6.

Le troisième moyen artificiel de la mémoire (les images) est le plus difficile. Il est plus aisé de graver dans la mémoire l'image des faits que celle des mots. On n'est pas toujours obligé de retenir les discours par cœur ; méthode de Cicéron pour confier à sa mémoire un trait d'histoire dans lequel se trouvent plusieurs personnages.

Chap. 7.

Il est des choses que nous voulons conserver perpétuellement dans la mémoire, d'autres que nous nous soucions peu de retenir. On parvient à effacer

les images de la mémoire, comme les peintres couvrent leurs tableaux d'une couche de blanc. Il ne s'agit que d'envisager mentalement les personnages dépouillés de tout accessoire, mais il est plus facile d'oublier que de retenir. Pour bien fixer dans la mémoire les objets qui nous sont utiles et nécessaires, il faut les répéter 8 à 10 fois, les reprendre à quelques heures d'intervalle, s'en rappeler les images la nuit, le matin lorsque la tête est libre et nette : elles s'y gravent alors tellement, qu'on a peine à les oublier ; aussi remarque-t-on que ceux qui ont la mémoire ingratte, et qui ont fait effort pour retenir ce qu'ils ont appris, retiennent plus facilement que ceux qui se fient trop sur leur heureuse mémoire.

Chap. 8.

Méthode pour se souvenir des mots ; Aristote, dans son Traité de la réminiscence, dit qu'elle nous vient, ou de l'objet même, ou d'une chose semblable, ou d'une chose contraire. Les mots qui emportent l'image de l'objet même, tels que *table*, *pierre*, diffèrent de ceux qui ne présentent aucune image, tels que *pourquoi*, *autant*. Le souvenir de la première espèce de mots est le plus facile. Par exemple, le premier mot est un *taureau:* il est ensuite question d'une jeune fille ; on se figurera voir l'enlèvement d'Europe par Jupiter tansformé en taureau.

Chap. 9.

Exemples de quelques stances italiennes dont chaque mot ou partie de mot sont représentés par la figure de l'objet qu'ils offrent à l'imagination. C'est ainsi qu'on trouve sur d'anciens écrans, des

devises entières figurées de cette manière, grossièrement et ridiculement exprimées, au point qu'on peut les regarder plutôt comme de mauvais calembougs énigmatiques, que comme des jeux spirituels de société.

Chap. 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17.

Quant aux mots qui ne présentent aucune image par eux-mêmes, Porta trouve le moyen de leur en donner par assimilation, suivant la seconde règle d'Aristote. Ce moyen consiste à ajouter ou retrancher, ou changer ou transposer une lettre ou une syllabe, soit au commencement, soit au milieu, soit à la fin du mot, ou enfin diviser le mot en deux ou plusieurs parties, afin qu'il offre toujours à l'imagination quelqu'objet sensible; mais il serait inutile d'entrer dans des détails à cet égard. Le moyen proposé, est si puérile et en même-tems si compliqué, qu'il me paraît peu propre à aider la mémoire.

Chap. 18.

Citation des différens hyéroglyphes Egyptiens pour désigner les passions humaines par des figures d'animaux, dont on peut se servir avec succès dans le second mode d'aider la mémoire par assimilation.

Chap. 19.

Descriptions de l'envie, de la faim et du sommeil, par Ovide, de la renommée et de l'ivresse; par Virgile, de la justice et de la colère, par Aulugelle.

Chap. 20.

Le troisième et dernier moyen d'Aristote, consiste à aider la mémoire par les oppositions. Le noir fournit l'idée du blanc, la maladie, celle de la san-

té, le bonheur, celle de l'infortune. Porta présente encore un autre moyen qui serait d'attacher une figure à 290 ou 300 mots, qui n'offrent pas d'images, de se les rendre familières; ce qui donnerait une grande facilité pour retenir un discours prononcé, ou au barreau le plaidoyer de la partie adverse. Ce moyen rentre dans l'idée de la tachygraphie.

Chap. 21.

Porta était tellement pénétré de cette persuasion, que les images viennent au secours de la mémoire, qu'il termine son ouvrage par atacher une figure à chacune des lettre sde l'alphabet, et à chacun des dix premiers chiffres arabes. La plupart de ces figures sont prises parmi les outils d'ouvriers ou parmi les animaux dont l'attitude approche le plus de la forme des lettres et chiffres connus. Il y a ajouté un autre alphabet tout composé de figures humaines, dans différentes postures, propre à représenter aussi la forme des lettres. Ces figures se trouvent gravées à la fin. Nous avons vu de nos jours, sur les quais, des planches gravées dans ce genre, assez bien exécutées, et représentant, sous la forme des lettres de l'alphabet, des personnages faisant des tours de force, tels qu'en exécutent les danseurs de corde.

Bibl. nat. v. 1075, *in*-4°.

IMPRIMÉ à Naples, en 1601. En tête est une préface au lecteur. La permission d'imprimer se trouve à la suite du traité *Pneumaticorum*. Cette première édition ne contient que deux livres.

Ibid. v. 747 *in*-4°.

Il y en a une autre édition imprimée à Rome en 1610. En tête est une épître dédicatoire à Fréderic Cœsius, marquis du Mont Cœlius, daté des calendes de juillet 1610. L'ouvrage est précédé de deux pièces de vers en l'honneur de Porta, l'une greque, de Jean Damisian, l'autre en latin, de François Stelluti, et d'une préface au lecteur.

Bibl. du Panthéon. v. 175. *in*-4°.

Le premier livre de cette dernière édition contient 26 propositions au lieu de 23.

Le second livre en contient 22 au lieu de 32.

Et il y a un troisième livre contenant 20 propositions qui roulent sur la quadrature du cercle. Porta, dans sa préface, avoue de bonne foi, que s'il n'est pas parvenu à résoudre entièrement un problême aussi difficile, ses efforts au moins pourront y répandre quelque jour.

ELEMENTA CURVILINEA.

LIVRE Ier.

Le premier livre débute par des définitions des différentes figures curvilignes, telles que les angles curvilignes ou sphériques, les lunules, les cissoïdes, les cercles, les couronnes ou cercles concentriques, les ellipses, les triangles curvilignes, en tout ou en partie, les pélécoïdes, les quarrés, les rhombes ou lozanges, et les trapezoïdes à lignes courbes. Ce livre contient 26 problêmes. — 1°. Doubler un cercle donné; c'est-à-dire, le rendre une fois plus grand; figure. — 2°. Le tripler, le quintupler, le septupler; figures. — 3°. Etant donné plusieurs cercles de différentes dimentions, en former un seul dont la circonférence soit égale à tous les cercles réunis. Démonstration, d'après l'avant-dernière proposition du premier livre d'Euclide; figures. — 4°. D'un cercle donné, en retirer une portion convenue. Démonstration d'après la dernière proposition du second livre d'Euclide; figures. — 5°. Problême; de 2 cercles inégaux donnés, soustraire le plus petit du plus grand, et en former un qui comprenne la différence de l'excès de l'un sur l'autre; figures. — 6°. Faire la même opération avec trois cercles inégaux donnés; c'est-à-dire, former un cercle avec l'excédent, soustraction faite des deux

qui laissaient au grand cercle encore assez d'espace ; figures. — 7°. Faire la même opération avec 3 cercles, dont 2 emportent presque tout l'aire du plus grand cercle. Démonstration par la vingt-deuxième proposition du premier livre d'Euclide ; figures. — 8°. Opérer de même sur la moitié de 3 cercles, c'est-à-dire, former un cercle avec l'excédent de la plus grande demie-circonférence sur les 2 autres hémisphères ; figures. — 9°. D'un cercle donné, en former un autre dans une proportion donnée ; figure. — 10°. De deux cercles inégaux en former 2 cercles égaux ; figures. — 11°. Former un cercle qui continue l'espace excédent de 3 autres cercles plus petits, ayant tous quatre le même diamètre ; figure. — 12°. Un cube ou un parallelipède coupés obliquement par les faces opposées, la section est plus grande d'un côté que de l'autre ; figure. — 13°. Proposition : un cylindre coupé dans un plan oblique, présente une forme ovale ; figures. — 14°. Proposition : section oblique d'un parallelipède creusé circulairement d'un bout à l'autre, et présentant dans sa coupe une figure plus longue d'un côté que de l'autre : démonstration par la douxième proposition des élémens d'Euclide, et par la trente-unième proposition d'Archimède ; — 15°. Problême : d'une figure sphéroïde donnée, décrire un cercle qui ait le même aire ; figure. — 16°. Problême : doubler ou quadrupler une sphéroïde donnée ; figure. — 17°. Proposition : si l'on coupe en 2 le diamètre d'un cercle, un cercle fait avec une de ses parties, est égal au quart du cercle ; figure. — 18°. Proposition : mesurer tous les vuides qui laissent entre eux des

petits cercles contenus dans un plus grand ; figure. — 19°. Proposition : mesurer les lunules formées par des formes circulaires, dans un grand cercle ; figures. — 20°. Proposition : si deux ou plusieurs cercles se touchent à l'extrémité du diamètre, et qu'on tire une secante du point de contact, les arcs seront semblables entre eux ; figure. — 21°. Proposition : doubler ou quadrupler une portion de cercle donnée ; figure. — 22°. Proposition : de deux portions de cercle semblable, en faire ou en soustraire une semblable ; figure. — 23°. Proposition : doubler un triangle curviligne, ou le dédoubler, ou de deux triangles curvilignes semblables, n'en faire qu'un ; figures.

LIVRE II.

Le deuxième livre, précédé de deux axiômes géométriques, renferme 30 propositions, qui toutes roulent sur la quatrature de différentes figures curvilignes, tels que triangles, cissoïdes, rhombes, pelecoïdes, trapèzes, parallélogrammes, cercles concentriques, volutes et lunules. Il y est aussi question, dans la vingtième proposition, de la quadrature du cercle ; mais ce n'est que par approximation.

DE HUMANA PHYSIOGNOMONIA.

IMPRIMÉ à Rouen en 1650, précédé d'une courte épître au lecteur, d'une préface et d'une table indicative des chapitres, terminé par une table alphabétique des matières.

Il paraît qu'il y en avait eu plusieurs éditions. SAVOIR :

Nicéron tome 43.	Francfort.	1591, *in*-8°. 1592, *in*-*fol.*	En 4 livres.
Bibl. nat. R. 403. En déficit.	Ussel.	1601, *in*-8°. *	Bibl. du Panthéon, v. 756.
	Naples.	1602, *in*-*fol.*	
Nicéron tome 43.	Venise.	1603, *in*-*fol.* 1618. 1621, *in*-8°.	En 6 livres.
Bibl. du Panthéon, V. 754.	Leyde.	1655, *in*-12, en 4 livres.	

Traductions italiennes.

Bibl. du Panthéon.	Naples.	1616, *in*-4°.	
	Padou.	1623, *in*-4°.	
Bibl. nat. V. 1471.	Rome,	1637, *in*-4°.	
	Venise.	1644, *in*-4°.	Par Stelluti.
		1652, *in*-8°.	
j. b. R. 404.	Naples.	1610, *in*-*fol.*	Par Sauveur Scavano.
		1611.	
		1624.	
	Venise,	1668, *in*-4°.	

Traductions françaises.

Bibl. nat. 2321. Bibl. du Panthéon, V. 757.	Rouen,	1653, *in*-8°.	Par Raulx.
		1660, *in*-8°.	

DE

DE HUMANA PHYSIOGNOMONIA.

LIVRE Ier.

Le premier livre roule sur les rapports entre les affections de l'ame, et les mouvemens du corps et sur l'action réciproque des uns sur les autres.

Chap. 1er. Exemples de quelques effets, de plusieurs passions sur le corps humain. Sentimens d'Aristote et de Salomon. Il y a une telle connexion entre l'ame et le corps, que la plupart des passions ont leur germe dans l'un et dans l'autre.

Chap. 2. On peut, à certains signes corporels, connaître les qualités des animaux.

Chap. 3 et 4. Opinions des anciens qui ont quelques points de contact avec la physiognomonie. Signes caractéristiques par eux tirés des divers tempéramens, de la nature des humeurs qui les constituent, de la ressemblance avec tel ou tel animal, des climats qu'on habite ou enfin des habitudes corporelles.

Chap. 5. Signes caractéristiques généraux pris dans les principes galeniques.

Chap. 6, 7 et 8. Signes tirés du mouvement habituel du cœur, de l'état du cerveau et de la nature des fluides du corps humain.

Chap. 9. Réfutation du sentiment de Platon, qui veut que lorsqu'un homme a le corps absolument semblable à quelqu'animal, il éprouve absolument les mêmes affections. Distinction entre les signes propres à un animal et ceux qui sont communs à tous. Exemples de leur application pour pouvoir discerner les caractères par les ressemblances.

Chap. 10. Réfutation du système de Trogus, qui prétendait que les caractères des hommes pouvaient se reconnaître par les influences célestes. Citations de quelques auteurs qui ont remarqué divers signes extérieurs caractéristiques dans les hommes qui habitent différens climats.

Chap. 11. Réfutation du sentiment de Philon le Lacédémonien, qui tirait de la seule physionomie toutes les conjonctures sur le caractère d'un homme.

Chap. 12. Citation d'Aristote, qui enseigne que l'absence des signes caractéristiques peut donner des présomptions contraires ; exemples à ce sujet.

Chap. 13. Viennent ensuite la figure et la description des parties du corps de l'homme et de la femme, mis en comparaison avec le lion et la panthère. Une autre planche représente l'aigle et la perdrix, avec une comparaison des deux sexes.

Chap. 14. Moyen de découvrir les défauts cachés par les défauts apparens.

Chap. 15. Le caractère de la nourrice sert aussi à faire connaître le caractère de l'enfant qu'elle a allaité.

Chap. 16. Manière de juger un homme par les signes extérieurs, et quels sont les signes les plus propres à faire discerner ses mœurs et ses penchans. Dans le premier rang sont ceux que présentent les yeux, le front, les traits du visage, la tête; dans le second, ceux qu'on apperçoit vers les épaules et la poitrine; dans le troisième, ceux que fournissent les jambes et les pieds; et dans le dernier (ce sont les plus faibles), ceux qu'on découvre vers la région du ventre.

Chap. 17. Définition de la physiognomonie; c'est le moyen d'appercevoir les habitudes naturelles par les signes extérieurs du corps et par les signes accidentels, qui changent les signes naturels.

Chap. 18. Forme d'un argument physiognomonique. Un des caractères propres à tous les lions en général, est d'avoir les extrémités grandes : c'est le signe propre de la force. Un cheval, un taureau, un homme a ses extrémités grandes; donc il est fort.

LIVRE II.

Le second livre traite des différens signes particuliers à chaque partie du corps.

Chap. 1er. Figure représentant la tête de Vitellius César, mise en parallèle avec celle d'un hibou; très-grosse tête, signe de stupidité. Tête de Platon mise en parallèle avec celle d'un chien de chasse; une tête dans une proportion un peu plus forte que le corps annonce de la sagacité. Tête très-petite comparée à celle de l'autruche, signe d'ineptie

Tête proportionnée à la grandeur du corps, comparée à celle du lion, signe de force et de courage. Viennent ensuite les signes caractéristiques, pris des différentes formes de la tête ronde, longue, à occiput et sinciput saillans ou renfoncés, etc., accompagnés de trois autres figures.

Chap. 2 et 3. Signes tirés de différentes natures de cheveux fins, dressés, couchés, plus ou moins crépus. Le défaut de cheveux, signe de luxure, le tout accompagné de quatre figures. Les différentes couleurs de cheveux sont aussi des signes caractéristiques.

Chap. 4, 5, 6, et 7. Le front, les sourcils, les paupières et les tempes fournissent aussi des signes caractéristiques ; les tempes couvertes de poils, signe de luxure. Hyppocrate dit que la tempe est le siége du fluide spermatique, et que lorsqu'on ouvre la veine temporale, les hommes deviennent stériles; quatorze figures.

Chap. 8. Les oreilles grandes ou petites, signes de babil; les très-petites oreilles, signe de fourberie; les oreilles convenablement grandes et de forme quadrangulaire, signe d'un bon caractère ; quatre figures.

Chap. 9. La forme du nez présente bien des signes caractéristiques. Le nez aquilin, signe de grandeur d'ame; le nez pointu, signe de légèreté; le nez gros par le bout, signe de malpropreté; larges narines, signe de colère ; narines étroites, signe d'extravagance ; treize figures.

Chap. 10. On tire aussi beaucoup d'indices de

la physionomie triste ou gaie, stupide ou spirituelle, sérieuse, grave, enjouée, basse, indolente, niaise, gratieuse, ouverte, respectable, etc.

Chap. 11, 12, 13 et 14. Le visage large, gros, maigre, sec, rond, plat, rouge couperosé; les joues creuses ou pleines, lisses ou barbues; la beauté, la laideur et les différentes couleurs de la peau, sont autant de miroirs sur lesquels viennent se peindre les affections de l'ame; onze figures.

Chap. 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22 et 23. On trouve encore des signes caractéristiques dans la forme variée des lèvres et de la bouche, dans la grandeur et la position des dents, dans les mouvemens plus ou moins faciles de la langue, dans la respiration plus ou moins accélérée, les différentes manières de soupirer et de rire, dans les différens accens et modifications de la voix et dans la parole plus ou moins forte, plus ou moins brève, plus ou moins précipitée; neuf figures.

Chap. 24, 25, 26, 27 et 28. Le menton rond, quarré, fourchu, pointu, barbu, sans barbe; le col épais, gras, mince, long, court, droit, incliné, veineux, nerveux, ce qu'on appelle vulgairement au gozier la *pomme d'Adam*, plus ou moins saillante, la clavicule plus ou moins détachée, la nuque du col grosse, raboteuse, couverte de poils; toutes ces parties donnent aussi des indications sur les mœurs et le caractère; huit figures.

Chap. 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36 et 37. Il en est de même des omoplates plus ou moins larges, plus ou moins élevées, plus ou moins distan-

tes l'une de l'autre; du dos grand, robuste, étroit, faible, maigre, couvert de poils; des bosses, soit par devant, soit par derrière; des côtes plus ou moins charnues, plus ou moins petites; des reins, des épaules, de la poitrine large ou étroite, lisse ou couverte de poils; des mammelles plus ou moins grosses, plus ou moins fermes, plus ou moins pendantes; deux figures.

Chap. 38, 39 et 40. Le ventre gros, mol, pendant, maigre, dur; le nombril plus haut ou plus bas; les parties génitales dans les hommes et dans les femmes, plus ou moins parfaites dans leur conformation, plus ou moins prononcées, ont aussi des désignations particulières.

Chap. 41, 42 et 43. On tire encore plusieurs pronostics des bras plus ou moins longs, plus ou moins charnus, plus ou moins nerveux; des mains grosses, potelées, sèches, grandes, longues, petites, courtes, velues; des doigts longs, courts, bien ou mal articulés.

Chap. 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52 et 53. Les hanches plus ou moins apparentes; les fesses grasses, maigres, pointues; les cuisses osseuses, nerveuses, charnues, molles, velues; les genoux gros, tournés en dedans; les jambes fortes nerveuses, molles, grêles, sèches, mal articulées, couvertes de poils, boiteuses; les mollets, les talons, les pieds longs, courts, gros, petits, plats, creux en dedans; les doigts du pied recourbés, longs, grêles, épais, courts; les ongles crochus, longs, étroits, ronds, larges, courts, pâ-

les, noirs, blancs, jaunes; toutes ces différentes parties ont aussi leurs pronostics.

Chap. 54 et 55. Enfin l'on peut encore juger des mœurs et des caractères par la démarche lente, vive, inégale, timide, hardie, fière, droite, voûtée, de côté droit ou gauche, et mouvement d'épaules; comme aussi par la taille grande ou petite, ramassée et plus ou moins velue.

LIVRE III.

Le troisième livre traite des signes tirés des yeux et de la vue.

Chap. 1 à 24. Les signes caractéristiques tirés de la grandeur des yeux, de leur position, de leur couleur, de leur forme, de la prunelle, de leur mobilité ou immobilité, de leur habitude de s'ouvrir ou de se fermer, de leur clignotement, de leurs différentes qualités de sécheresse ou d'humidité, de tristesse ou de gaîté et des yeux diversement louches occupent le troisième livre en entier; cinq figures.

LIVRE IV.

Le quatrième livre contient le signalement des différens caractères, d'après les signes désignés dans les livres précédens. On y trouve la réunion des signes divers pris dans toutes les parties du corps appliqués à chaque espèce de caractère.

Chap. 1, 2 et 3. Signalemens de l'homme juste et de l'homme injuste; de l'homme bon et honnête, du méchant, de l'empoisonneur, du meurtrier.

Chap. 4, 5 et 6. De l'homme fidèle, de l'homme infidèle; de l'homme prudent, de l'homme imprudent; de l'homme sans goût; de l'homme ingénieux, méchanicien, réfléchi, docile, constant.

Chap. 7. De l'homme inepte, insensé, grossier, indocile, fou, imbécille, épileptique, ensorcelé, inconstant.

Chap. 8. De l'homme doué d'une grande mémoire ou sans mémoire.

Chap. 9. De l'homme audacieux, téméraire, orgueilleux.

Chap. 10 et 11. De l'homme timide, de l'homme efféminé, sans force, sans vigueur.

Chap. 12 et 13. De l'homme courageux; de l'homme glorieux.

Chap. 14. De l'homme pusillanime, mécontent de lui-même.

Chap. 15. De l'homme grand et magnanime.

Chap. 16. De l'homme avare, avide d'argent, usurier, chiche, ménager, âpre.

Chap. 17. De l'homme libéral et généreux.

Chap. 18 et 19. De l'homme colère, furieux; de l'homme lourd, servile.

Chap. 20 et 21. De l'homme doux; de l'homme intempérant, d'un tempérament ardent; de l'homme adultère, du pédéraste; de l'homme amoureux, passionné, sans amour; de l'homme glouton, ivrogne, léthargique, indolent, sans souci.

Chap. 22. De l'homme stupide.

Chap. 23 et 24. De l'homme sage et modéré; de l'homme imprudent.

Chap. 25. De l'homme modeste; de l'homme triste, rustique.

Chap. 26, 27 et 28. De l'homme fâcheux, soupçonneux; de l'homme joyeux.

Chap. 29, 30, 31 et 32. De l'homme arrogant, vain; de l'homme dissimulé, du menteur, de l'homme véridique.

Chap. 33. De l'homme flatteur, complaisant.

Chap. 34 et 35. De l'homme incommode, entêté, chicaneur, importun; de l'envieux.

Chap. 36, 37, 38 et 39. De l'impie; du malintentionné; de l'homme compatissant; de l'homme à injures.

Chap. 40. De l'homme passionné pour les dez, pour la chasse.

Chap. 41. Du babillard, du bavard, du braillard; de l'homme éloquent.

Chap. 42. De l'homme expéditif, inexpéditif, prompt, circonspect, occupé, laborieux.

Chap. 43. De l'homme brutal, méchant, scélérat.

Chap. 44. Du véritable héros.

Chap. 45. Enfin dans le dernier chapitre Porta prétend que les taches qui se trouvent sur la figure, se retrouvent dans quelqu'autre partie cachée du corps. Il suppose que les différens points du visage répondent à d'autres points du corps, le front à la

poitrine, les oreilles aux bras et aux jambes, les joues aux fesses, le nez, etc.

En général, ce traité, fort singulier, n'est pas entièrement de l'invention de Porta. Il paraît qu'il a tiré d'Aristote, de Polémon, d'Adamnantin et de quelques autres auteurs la plupart de ces signes caractéristiques. Il les cite presqu'à chaque page; et cet ouvrage ne paraît avoir d'autre mérite que celui de la méthode, qualité essentielle qui règne dans toutes les productions de ce philosophe. Quoiqu'il ne puisse résulter de tous les signalemens qu'il donne, que des apperçus vagues, insignifians et quelquefois peu exacts et peu applicables aux caractères qu'il désigne, on peut cependant dire qu'il s'y trouve un grand nombre d'indications assez fines et assez judicieuses, et ce n'était pas une chose très-mal adroite de la part des anciens, d'avoir rapproché les mœurs des hommes, des animaux, pour ensuite en comparer les figures ou les traits caractéristiques qui s'y rapportent le plus. Il n'est pas néanmoins toujours vrai que telle ou telle vertu, tel ou tel vice se reconnaissent à telle ou telle marque extérieure, à la ressemblance avec tel ou tel animal. Il n'existe pas dans chaque linéament et dans la conformation des membres, des signes déterminés pour chaque qualité morale en particulier; mais la grande habitude de la comparaison et des rapprochemens, ne permet pas de douter qu'on ne puisse rencontrer souvent fort juste dans les jugemens sur le personnel des hommes, en observant attentivement les physionomies et les habitudes.

Cet ouvrage est accompagné d'une douzaine de figures assez mauvaises, de têtes d'animaux mises en parallèle avec des têtes humaines. Il semble qu'il y en ait davantage, parce que les mêmes sont répétées plusieurs fois et sous des articles différens, pour éviter les renvois.

DE CŒLESTI PHYSIOGNOMONIA.

Bibl. nat. R. 2323, *in*-8°.

IMPRIMÉ à Rouen, en 1650, à la suite du précédent. En tête est une préface et une table des chapitres.

Bibl. du Panthéon, V. 754.

Il paraît qu'il y en avait eu plusieurs éditions.

SAVOIR:

Naples, 1601, *in*-4°. — Le P. Nicéron, tome 43.

Naples, 1606, *in*-8°. — Bibliothèque du Panthéon, V. 753.

Naples, 1603. { Biblioth. nat., R. 1099. Biblioth. du Panthéon, R. 926.

Strasbourg, 1606, *in*-8°. — Bibliothèque nationale, R. 2322.

Leyde, 1645, *in*-12. — Bibliothèque nationale R. 2323.

Rouen, 1650, *in*-8°. Bibliothèque nationale, R. 2323.

Traductions italiennes.

Naples, 1616, *in*-4°. — Bibliothèque du Panthéon, R. 926.

Padoue, 1623, *in*-4°. { Bibl. du Panth., R. 926. Bibl. n., R. 2323.

Venise., 1644, *in*-4°. — Bibliothèque nationale, R. 1471.

DE CAELESTI PHISIOGNOMONIA.

LIVRE PREMIER.

Le premier livre contient des considérations générales sur les influences célestes.

Chap. 1er. Chaque homme apporte, en naissant, un certain type ou caractère qui commande aux autres le respect et la confiance (1), ou attire leurs dédains et leur mépris. C'est un air, un atmosphère qui entoure les grands et les souverains, et que ne peuvent se donner les autres hommes. On peut, de ce caractère, tirer des présages pour l'avenir.

Chap. 2. Les Saintes Ecritures disent que ce caractère est un don du ciel, qu'il faut attribuer non aux astres et aux étoiles, mais au créateur lui-même.

Chap. 3. Les philosophes pensent que cet aspect imposant de noblesse et de dignité est dû au sang très-pur qui coule dans les veines des rois et des nobles.

Chap. 4. Suivant les médecins, la délicatesse des alimens, les digestions faciles, contribuent à former ce sang pur qui coule dans les veines, y répand, avec profusion, l'air de la santé et tous les attributs extérieurs de la perfection.

Chap. 5. Les astrologues trouvent la source de ces attributs dans les planètes et les étoiles.

(*) « Il ne dépend pas de l'homme de communiquer ce caractère indéfinissable, qu'on appelle *dignité*. A la souveraineté seule appartient l'honneur par excellence ; c'est d'elle comme d'un vaste réservoir, qu'il est dérivé avec nombre, poids et mesures, sur les ordres et sur les individus». (*Considérations sur la France, par M. de Mestre*, 1799).

Chap. 6. Porta combat ces opinions humaines, et démontre que le tempérament qui tient à des causes élémentaires telles que le chaud, le froid, le sec et l'humide, a seul part à notre existence, à notre manière d'être intérieurement et extérieurement.

Chap. 7. Pour en revenir aux astrologues, ils sont dans l'opinion que les planètes orientales président au bonheur, à la fortune, à la santé, et que les occidentales déversent sur nous en naissant les défauts et l'infortune.

Chap. 8. C'est, dit Porta, dans la matière des fluides, source de la vie, qu'il faut chercher la cause de nos affections.

Chap. 9 Lorsque ces fluides sont purs, légers, doux, il en résulte la beauté des formes, et avec elle toutes les qualités morales qui attirent la considération. Si, au contraire, ces fluides sont impurs, troubles, putrides, noirs, atrabilaires, les formes extérieures sont laides, repoussantes, couvertes de deuil et de tristesse; le naturel sauvage, mélancolique, brutal, méchant. Ainsi, ce n'est pas aux étoiles qu'il faut rapporter nos bonnes ou mauvaises qualités, mais aux humeurs qui entrent dans la formation du corps humain.

Chap. 10. Suivant le système des astrologues, chaque planète déverse sur nous le bonheur ou le malheur, selon qu'elle est orientale ou occidentale, ensorte que les sept planètes donnent quatorze influences différentes, les unes bonnes, les autres mauvaises. Porta fait résulter des qualités élémentaires, telles que le chaud, le froid, le sec

et l'humide, quatorze dispositions différentes d'humeurs et de caractères.

LIVRE II.

Le second livre traite des planètes et de l'influence de chacune d'elles séparément. Dans ce livre et les suivans, Porta suit pas à pas le système des astrologues, et en particulier de Ptolémée, le plus fameux des astrologues. Il en démontre la puérilité et y substitue le sien.

Chap. 1 à 6. Suivant les astrologues, Saturne Oriental fait naître les hommes bruns avec de beaux cheveux noirs, poitrine velue, yeux médiocres, taille convenable, tempérament froid et sec; différens horoscopes en faveur de ceux qui naissent sous cette planète. Saturne Occidental fait naître les hommes presque noirs, décharnés, de petite stature, peu de cheveux et grands yeux, naturel sombre, timide, méfiant; de-là différentes maladies qui en sont la suite. Tous ces caractères sont attribués non à la planète, mais à la nature froide et sèche du tempérament.

Chap. 7 à 14. Jupiter Oriental, suivant les astrologues, fait naître les hommes blancs, chevelure médiocre, grands yeux noirs, figure respectable, tempérament chaud et humide; de-là horoscopes très-favorables aux enfans nés sous cette planète. Jupiter Occidental fait naître les hommes d'une vilaine couleur blanche, chauves par devant ou avec des cheveux durs, taille médiocre, complexion humide et faible; de-là différentes maladies auxquelles ils sont sujets. Ce n'est point, dit Porta,

la planète de Jupiter qui constitue ainsi les hommes. Leur forme et leur naturel tiennent à leur tempérament chaud et humide.

Chap. 15 à 21. Mars Oriental, disent les astrologues, fait naître les hommes de couleur blanche mêlée de rouge, d'une belle carnation, les yeux de couleur variée, les cheveux épais et médiocres, tempérament chaud et sec; de-là les horoscopes en faveur des enfans, à la naissance desquels cette planète a présidé. Mars Occidental fait naître les hommes avec le nez rouge, petits yeux, cheveux rares, plats et blonds, complexion sèche; de-là les maladies dont ils sont ordinairement affectés; ce que les astrologues rapportent à l'influence de la planète de Mars, Porta l'attribue au tempérament chaud et sec, plus ou moins inflammable et s'appuie de l'autorité des médecins.

Chap. 22 à 28. Le soleil oriental des astrologues fait naître les hommes d'une couleur jaune foncée tirant sur le noir, chevelure blonde, belle figure, taille d'une belle proportion, naturel fier, mais humain, généreux. Le soleil occidental fait naître les hommes de petite taille, cheveux blonds et un peu crépus, tempérament sec et chaud.

Chap. 29 à 35. Vénus, suivant les astrologues, a presque les mêmes influences que Jupiter, avec cette différence, que les formes sont par elles encore mieux prononcées. Vénus Orientale donne la beauté, les grâces, le bon naturel. Vénus Occidentale fait naître les hommes débauchés, libertins et et adultères. Suivant Porta, c'est au tempérament chaud et humide qu'il faut attribuer ces dispositions

dispositions physiques; et quant aux maladies qui en sont la suite, elles sont occasionnées par la dissolution des mœurs et les excès de l'intempérance.

Chap. 36 à 42. Mercure Oriental, d'après les astrologues, donne aux hommes une petite taille, un teint olivâtre, de petits yeux, une assez belle figure, de l'intelligence, de la mémoire, de l'aptitude aux sciences; signalement du célèbre Pic de la Mirandole; horoscopes en faveur de ceux qui naissent sous la planète de Mercure : Mercure occidental fait naître les hommes bazanés, maigres, les yeux enfoncés, le naturel tourné à la fourberie, à l'inconstance; tempérament bilieux; de-là les maladies auxquels ils sont sujets, la mélancolie, l'imagination trouble et sujète à des visions effrayantes. Ce n'est point à la planète de Mercure qu'il faut attribuer ces heureuses ou tristes dispositions; mais à la sécheresse du tempérament, et à la nature du sang et de la bile.

Chap. 43 à 49. La Lune, non plus que le Soleil, disent les astrologues, ne donnent point la forme; mais ils y concourent l'un et l'autre avec la planète influente. La Lune orientale contribue aux proportions du corps, à sa grandeur et à sa beauté, au caractère bon et paisible, naturellement chaste; c'est pour cela que les anciens prenaient la Vierge-Diane pour la Lune : la Lune occidentale déverse les maladies, telles que la paralysie, l'épilepsie, les convulsions, l'apoplexie. Mais, dit Porta, la Lune n'a aucune part, non plus que les autres planètes, à ces sortes de constitutions, qu'il faut attribuer au tempérament humide et froid, et aux effets de la pituite.

LIVRE III.

Le livre troisième traite du concours de plusieurs planètes influentes. Il n'arrive jamais qu'une seule planète, suivant les astrologues, préside à la naissance. Elles y concourent, disent-ils, au nombre de deux, de trois, et quelquefois toutes ensemble : ce que les astrologues disent de l'influence des planètes, Porta le dit des qualités élémentaires de chaque tempérament, et suivant toujours pas à pas le système des astrologues, il continue d'interprêter l'influence des plantes par le concours de nos humeurs.

Chap. 1, 2. Ainsi donc l'influence de Saturne et de Jupiter, représente la combinaison du tempérament froid et humide, avec le tempérament chaud et humide ; l'influence de Saturne et de Mars, la combinaison du tempérament froid et sec, avec le tempérament chaud et sec ; l'influence de Saturne et du Soleil, la combinaison du tempérament froid et humide, avec le tempérament chaud et sec : l'influence de Saturne et de Vénus, la combinaison du tempérament froid et sec, avec le tempérament chaud et humide : l'influence de Saturne et de Mercure, la combinaison du tempérament froid et sec, avec le tempérament chaud et sec : l'influence de Saturne avec la Lune, la combinaison du tempérament froid et humide, avec excès d'humidité.

Chap. 3, 4. L'influence de Jupiter avec Mars, désigne la combinaison du tempérament chaud et humide, avec le tempérament chaud et sec : l'influence de Jupiter avec Vénus, n'est autre chose que la combinaison de la chaleur et de l'humidité.

que chacune de ces planètes possède spécialement: l'influence de Jupiter avec le Soleil, représente la combinaison du tempérament chaud et humide avec le tempérament chaud et ec : l'influence de Jupiter et de Mercure, tient à la combinaison du tempérament chaud et humide, avec le tempérament chaud et sec : l'influence de Jupiter et de la Lune, correspond à la combinaison du tempérament chaud et humide, avec le tempéramment froid et humide.

Chap. 5, 6. L'influence de Mars avec le Soleil, signifie la combinaison de la chaleur et de la sécheresse : l'influence de Mars avec Vénus, la combinaison du tempérament chaud et sec, avec le tempérament chaud et humide : l'influence de Mars et de Mercure, la combinaison du tempérament chaud et sec, avec un tempérament relâché: l'influence de Mars avec la Lune, la combinaison d'un tempérament chaud et sec, avec un tempérament humide et froid.

Chap. 7, 8. L'influence du Soleil avec Vénus dénote la combinaison du tempérament chaud et sec, avec le temperament chaud et humide : l'influence du Soleil avec Mercure, la combinaison du tempérament chaud et sec, avec moins de chaleur et de sécheresse : l'influence du Soleil avec la Lune, la combinaison du tempérament chaud et sec, avec le tempérament froid et humide.

Chap. 9 à 12. C'est par de semblables interprétations que Porta explique l'influence de Vénus, concurremment avec Mercure et avec la Lune, et l'influence de Mercure avec la Lune.

Du tems de ce philosophe, on ne connaissait pas d'autre système astronomique que celui de Ptolomée, comme on en peut juger par l'ordre qu'il donne aux planètes. Tychobraché, né en 1545, était son contemporain.

Chacun des chapitres de ce livre contient des détails sur les traits de physionomie qui en résultent et sur les conjectures qu'on peut en tirer pour les caractères.

LIVRE IV.

Le quatrième livre traite de l'influence des signes du zodiaque, concurremment avec les planètes.

Chap. 1, 2. Les astrologues prétendent que ces signes ont la propriété de distribuer les proportions, la grandeur, la petitesse, la beauté, la difformité.

Chap. 3. Le bêlier qui annonce le renouvellement de l'année, porte sur les cornes beaucoup d'étoiles : les hommes qui naissent sous ce signe ont beaucoup de cheveux, la tête chaude, et sont inconstans.

Chap. 4. Le taureau a le front large, le nez long; les hommes qui naissent sous ce signe, sont bons et laborieux.

Chap. 5 à 14. Porta passe de même en revue tous les autres signes, et rien de plus insipide que tous ces horoscopes mensongers qui ne méritent aucune espèce de confiance.

Chap. 15 à 19. Ses conjectures ne sont pas plus certaines, lorsqu'il envisage les signes sous leurs rapports avec les 4 saisons de l'année.

Chap. 20, 21. Vient ensuite l'explication de l'influence que peuvent avoir les autres constellations qui sont hors du zodiaque, telles que la Chèvre, les Pleyades, Céphée, Syrius.

Chap. 22 à 28. Enfin Porta fait parcourir le Soleil et la Lune, et chaque planète, par les douze signes du zodiaque. Les conjectures et les inductions qu'il en tire, d'après les différens astrologues, fourniront au charlatanisme de quoi tromper la crédulité des ignorans. Elles ne méritent aucune attention de la part du philosophe instruit et éclairé.

LIVRE V.

Le cinquième livre traite des taches du corps, de leurs causes et de leurs pronostics.

Chap. 1. Les astrologues attribuaient au signe du bélier les taches de la tête; à celui du taureau, celles du col; aux gémeaux, celles des épaules; au cancer, celles du cœur; au lion, celles de la poitrine et de l'estomac; à la vierge, celle du ventre; à la balance, celles des reins et des vertebres; au scorpion, celles des parties naturelles; au sagittaire, celles des cuisses; au capricorne, celles des genoux; au verseau, celles des jambes, et aux poissons, celles des pieds. Porta, bien éloigné d'adopter ces origines absurdes, est d'avis que les taches du corps tiennent à ses humeurs. Les taches qui proviennent d'une bile noire, sont noires; celles qui proviennent d'une bile couleur de safran, sont jaunes; celles qui proviennent du sang, sont couleur de rose; celles qui proviennent de la pituite, sont blanches; la bile verte donne des taches vertes, etc., etc.

Chap. 2. Les taches de naissance sont communément attribuées à l'imagination frappée des femmes. Cependant Porta a vu des femmes qui n'avaient jamais vu de lièvre, mettre au monde des enfans avec un bec de lièvre; d'autres qui n'avaient jamais bu de vin, qui le détestaient, et qui n'en avaient pas eu le moindre desir, avoir des filles avec des taches de vin sur la figure; mais il croit que ces taches, telles que les taches de vin, le bec de lièvre, la couenne de lard, le fruit du mûrier, et mille autres, étant dues à des humeurs d'une nature analogue, peuvent aider à reconnaître, dans les enfans, la timidité du lièvre, le caractère farouche du sanglier, la passion du vin, etc.

Chap. 3. Pourquoi les taches de la partie gauche du corps sont-elles d'un plus mauvais augure que celles du côté droit ? Ce n'est pas aux planètes orientales ou occidentales qu'il faut en attribuer la cause. Les médecins disent que le côté droit est plus chaud, plus robuste, plus vigoureux que le gauche, et se débarasse plus facilement des humeurs superflues. Il n'en est pas ainsi cependant des gauchers qui ont le côté gauche plus chaud, et des ambidextres à l'égard desquels les pronostics sont différens.

Chap 4 à 12. Porta parcourt ensuite, et interprète les différens signes et taches qu'on remarque sur le front, à l'oreille, sur les cuisses, aux sourcils, aux paupières, sur le nez, sur les lèvres, sur les dents, au menton, à la machoire inférieure et au col, lesquelles se retrouvent aussi (comme il est dit au quarante-cinquième chapitre du traité *de*

Humaná Physiognomoniá) dans les parties inférieures du corps.

Chap. 13 à 22. Il tire encore différentes inductions des taches et des lignes qui se remarquent auxépaules, aux bras, aux ongles, dans les yeux, aux mains, aux pieds, aux parties naturelles de l'homme, aux hanches, à la poitrine, à la région du cœur, au ventre, aux genoux et aux talons ; mais quelle foi ajouter à de tels horoscopes inventés par la fourberie et le charlatanisme !

LIVRE VI.

Le sixième livre traite des perfections et imperfections du corps.

Chap. 1. Les astrologues qui avaient attribué à l'influence de Jupiter et de Vénus, concurremment, les plus belles formes du corps humain, voulaient aussi que la plus belle ame accompagnât ces beautés corporelles ; mais l'histoire fournit des exemples du contraire. Alcibiade, le plus beau jeune homme de son tems, était plongé dans la plus crapuleuse débauche. Les maris quittaient leurs femmes pour se lier à ce Ganymède dans son enfance, et les femmes quittaient leurs maris pour s'attacher ce libertin dans sa jeunesse. Il en est de même de Pseudomante qui était le plus bel homme de son siècle, et le plus corrompu. Il y aurait donc deux espèces de beautés, l'une parfaite qui viendrait de Jupiter, l'autre vicieuse qui viendrait de Vénus ; mais abstraction faite de ces absurdités, Porta trouve la cause de ces contrariétés dans la nature du tempérament, à raison de la chaleur et de l'humidité, dans des proportions différentes.

Chap. 2. La difformité suppose aussi la bassesse d'ame, suivant les astrologues; mais l'histoire nous fournit encore, dans Esope, l'exemple du contraire; et ce qu'ils disent de l'influence des planètes occidentales, doit être, suivant Porta, rapporté aux qualités élémentaires du chaud et du froid, en proportions différentes avec la sécheresse.

Chap. 3. Quoique les mœurs ne tiennent point à la difformité du corps, laissant à part les analogies ridicules des astrologues, il n'en est pas moins vrai que ceux qui naissent avec des imperfections, et mutilés dans leurs membres, sont, pour ainsi dire, le rebut de la société, qui, dans le préjugé le plus commun, ne peut recevoir aucun bien d'un homme mal efficié. Citation des lois profanes et sacrées, qui écartent des emplois les hommes qui sont affligés de quelques difformités.

Chap. 4. Explication donnée par les astrologues sur les causes des monstruosités. Ptolomée, à cet égard, paraît inintelligible; celle des autres astrologues ne paraît pas plus claire. Le résultat est que les monstres ne pronostiquent rien de bon. Les historiens veulent que leur naissance ait pronostiqué des évènemens malheureux et des fléaux.

Chap. 5, 6. Les hommes à longue et à petite taille, les géans et les nains ont aussi été l'objet des scientifiques raisonnemens des astrologues. Sans s'arrêter à leur bavardage, le résultat de Porta est qu'une petite taille robuste, vigoureuse, est d'un augure plus favorable et plus heureux qu'une

taille élancée, ordinairement sans force et sans consistance.

Chap 7. Les astrologues lisent aussi dans les astres la cause de la formation des eunuques de naissance. Porta en cherche l'origine dans les causes physiques; il remarque que les tempéramens froids et secs, ou froids et humides, n'ont pas de desirs amoureux, et que s'ils ont les parties viles, elles sont infécondes.

Chap. 8. Les astrologues qui voulaient tout expliquer par les astres, ont encore déraisonné sur les aveugles de naissance; mais ce n'est pas de l'influence céleste qu'il faut tirer leur horoscope. Leur cécité vient d'une affection vicieuse du cerveau. Un état de maladie, d'infirmité, ne peut être d'un heureux augure.

De tout ce Traité, il résulte que Porta était loin d'adopter toutes les revêries des astrologues. Il est vrai que dans sa préface il convient de s'être livré avec passion dans sa jeunesse à l'étude de cette prétendue science; et comme il avait probablement commenté les astrologues, ne voulant pas que ses commentaires fussent perdus, c'est sans doute par cette raison qu'on trouve, après l'explication de leurs opinions sur chacun des objets qu'il traite, ce qu'ils auraient pu dire de mieux, et les rectifications dont leurs idées creuses lui paraissaient susceptibles.

DELLA CHIROFISIONOMIA.

Bibl. nat. R. 1099. *in*-4°.

Bibl. du Panthéon, *in*-12°. V. 802,

TRADUCTION italienne, faite sur le manuscrit latin, non publié, de Porta, et imprimée à Naples en 1677; précédée d'une épître dédicatoire de l'imprimeur, à Fabius-Capece Galeota, duc de la Reine; d'une préface du traducteur Sarnelli, qui qui avait pris le nom supposé de Jean Rosa; d'une autre préface de Jean-Baptiste Porta, et terminée par une permission d'imprimer cette traduction à la suite de la traduction italienne, de la Magie Naturelle de Porta, laquelle permission donnée par les supérieurs ecclésiastiques et laïques, est datée des 18 janvier, 18 mars et 26 avril 1677.

DELLA CHIROFISIONOMIA.

LIVRE Ier.

Le premier livre traite des parties saillantes et rentrantes de la main. On voit par la préface de ce premier livre, que Porta n'a point du tout voulu faire un traité de chiromantie, et qu'il était loin d'adopter les rêves absurdes des chiromantiens et des charlatans. Cet ouvrage n'est qu'une suite ou plutôt une partie du 2e. livre du Traité *de humaná Physiognomoniá.* On voit dans cette préface qu'il est le résultat d'observations suivies et fréquemment multipliées, faites tant sur les mains et les pieds des malfaiteurs, après leur mort, que sur les mains et les pieds des prisonniers détenus pour crimes, et que pour parvenir à faire ces observations, il s'était arrangé, tant avec le bourreau de Naples, qu'avec l'ecclésiastique chargé d'ensevelir les criminels exécutés, en sorte qu'étant averti à tems, il avait eu la facilité de prendre des traits au crayon ou des empreintes avec de la cire. C'est d'après cette collection, et par des comparaisons faites avec soin, que Porta a écrit, non une chiromantie, mais une théorie sans doute très-incomplète, sur la manière de juger les mœurs et les caractères des hommes par les linéamens de la main, d'après l'opinion d'Aristote, qui attachait quelqu'importance aux lignes tracées dans la paume de la main; mais

c'est plutôt un essai de conjectures, qu'une série de vérités.

Chap. 1. Des avantages, de la dignité et de l'utilité de la main. On voit dans les mains de l'homme tout ce qui s'observe dans les parties correspondantes des animaux de toute espèce.

Chap. 2. Des parties de la main; des doigts; leurs articulations, leurs jointures, leurs noms; du carpe, du métacarpe : figure d'une main.

Chap. 3. Raison de la comparaison des mains de l'homme avec les pieds des singes.

Chap. 4. Des six tubercules, monticules et éminences de la main; la 1re. élévation sous le pouce, est le *mont de Vénus*; la 2e. sous l'index, est le *mont de Jupiter*; la 3e. sous le doigt du milieu, est le *mont du Soleil*; la 4e. sous le doigt annulaire, est le *mont de Saturne*; la 5e. sous le doigt auriculaire, est le *mont de Mercure*; la 6e. au-dessous du *mont de Mercure*, est le *mont de Mars*, qui borde l'extrêmité du creux de la main; la 7e. sous le nom de *mont de la Lune*, occupe une grande place dans la base de la main, et confine, par le bas, avec le carpe et le mont de Vénus: de ces éminences, les unes sont plus élevées que les autres. La grande élévation annonce une faveur de la nature, la dépression est un signe de disgrace.

Chap. 5. Du *mont de Vénus*, ainsi appelé parce que les animaux les plus lassifs, tels que les singes, ont cette partie plus élevée que les autres animaux : ce mont de Vénus, est coupé par deux lignes qui se croisent en forme de X; ceux chez qui cette

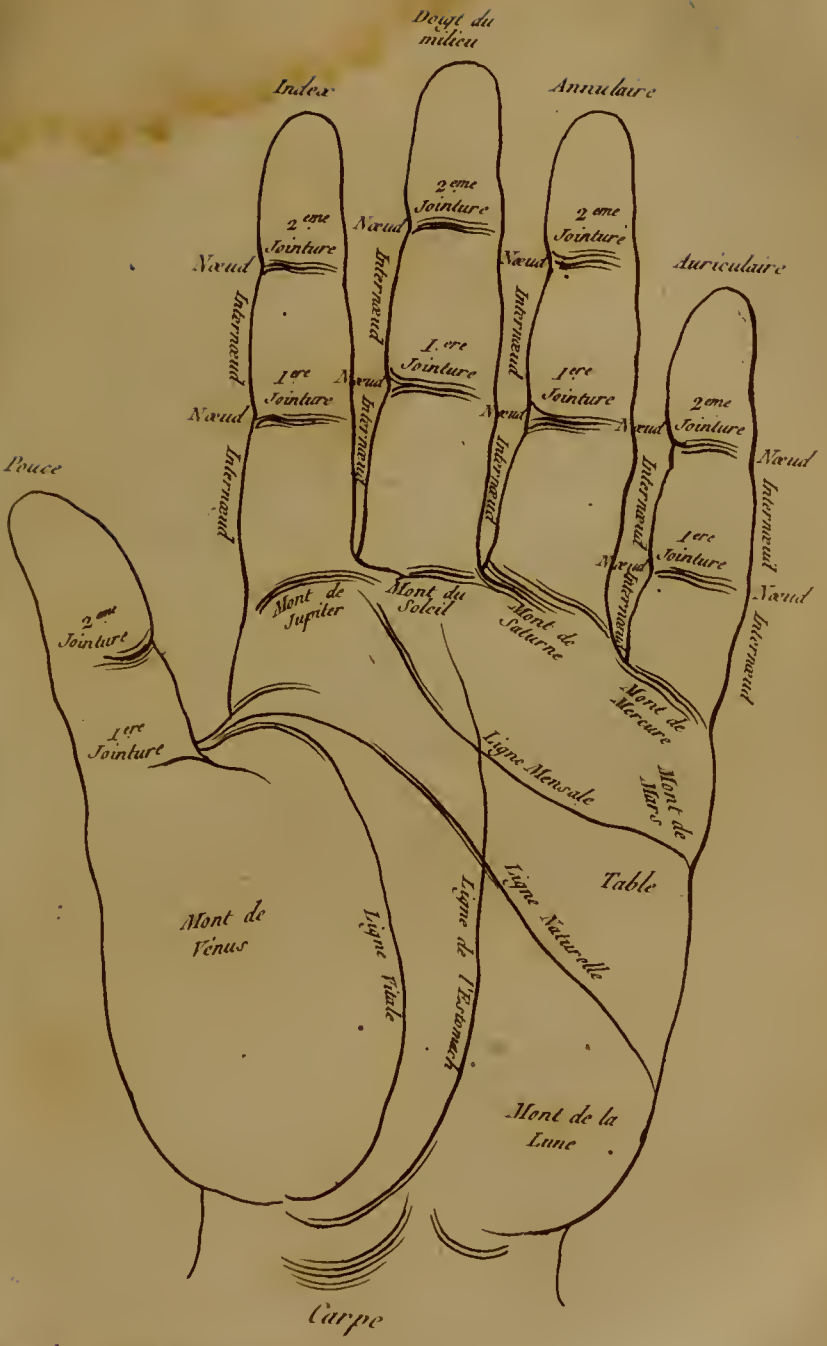

Figure des Linéaments de la Main, pour l'intelligence du traité de J. B. Porta, della Chirofisionomia.

éminence est saillante et rouge, ont le tempérament des singes.

Chap. 6. Du *mont de Jupiter*; dans l'aigle consacré à Jupiter, cette partie est plus éminente que chez les autres animaux : ceux chez qui cette éminence est saillante, ont les attributs de l'aigle, l'intrépidité, la valeur, la générosité, la grandeur, la dignité, le sort des rois ; ceux chez qui le mont de Jupiter est moins sensible, éprouvent le contraire.

Chap. 7. Du *mont du Soleil*, ainsi nommé parce que le lion, le coq, l'épervier et autres animaux qui ont quelque rapport avec le Soleil, ont cette partie du pied plus remarquable; ceux chez qui cette partie est plus distinguée, tiennent leurs habitudes du Soleil, comme il sera dit ci-après.

Chap. 8. Du *Mont de Saturne*, si abaissé, qu'à peine peut-on le distinguer; on le reconnaît dans les animaux tristes consacrés à Saturne, tels que le riche, le loir, le hérisson, la tortue et autres qui vivent sous terre ou dans des trous d'arbres; ceux chez qui cette monticule est plus marquée, jouissent des avantages que peut donner Saturne.

Chap. 9. Du *mont de Mercure*; les perroquets, les pies, les renards, les corbeaux, qui ont en partage le babil, le chant, l'adresse, l'intelligence, tous attributs de Mercure, ont cette partie du pied bien prononcée; ceux chez qui cette partie de la main est plus élevée, partagent les qualités de ces animaux.

Chap. 10. Du *mont de Mars*, renflement voisin du dos de la main ; on sait par expérience que quand on veut frapper violemment, cette partie

entre pour beaucoup dans l'effort que fait le poing armé ou non armé : les chiens, les chevaux, les lions ont cette partie du pied voisine du carpe plus élevée, signe de la valeur guerrière.

Chap. 11. Du *mont de la Lune*; les animaux qui se cachent le jour, et ne sortent que la nuit, tels que les animaux aquatiques, les hiboux, les tortues, les chats, les chauve-souris, les cynocephales, et autres appelés *lunaires*, ont cette partie élevée; les personnes dont la main est marquée sensiblement d'une telle éminence, participent des attributs de la Lune.

Chap. 12. Pronostics heureux ou malheureux tirés de l'inspection du *mont de Saturne*, qui indique une complexion mélancolique; main saturnième comparée à celle des singes en bonne part, à celle des guenons en mauvaise part.

Chap. 13. Conjectures heureuses ou malheureuses tirées de l'inspection du *mont de Jupiter*, qui annonce une complexion chaude et humide : main dite de *Jupiter*, comparée à l'aigle d'une part, de l'autre au milan.

Chap. 14. Horoscope heureux ou malheureux tiré de l'inspection du *mont de Mars :* main martiale comparée aux pieds de l'ours, du taureau, du cheval, d'une part, de l'autre à la patte du chien.

Chap. 15. Bonne ou mauvaise fortune, conjecturée à l'inspection du *mont du Soleil :* main *solaire* comparée d'une part avec les pattes du coq d'inde, de l'épervier, de l'autre, avec celle du buzard.

Chap. 16. Bonne ou mauvaise aventure prédite à l'inspection du *mont de Vénus :* main *vénérienne*

comparée aux pattes des cailles, des perdrix, d'une part, et de l'autre aux singes et aux guenons.

Chap. 17. Pronostics heureux ou malheureux tirés de l'inspection du *mont de Mercure :* main *mercuriale* comparée d'une part aux pattes des perroquets, des pies, des rossignols, de l'autre aux oiseaux qui croassent.

Chap. 18. De l'horoscope heureux ou malheureux tiré de l'inspection du *mont de la Lune :* main *lunaire* comparée aux pattes d'oies et de grenouilles, d'une part, et de l'autre aux pattes de chat-huant ou hibou.

LIVRE II.

Le deuxième livre traite des lignes et sillons de la main.

Chap. 1. Censure des sots pronostics des chiromantiens qui jugent par routine et sans base, à la seule inspection de la main.

Chap. 2. Ce que signifient les lignes et sillons qu'on apperçoit dans les creux de la main. Les mains privées de sillons annoncent peu de travail, peu d'industrie; celles qui sont bien sillonnées annoncent un esprit laborieux : les mains ridées, suivant les physiciens, annoncent la sécheresse; les mains lisses et sans sillons, désignent une complexion humide; les mains sèches et couvertes de hachures, une complexion sèche : les singes sont froids et secs, ils ont les mains et la plante des pieds pleines de hachures; les hommes ont les mains plus sillonnées que les femmes. Ceux qui ont les mains sillonnées en forme de réseau, ont l'esprit

fin; ceux dont les mains ne sont presque pas sillonnées, ont l'esprit lourd.

Chap. 3. Dans les hommes plus exercés à la fatigue et au travail, c'est la main gauche qu'il faut inspecter, la droite étant souvent altérée par les travaux manuels. Dans les femmes qui n'éprouvent pas d'exercice violent, c'est la main droite qu'il faut examiner. Suivant Aristote, la main droite est plus robuste, mais plus sèche; la main gauche plus délicate, mais plus humide. Porta est d'avis de les inspecter l'une et l'autre.

Chap. 4. Porta veut aussi qu'on consulte la plante des pieds, le matin en sortant du lit, et après les avoir fait tremper dans l'eau tiède. Il observe, d'après Galien, qu'il n'y a nulle différence entre les linéamens du pieds et ceux de la main, ensorte que l'inspection des uns peut suppléer à celle des autres.

Chap. 5. Il y a deux lignes qui partent ensemble du milieu de la main, entre l'index et le pouce; l'une fait le tour du pouce, et est la ligne de démarcation du mont de Vénus, c'est la *ligne vitale*, l'autre traverse la largeur de la main dans son milieu, et s'appelle la *ligne naturelle;* si elles sont longues, profondes, c'est un signe de longue vie; si elles sont courtes, c'est un signe contraire : il faut soigneusement examiner leur largeur, leur couleur, si elles sont coupées dans leur cours, si elles se détournent.

Chap. 6. De la *ligne mensale;* c'est celle qui part du pied du mont de Mercure, traverse la main, depuis le doigt auriculaire, jusqu'au mont de

de Jupiter, c'est-à-dire, jusqu'à l'index. Elle annonce un homme bien courageux, et une belle constitution d'esprit et de corps ; mais si elle est dès son origine coupée par plusieurs petites lignes, elles annoncent de fréquentes querelles.

Chap. 7. De la *ligne de l'estomach*, ou du *triangle de la main ;* cette ligne est celle qui, partant du bras près de la ligne vitale, croise la ligne naturelle, et aboutit à la ligne mensale ; dans son trajet, elle forme, avec la ligne naturelle et la ligne vitale, un triangle remarquable ; conjectures tirées de cette espèce de ligne, et de la forme de triangle plus ou moins ouvert.

Chap. 8. L'espace compris entre la ligne naturelle, celle de l'estomach, la ligne mensale et l'extrémité de la main, se nomme *table* ; elle est plus ou moins large, ce qui tient à la sécheresse ou à l'humidité ; elle est très-étroite dans les tempéramens froids, secs et mélancoliques, signe d'avarice ; la table médiocre désigne l'homme modéré ; si la largeur s'étend sur les monts, signe de libéralité dans la jeunesse ; si elle occupe le milieu de la main, signe de largesse dans l'âge viril ; si elle se rapproche du dos de la main, signe de générosité dans la vieillesse.

Chap. 9. Conjectures tirées de la ligne mensale ; Porta raconte que, visitant les prisons de Naples où étaient détenus les criminels condamnés à mort, parmi eux était un vieillard qui, dans son enfance, était tombé dans le feu ; la peau des mains fut brûlée ; on n'y apperçevait plus que le concours de la vitale et de la mensale. On lui avait prédit

qu'il lui arriverait quelque malheur, s'il ne se conduisait pas bien. Ce vieillard n'en avait tenu compte. A l'inspection de sa main, Porta prédit qu'il courait risque d'être pendu, ce qui lui arriva peu de jours après.

Chap. 10. Les modernes sont dans l'usage d'appeler *ceinture de Vénus* l'espace circonscrit dans une ligne courbe, depuis le milieu de l'index, jusqu'au milieu de l'annulaire ou de l'auriculaire. Cette zône entoure les doigts, comme une ceinture fait le tour des reins. Elle est un signe de penchant à la luxure, et d'esprit: comparaison avec les singes et les guenons.

Chap. 11. La *ligne de Saturne* s'avance de la plus basse partie du carpe, par le milieu de la main, jusqu'au milieu du doigt annulaire, et se trouve plus particulièrement dans la main saturnienne.

Chap. 12. De la *ligne circulaire qui entoure la première jointure du pouce:* (Sarnelli pense qu'il faut l'entendre de celle du milieu du pouce, la première à partir de l'angle). Conjectures qu'on peut en tirer; lorsque le cercle est entier sans interruption autour du pouce, c'est signe de suffocation (*); si le cercle est interrompu, c'est un signe de danger, mais qu'on peut éviter. Un des amis de Porta avait ce signe. Celui-ci l'exhorta à se bien conduire, si non lui prédit qu'il serait pendu. En effet, ses crimes

(*) Un fait assez singulier, si ce que dit Porta est vrai, c'est que dans les étranglemens, ce cercle se resserre et se retrécit tellement, qu'il semble que le doigt soit comme coupé à cette jointure.

le conduisirent à la potence. Il en échappa par la faveur du prince qui vint à passer.

Chap. 13. Du *sillon semi-circulaire et interne qui est sur la deuxième jointure du pouce*, signe d'une grande lascivité. Exemples des perdrix, des cailles, des lièvres et des gallinacés dans lesquels on trouve un pareil signe.

Chap. 14. Il convient encore d'observer les ramifications linéaires qu'on apperçoit sur les mains en-dessus et en-dessous. Pour bien observer, il faut se tourner du côté du nord, disposer la main de manière que les doigts ou la partie supérieure de la main gauche regarde l'orient, et la partie inférieure, ou le carpe, l'occident; ce qui est du côté de l'orient est d'un meilleur augure que ce qui est du côté de l'occident, comme il est dit plus au long ch. 7 et 8 du 1er. livre *de Cœlesti Physiognomoniá.*

Chap. 15. Les empiriques voient, dans l'intérieur de la main, des lettres de l'alphabet, comme certaines gens voient des centaures, des chevaux, des sphynx dans les nuages; ce qu'il y a de vrai, c'est qu'on apperçoit quelquefois dans les mains, ou des croix, ou des étoiles, ou certaines marques comme un T, ou des cercles, ou des demi-cercles.

DE FURTIVIS LITTERARUM NOTIS, VULGO DE ZIFERIS.

Bibl. nat. Z. 120. *in-inf.* Bibl. du Panthéon. ZZ. 107.

IMPRIMÉ à Naples en 1602, dédié à Jean Albritius, marquis de Saulx (*). L'épître dédicatoire rappelle les ancêtres de ce jeune marquis, et leurs titres de distinction. Une préface fait connaître les motifs qui ont déterminé Porta à composer et publier cet ouvrage, qui ne devait voir le jour qu'avec d'autres ouvrages dénommés dans la table de son Encyclopédie.

Autres éditions.

Naples, 1563, *in*-4°. { Biblioth. nat. Z 727. Ne contient que 4 liv. au lieu de 5.

Londres, 1591, *in*-4°. { Le P. Nicéron, tome 43.
Naples, 1591.

Montbelliard, 1593, *in*-8°. — Bibliothèque nationale, Z 1997.

Strasbourg, 1606, *in*-8. { Bibl. du Panth., V. 1134. Bibl. n. Z. 1997.

(*) Un grand maître de l'ordre teutonique de cette famille, est appelé Albert dans l'art de vérifier les dates. Voyez la Chronologie Historique des grands maîtres de cet ordre.

DE FURTIVIS LITTERARUM NOTIS, VULGO DE ZIFERIS.

LIVRE Ier.

CHAPITRE 1. Porta commence par donner une définition de son titre, et des raisons qui le lui ont fait adopter.

Chap. 2. Il traite ensuite des caractères employés par les Egyptiens, et les Ethyopiens, pour dérober au vulgaire les mystères de leur religion.

Chap. 3. Les Romains avaient aussi une manière abrégée d'écrire, par le moyen de laquelle des copistes tachigraphes (*Amanuenses id est a manibus*) du tems de Cicéron, transcrivaient les harangues à mesure qu'elles étaient prononcées dans le sénat, sans en perdre un seul mot. Porta rapporte plusieurs exemples d'abbréviations romaines, qui ne contiennent que la première lettre de chaque mot. Les livres de lois, jusqu'à Justinien, étaient remplis d'abbréviations. L'astrologie, la chimie, la musique, l'art militaire avaient leurs caractères particuliers.

Chap. 4. Réponse aux objections de ceux qui regardent comme inutile et frivole l'art de déguiser le langage et l'écriture, par le besoin de s'en

servir dans les occasions d'une extrême importance. Exemples tirés des historiens, pour prouver les suites fâcheuses qui ont résulté de lettres interceptées, dont le secret n'aurait pas été découvert, si l'on eût pris la précaution d'en changer les mots ou les signes.

Chap. 5. Différentes manières de se faire entendre, d'abord par le discours figuré; exemple du langage, ou métaphorique, ou allégorique, ou mythologique, ou énigmatique, de mots amphibologiques, de syllabes divisées, de mots entrelacés, de syllabes insignifiantes, de mots coupés et renversés. On voit que dès ce tems-là les enfans et les valets avaient des termes d'argot.

Chap. 6. En second lieu, sans parler, par le simple son qui, répété, indique le rang que tient dans l'alphabet chaque lettre des mots que l'on veut faire entendre, soit de loin, soit de près: on peut faire usage, à cet effet, de deux corps frappés l'un contre l'autre, ou de coups donnés sur la muraille ou sur une solive : on emploie aussi les cloches, les armes à feu, les instrumens à vent, etc.

Chap. 7. Enfin, par les signes muets qui consistent dans l'air du visage, le langage des yeux, le mouvement des sourcils, l'expression du front, la couleur des joues, le jeu des lèvres, la position du col et des épaules, les gestes des mains, le mouvement des doigts et le tact des pieds.

Chap. 8. Cinq exemples historiques de signes muets; le premier, de Tarquin, qui, pour toute réponse à son fils, coupa, en présence de son en-

voyé, les têtes les plus élevées des pavots de son jardin ; le second, de Thrasibule, qui coupa pareillement les plus hauts épis d'une pièce de bled, en présence de l'envoyé de Périandre; le troisième, des Scythes, qui envoyèrent à Darius un oiseau, une grenouille, une taupe et cinq javelots pour lui faire entendre que les Perses seraient ensevelis sous leurs traits, s'ils ne s'envolaient, ou s'ils ne se cachaient au fonds des marécages, ou s'ils ne disparaissaient sous terre ; le quatrième, d'Alexandre, qui posa son anneau sur la bouche d'Ephestion, pour lui recommander le secret; et le cinquième, de Tamerlan, qui, n'accordant que trois jours aux assiégés pour se rendre, faisait arborer le premier jour un drapeau blanc, pour leur annoncer des dispositions pacifiques, et le lendemain un drapeau noir, pour leur annoncer que le troisième jour, s'ils ne se rendaient, il mettrait tout à feu et à sang.

Chap. 9. Les hyerogliphes et les figures d'animaux peuvent aussi tenir lieu de discours, et peuvent être donnés pour une explication muette, de ce que l'on veut faire entendre. Le pigeon, chez les Egyptiens, désignait l'ingratitude envers les parens, parce que cet oiseau devenu assez fort, chasse son père pour s'apparier avec sa mère ; il en est de même de l'hippopotame sur le sceptre des rois, la cigogne, symbôle de l'équité, est en haut, et l'hippopotame en bas, pour démontrer que la force doit céder à la justice: les Egyptiens représentaient le monde par la figure d'un serpent roulé sur lui-même, et qui se mord la queue : citations de

quelques hyeroglyphes des Egyptiens, qui ne les employaient que pour dérober au vulgaire la connaissance des choses qui ne devaient être dévoilées qu'aux premiers personnages de l'état : ici doivent se rapporter encore les ornemens qui décorent les murs, les tapisseries, les plafonds, les portes, les boucliers, les caparaçons, les cimiers, les drapeaux, etc. Citation de différens emblêmes peints sur des étendarts.

Chap 10. Signaux de nuit, par le moyen du feu ; signaux de jour avec de la poudre. Exemple de Médée, qui donne aux Argonautes, avis qu'elle avait tué Pélias, en faisant paraître, en plein air, une lampe allumée au-dessus d'une guérite : autre exemple de la ruse des Grecs, qui donnèrent à Sinon, avec un flambeau, le signal de l'arrivée de la flotte, afin qu'il pût donner la liberté aux soldats enfermés dans les flancs du cheval de Troyes. Polybe rapporte aussi l'exemple d'Annibal, qui, assiégé dans Agrigente par les Romains, fit connaître, par des feux réitérés pendant la nuit, que son armée mourait de faim, et que la disette de vivres occasionnait la désertion. Palycemés rapporte une autre ruse des Carthaginois, qui, de la Sicile, se faisaient apporter de la Lybie ce dont ils avaient besoin, par le moyen de deux clepsydres, l'une à Carthage, l'autre en Sicile, toutes deux munies de cercles sur lesquels étaient des inscriptions, et que le feu aidait à distinguer. Ces observations sont terminées par un autre trait d'Amilcar auprès d'Agrigente.

Chap. 11. Description du moyen indiqué par

Polybe, pour se faire comprendre par le moyen de la lumière ; figure de son vase rempli d'eau, avec un style gradué, fixé sur un morceau de liège ; mais cet instrument est imparfait, en ce qu'il ne peut exprimer que les choses de convention : autre procédé de Cléoxene et de Démocrite, bien plus propre à exprimer, sur-le-champ, tout ce qu'on desire. Il consiste dans cinq tablettes, contenant chacune cinq lettres de l'alphabet ; l'apparition d'un, de deux, de trois, de quatre ou de cinq flambeaux, avertit qu'il faut prendre la première, seconde, troisième, quatrième ou cinquième tablettes, et la seconde apparition d'un, de deux, de trois, de quatre ou de cinq flambeaux, désigne la lettre de cette tablette, qu'il faut avoir soin d'écrire. Les cinq flambeaux servans a indiquer les tablettes sont séparés par un intervalle de dix pieds des cinq flambeaux qui servent à indiquer les lettres de chaque tablette. Ce procédé ingénieux est modifié par Porta de plusieurs façons.

Chap. 12. Manière ancienne de désigner les nombres par les doigts, d'après Beda. Les anciens se servaient aussi de leurs doigts pour se parler secrétement, soit en montrant un nombre de doigts pareils au rang numérique que la lettre que l'on veut désigner tient dans l'alphabet, soit en indiquant du doigt celle des parties du corps dont la première lettre indique la lettre qu'on veut désigner.

LIVRE II.

Le deuxième livre traite de la manière d'écrire

et de faire parvenir des lettres qui ne puissent être lues de ceux qui les interceptent.

Chap. 1. Description et figure de la Scythale, dont mal à propos Trithême attribue l'invention à Archimède; trait historique d'un Milesien nommé Histrée, qui fit raser son esclave, écrivit sur sa tête tondue un avis important, et lorsque ses cheveux commencèrent à recouvrir sa tête, il l'envoya à Aristagoras, qui le fit raser de nouveau, et connut par-là le secret d'Histrée. Autre trait historique d'un nommé Démarate, qui, pour annoncer aux Grecs les projets de Xercès contre eux, écrivit sur une tablette non enduite de cire, puis couvrit l'écriture de cire à la manière des autres tablettes, afin que si la tablette était interceptée, on n'y apperçut rien d'écrit, et la fit porter aux Lacédémoniens, qui ne voyant rien d'écrit, supposèrent cependant que cette tablette n'était pas envoyée en vain; ce fut la fille de Cléomène qui découvrit le secret en enlevant la cire. Différens exemples de cette dernière ruse.

Chap. 2. Porta présente un moyen de perfectionner la Scythale des anciens, trop facile à deviner. Il ne s'agit que d'employer du fil au lieu de bandelette. Ce fil, après avoir reçu l'écriture, peut être roulé en pelotton, ou être employé à coudre les bords d'une chemise. On peut encore écrire sur la tranche d'un livre obliquement inclinée, ou sur un jeu de carte disposé en biseau, ou sur les plumes des aîles déployées des pigeons ou autres oiseaux à plumage blanc, ou sur un parchemin qui, présenté au feu, se crispe de manière à ne donner aucun

soupçon d'écriture, en sorte que pour lire ce qui est écrit, il suffit de l'exposer à l'humidité, ou de l'arroser légèrement avec de l'eau. Le procédé d'écrire sur la peau de la tête rasée, dont la transpiration peut effacer l'écriture, même celle faite à la pointe d'une aiguille, ne met pas le porteur à l'abri des recherches les plus minutieuses, et même des menaces et des tortures. Ce procédé d'ailleurs douloureux, lorsqu'on fait usage de l'aiguille ou du rasoir, pour injecter de la poudre de colophane fondue, afin de rendre les lettres indélébiles, ne peut être très-expéditif, puisqu'il faut attendre que les cheveux aient repoussé; mais il est une manière plus simple d'écrire sur la peau en caractères ineffaçables, c'est avec de l'eau-forte imprégnée de cantharides, ou si l'on veut que l'écriture ne soit visible que pendant quelques jours, il faut employer, pour écrire sur la peau, une dissolution d'argent ou de cuivre dans de l'eau forte, et cette opération peut se faire sur un homme endormi, sans qu'il le sache. L'huile de miel produit le même effet. L'écriture faite avec une eau de vitriol, ne devient visible qu'en passant par dessus de la décoction de noix de galle. Le sel ammoniac, avec la chaux ou le savon, donne à l'écriture une couleur bleue. Après avoir critiqué l'antique secret des tablettes enduites de cire, Porta indique les procédés suivans : Ecrivez avec de la graisse de bouc sur du marbre; les lettres en séchant deviennent invisibles; plongez le marbre dans le vinaigre, elles reparaissent sur-le-champ. Imprimez sur un bois tendre, tel que celui de tilleul, de peuplier,

ou autre, des caractères à la profondeur d'un demi-doigt; applatissez ce bois à la presse, jusqu'à ce que la creux ait entièrement disparu, et qu'on ne voie plus trace de lettres; celui à qui vous enverrez ce morceau de bois, lira l'écriture, en le plongeant dans l'eau. Enduisez un œuf de cire; écrivez dessus de manière à pénétrer jusqu'à la coquille sans l'endommager; tenez l'œuf pendant une nuit dans une dissolution d'argent par l'acide nitreux; ensuite enlevez la cire, écaillez l'œuf et mettez la coquille entre votre œil et la lumière, les lettres paraissent plus transparentes et très-lisibles. La même chose a lieu en écrivant avec du jus de citron qui amollit la coquille de l'œuf: faites durcir un œuf; enduisez-le de cire; gravez sur la cire des lettres qui laissent la coquille à découvert; mettez l'œuf dans une liqueur faite avec des noix-de-galle et de l'alun broyés ensemble; ensuite passez-le dans de fort vinaigre; les caractères pénétreront plus avant; ôtez la coquille, et vous verrez sur le blanc d'œuf de belles lettres couleur de safran. — Suivent d'autres procédés à-peu-près du même genre.

Chap. 3. Ecriture que le feu rend visible: qu'on écrive avec du jus de citron ou de coing ou d'oignon ou tout autre suc acide; quand ces lettres sont sèches, on n'apperçoit rien; écrivez entre les lignes avec de l'encre, des choses très-indifférentes, on ne soupçonne rien; mais en approchant la lettre du feu, l'écriture cachée devient lisible. Broyez du sel ammoniac, mêlez-le dans l'eau, écrivez avec cette liqueur, l'écriture paraîtra de la même couleur que le papier; approchez-le du feu, les lettres paraîtront

noires; si l'on écrit avec du jus de cerises, l'écriture paraîtra verte au feu; si l'on écrit avec celui du cyclamen, l'écriture sera rousse, et ainsi des autres.

Chap. 4. Ecriture rendue visible par l'eau: ce que l'on écrit avec une dissolution d'alun dans l'eau, devient invisible en séchant; il ne faut que plonger le papier dans l'eau pour faire revivre l'écriture. Une lettre écrite sur du papier, avec une eau de vitriol distillée, ne devient visible qu'en plongeant le papier dans une infusion de noix-de-galle avec du verjus ou du vin. On broie aussi de la litharge que l'on met dans du vinaigre mêlé d'eau; on passe la décoction à la chausse, et on la met à part; on trace ensuite sur la pierre, sur quelque partie du corps, ou sur toute autre matière, avec du jus de citron, des caractères, qui, étant secs, n'ont aucune apparence d'écriture; en passant par dessus de l'eau de litharge ci-dessus, les caractères paraissent blancs comme du lait.

Ch. 5. Ecritures avec des caractères qui ne peuvent être lus qu'en les frottant avec certaines poudres.

Ch. 6. Différens procédés pour cacher l'écriture.

Ch. 7. Procédé pour faire tenir des lettres sans craindre qu'elles soient interceptées.

Ch. 8. Couriers clandestins dont on peut faire usage.

Ch. 9. Envoyer des courriers à travers les airs.

Ch. 10. Moyen de contrefaire l'écriture et le cachet.

La matière de ce livre se trouve toute entière dans le Livre XVIIe. de la Magie Naturelle, qui contient même encore d'autres détails.

LIVRE III.

Le IIIe. livre a deux objets principaux: 1°. de faire

connaître les moyens de déguiser l'écriture ; 2°. d'apprendre à lire et déchiffrer une écriture déguisée.

Chap. 1. César avait pour mode de déguisement d'écriture de donner au *d* la valeur de l'*a*, à l'*e* la valeur du *b*, et ainsi de suite de toutes les lettres de l'alphabet. Il existe en ce genre un commentaire assez curieux de Probus le grammairien. César Auguste avait encore une autre manière de changer la valeur des lettres : c'était de prendre toujours la lettre suivante au lieu de la véritable, telles que d'écrire *b* pour *a*, *c* pour *b*, etc. Cicéron avait une autre manière d'écrire ses lettres secrètes : il s'était fait un dictionnaire de mots à chacun desquels il avait attaché un signe, un caractère particulier. Il existait encore d'autres procédés anciens.

Ch. 2. Critique de ces procédés fort faciles à découvrir, sans excepter celui de Cicéron dont le travail devait être infiniment fastidieux.

Ch. 3. Les manières de déguiser l'écriture peuvent se réduire à trois ; la transposition des lettres qui comprend le renversement des mots, le changement des figures des lettres et le changement de valeur des lettres.

Ch. 4. Il existe bien des manières différentes de transporter les lettres d'un avis que l'on veut donner. La première et la plus simple de toutes est d'écrire sur deux lignes, en mettant alternativement la 1ere. lettre sur la 1e. ligne, la 2e. lettre sur la 2e. ligne, la 3e. sur la 1e. et la 4e. sur la 2e., et ainsi de suite jusqu'au bout. La difficulté augmente si l'on écrit sur quatre lignes ; la 1e. lettre sur la 1e. ligne, la 2e. sur la 4e., la 3e. au bout de la 1e., la 4e. au bout de la 4e., la 5e.

sur la 2e. ligne, la 6e. sur la 3e., la 7e. au bout de la 2e., la 8e. au bout de la 3e., et ainsi suivre le même ordre pour tout le reste. Veut-on écrire d'une manière plus compliquée? on transporte toutes les lettres de l'avis que l'on veut donner sur des cadres de différentes formes, soit carrés, soit triangulaires, soit parallépipèdes, soit sinueux, soit en lozange, soit en quinconce, soit en demi-cercle, tous divisés par des rayons qui forment autant de lignes perpendiculaires sur des lignes droites ou courbes; et quand l'avis a été écrit de manière à imiter symmétriquement la figure géométrique convenue, on produit la transposition des lettres en prenant les rayons de lettres de bas en haut ou de haut en bas, de droite à gauche ou de gauche à droite, de manière que ces lettres ainsi rassemblées ne présentent aucun sens; comme aussi on peut faire entrer au commencement, au milieu ou à la fin de chaque mot forgé d'un langage barbare, les lettres de l'avis, en sorte qu'elles s'y trouvent comme perdues et qu'elles ne puissent être reconnues et découvertes par ceux qui l'intercepteraient.

Ch. 5. Une autre manière de transposer les lettres, plus indéchifrable encore, consiste à transcrire à part ce que l'on veut mander secrétement et d'écrire en interligne, les lettres au-dessous des lettres, une devise quelconque convenue; celle-ci, par exemple: *l'amour est un malin enfant*, devise que l'on recommence une fois, deux fois, trois fois, jusqu'à ce que les interlignes soient entièrement remplies. Ensuite on a recopié sa missive secrète, et au-lieu de transcrire par interligne la devise ci-dessus, on écrit au-

dessous de chaque lettre de la missive le chiffre que désigne le rang que chaque lettre de la devise tient dans l'alphabet. Ainsi, sous la première lettre de la missive, au-lieu d'un *l* on écrit 10; sous la seconde, au-lieu d'un *a* on écrit 1; sous la troisième, au-lieu d'une *m* on écrit 11, etc. etc. Ces deux opérations faites, on prépare de la manière suivante la missive qui doit être adressée: chaque ligne est tracée par des points entre lesquels est un intervalle suffisant pour y poser les lettres dans le rang que les chiffres de la devise indiqueront. On part toujours de la dernière lettre posée, pour compter le nombre des points à passer pour arriver à l'intervalle où doit être posée la lettre suivante de la missive; et quand on est parvenu en comptant jusqu'au dernier point, on recommence à compter par les premiers points, jusqu'à ce qu'enfin toutes les lettres de la missive soient placées dans leur rang, de sorte que la devise sert, comme l'on voit, de clef pour connaître de quelle manière on doit trouver dans cette suite de lettres transposées, celles qui forment un sens, pour les remettre à leur place.

Chap. 6. L'anagramme est encore une autre manière d'écrire qui présente un sens tout autre que celui qu'on veut indiquer.

Chap. 7. Manière de découvrir et d'interpréter des lettres transposées; il ne s'agit que d'essayer de rassembler les 1re., 3e., 5e., 7e., 9e. lettres, ou de 11 en 11, ou autrement, jusqu'à ce qu'on trouve un mot qui fasse un sens; lorsqu'on en aura trouvé un, il deviendra plus facile d'en trouver un autre, en observant l'ordre que tient chaque lettre du mot trouvé.

trouvé. Il n'est pas possible de donner à cet égard une règle précise, à cause de la variété arbitraire des combinaisons.

Ch. 8 et 9. Substitution de nouveaux caractères de l'alphabet, de manière que les lettres ne ressemblent à aucune de celles connues. Exemples de missives écrites avec ces caractères supposés, entre lesquels, pour rendre l'écriture plus indéchiffrable, on a soin d'insérer des caractères qui n'ont aucune signification, et qui se placent, soit au commencement, soit au milieu, soit à la fin des mots, pour mieux tromper les curieux. Il est certaines lettres qui peuvent être remplacées par d'autres, *q* par *cu*; *x* par *cs*, *z* par *ss*; *y* par *i*. On peut encore éviter les mots où se trouvent les lettres *h*, *b*, *d*, *p*, *g*, *f*, *u*. On doit encore éviter de se conformer strictement à l'orthographe. On peut aussi changer une lettre dans un mot, un *o* pour un *u*; un *e* pour un *i*; une *l* pour une *r*; *par* pour *pre*, etc. Les monosyllabes, les voyelles seules doivent être évitées avec soin. On peut encore écrire par abbréviation.

Chap. 10. Qualités que doit avoir celui qui se destine à déchiffrer les écritures cachées. Il faut qu'il soit favorisé par la nature d'une sagacité et d'une intelligence supérieures, et que par l'étude et l'application, il se soit formé à ce genre de travail, qu'il s'y soit fortement exercé, qu'il sache parfaitement l'orthographe, pour pouvoir juger si le défaut d'orthographe dans un écrit intercepté n'est pas une ruse; qu'il connaisse les langues vivantes et mortes, s'il se peut, et les différens idiômes ainsi que leur prononciation. Il convient encore qu'il connaisse la tournure d'esprit de celui qui écrit, et les matières qui

sont l'objet des missives interceptées. Car comment pourrait-il, par exemple, rendre conte d'un secret qui aurait pour objet des manœuvres de guerre ou de marine s'il n'en a aucune connaissance?

Ch. 11. Enonciation des caractères alphabétiques qui entrent dans l'écriture. Il y a 5 voyelles. Parmi les consonnes, les unes reviennent souvent, telles *c f m n*; dautres reviennent plus fréquemment encore, telles *l r s t*; d'autres sont rares, telles que *d g h p*; et d'autres plus rares encore telles que *b q x z*.

Chap. 12. En rappelant le moyen indiqué *chap.* 7, Porta recommande de compter d'abord le nombre des caractères différens employés dans la missive, lesquels ne peuvent excéder 21 ou 22; s'il s'en trouve davantage, le déguisement est plus difficile à découvrir. C'est une preuve alors qu'il y a des caractères superflus et inutiles : lorsque les caractères différens sont en plus petit nombre, il faut savoir quelles sont les lettres qui manquent. S'il n'y a que 21 caractères, c'est l'*y* qui manque; s'il n'y en a que 20, l'*a* et l'*y* manqueront; s'il n'y en a que 19, le *z*; s'il n'y en a que 18, le *q*; s'il n'y en a que 17, le *b*; s'il n'y en a que 16, le *g*, et ainsi des autres lettres, en gardant l'ordre qui a été établi dans le précédent chapitre entre les lettres plus ou moins rares. Porta cependant avertit que ces moyens par lui pratiqués avec quelque succès, ne peuvent être regardés que comme des conjectures qu'il ne peut donner pour des démonstrations; ce sont de simples essais qu'il a le premier imaginés, n'ayant été conduit par aucun guide qui ait avant lui traité cette matière.

Chap. 13. Moyens de distinguer les consonnes des

voyelles. D'abord toutes les fois qu'on rencontre dans le cours de la missive cinq caractères différens et fréquemment, on peut être assuré que ce sont des voyelles. En second lieu, on peut encore observer quelles sont les lettres qui sont répétées le moins fréquemment, ce seront les consones *q*, *x*, et quelquefois l'*h*; en troisième lieu, les lettres isolées qui ne tiennent à aucun mot; ce sont surement des voyelles. En quatrième lieu, lorsque les mêmes formes de caractères commencent ou achèvent un mot, on doit présumer qu'il y a des voyelles; car il n'arrive jamais qu'un mot commence ou finisse par deux consonnes (c'est-à-dire en latin.) Cinquiémement, il faut faire attention que lorsqu'au milieu d'un mot il se trouve 2 consonnes, la lettre qui précède et celle qui suit sont certainement des voyelles. Cependant les lettres *h l* et *r* font quelquefois exception à cette règle, puisqu'on les trouve placées en 3es. consonnes dans le mot. Il faut savoir aussi que 2 voyelles peuvent être à côté l'une de l'autre, et que par conséquent les lettres avant et après sont des consonnes.

Chap. 14. Il reste encore à indiquer la manière dont on peut découvrir les places qu'occupent les consonnes. Il peut s'en trouver 4 de suite dans un même mot, comme *phthisie*, *diphthongue*; alors l'*h* aspirée se trouve placée la 2e. et la 4e. Lorsqu'il y a 3 consonnes de suite, *phrase*, *thrône*, la lettre *h* est la 2e.; et il n'y a que 3 consonnes qui admettent l'*h*, savoir *c p t*. Il y a 4 consonnes qu'on appelle liquides ou mouillées, savoir: *l m n r*. La consonne *b* admet les lettres *l* et *r*: exemple, *blanc*, *bras*. La consonne *c* les admet pareillement; *clair*, *scribe*. Le *d* n'admet

que l'*r*; *dragon*: l'*f*, l'*l* et l'*r*; *fleuve*, *frange*: le *g* en admet 3; *gloire*, *gnomon*, *grade*: le *p* 3; *plaisir*, *pneumatique*, *presse*. L'*r* n'admet que l'*h*, *Rheims*. Le *t* n'en admet que 2; *thême*, *trace*. Il est rare de rencontrer ensemble le *b* et le *d*, comme dans *bdellium*; le *c* et le *t*, comme dans *Actéon*, l'*m* et l'*n*, comme dans *Mnémosyne*; le *g* et l'*n*, comme dans *ignare*. Lorsque 4 consonnes se trouvent au milieu d'un mot, l'une d'elles est une des 4 liquides, ou bien il y a entre, une ou 2 *h*. Même observation lorsque 3 consonnes se suivent. Il arrive fréquemment qu'un mot est terminé par 2 consonnes: exemple, *amant* et tous les adverbes en *ent*, *il est*, *art*. Généralement parlant, les mots se terminent par l'une des cinq voyelles. Rarement les finales sont-elles précédées des consonnes *r l t h*.

Chap. 15. Quant aux voyelles, l'*e* est la plus fréquente; l'*i* inutile; l'*o* plus rare, l'*a* moins commun; l'*u* est la dernière et la plus rare de toutes (en latin mais non en français). Les deux premières reviennent presqu'aussi souvent l'une que l'autre; il en faut dire autant des 2 suivantes l'*o* et l'*a*, comme on peut le reconnaître en examinant la page d'un livre. L'*u* sera facile à reconnaître, parce qu'elle sera répétée le moins souvent (en latin, non en français), et elle servira à faire connaître le *q* qui la précède toujours. A côté de l'*a* très-souvent vient un *u*, souvent un *o*, quelquefois un *e*, comme dans les diphtongues, et rarement un *i*. A côté de l'*o* plus souvent un *i*, souvent un *e*, rarement un *u* (il s'agit toujours du latin). Après l'*e* et l'*u* toutes les voyelles viennent indifféremment. (Je répète toujours que

toutes ces observations de Porta s'appliquent plus particulièrement à la langue latine. Il y en a cependant quelques-unes vraies pour la langue française.

Chap. 16 à 22. Application des règles précédentes au déchifrement d'une lettre mystérieusement écrite avec des caractères imaginés pour une correspondance secrète. D'abord la répétition plus fréquente de 5 figures fait présumer que ce sont les voyelles. Au reste, il serait impossible d'entrer dans tous les détails de l'exemple que donne Porta. Il faudrait tracer les caractères qui entrent dans l'exemple cité. Les principes qu'il établit, et qui peuvent être excellens pour une lettre écrite en langue latine, pourraient n'avoir pas une application bien exacte à toute autre langue. Il n'en est pas moins vrai que quelqu'un qui aurait bien étudié sa méthode et aurait suivi avec attention sa manière de procéder, aurait acquis une ouverture qui lui rendrait plus facile la clef de toute espèce d'écriture déguisée sous des caractères étrangers.

Ch. 23, 24. Pour l'intelligence de cette méthode Porta présente plusieurs tableaux de mots latins et italiens qui réunissent soit plusieurs voyelles soit plusieurs consonnes avec des voyelles, afin de faciliter la recherche et l'application des signes ou caractères en observant qu'on pourra dans toute autre langue, soit espagnole, soit française, se former une pareille table.

LIVRE IV.

Dans le 4e. livre il s'agit de changer la valeur des lettres, de manière qu'un même caractère puisse représenter tantôt un *a*, tantôt un *p*, tantôt une *m*.

Chap. 1. Il faut d'abord se faire des caractères inconnus qui représenteront 20 lettres de notre alphabet ordinaire (le *k* et l'*x* exclus, ainsi que l'*j* et l'*u* consonne) : on a un triple cadran dont celui du centre est mobile ; tous trois divisés en 20, 24 ou 28 parties égales, de manière que les espaces de chacun se correspondent très-exactement : le grand cadran contiendra la suite des nombres depuis 1 jusqu'à 20, 24 ou 28. Le second cadran moyen contiendra la série des 20 lettres de l'alphabet et 4 ou 8 cases en blanc ; et le petit cadran concentrique mobile portera les 20 signes ou caractères représentatifs des lettres de l'alphabet, immédiatement placées au-dessus d'elle. Il faut d'abord écrire en écriture courante l'avis secret qu'on veut envoyer. Puis on transcrit cet avis en caractères représentatifs des lettres de l'alphabet ; mais pour rendre cette écriture très-difficile à découvrir, on fait à chaque lettre avancer d'un cran le cadran mobile, en sorte que le caractère qui représentait un *d* représente un *e* ; pour la lettre suivante ce même caractère représente un *f*. Et ainsi des autres. De cette manière le même caractère ayant diverses représentations, il est aisé de sentir tout ce qu'un pareil moyen jette d'obscurité dans une correspondance secrète ; mais il faut que les correspondans aient chacun un instrument pareil et concertent entr'eux la manière de s'entendre.

Chap. 2. Il serait trop long d'entrer dans les détails des combinaisons dont ce procédé est susceptible, et qui dans l'ouvrage de Porta sont accompagnées

d'exemples et de figures. Il suffit de dire que pour suppléer aux cadrans ci-dessus, il a donné une table de permutations très-propre à changer les signes représentatifs.

Chap. 6 à 15. Porta donne ensuite la manière de déchiffrer ces sortes d'écrits mystérieux, et il suit à cet égard la marche qu'il s'est tracée dans le livre précédent. C'est dans l'ouvrage même qu'il convient d'étudier sa méthode : un extrait serait insuffisant pour la faire connaître, et d'autant plus insuffisant, qu'il manquerait des figures et des tables qui en facilitent l'intelligence. On ne peut disconvenir, après avoir bien étudié cette partie de son ouvrage, qu'il a fallu beaucoup de travail, de patience, de sagacité et de pénétration pour une entreprise si compliquée et susceptible de bien des combinaisons.

Chap. 16. On peut encore, sans emprunter de caractères étrangers, écrire d'une manière très-mystérieuse, avec l'alphabet ordinaire. Il ne s'agit que de substituer une lettre à une autre, de donner, par exemple, à l'*n* la représentation d'un *a*, à l'*a* celle du *b*, etc. Pour cet effet, on commence par écrire par interligne une devise convenue, au-dessous de l'avis secret que l'on veut envoyer, ainsi qu'il est dit, chap. 5 du livre précédent. Ensuite on prépare une table en douze colonnes verticales : la première est occupée par les lettres de l'alphabet accolées 2 à 2 ; ce qui forme 11 cases : ces lettres en plus gros caractères pour les distinguer des autres du tableau, sont appelées *lettres de la clef*, parce qu'elles sont indicatives des lettres de la devise qui sert à déguiser les lettres de l'avis : les 11 autres colonnes verticales

du tableau sont, comme la colonne des lettres de la clef, divisées en 11 cases dans chacune desquelles sont les lettres de l'alphabet écrites les unes au-dessous des autres, dans l'ordre qui suit :

AB	a	b	c	d	e	f	g	h	i	l	m
	n	o	p	q	r	s	t	u	x	y	z

Dans les cases suivantes les lettres supérieures sont les mêmes, mais les inférieures sont toujours reculées d'un cran parce qu'elles commencent toujours par la lettre inférieure de la dernière colonne qui précède. Ainsi la dernière case renfermait les lettres $\frac{m}{z}$, la premiere au-dessous de $\frac{a}{n}$ renfermera les lettres $\frac{a}{z}$, et ainsi de suite pour le reste du tableau, dont la première des onze colonnes se terminera par $\frac{a}{o}$ et la dernière par $\frac{m}{n}$. Il est visible que les lettres supérieures s'appliquent à l'écriture naturelle de l'avis, et les lettres inférieures à celles qui doivent les représenter dans l'écriture déguisée. Ainsi, supposons que la première lettre de l'avis soit un *d*, et la première lettre de la devise transcrite en dessous un *b*, je cherche dans les lettres majuscules de la clef à quelle colonne horisontale correspond le *b;* c'est à la première. Je cherche ensuite dans les onze cases correspondantes où est le *d*, et je vois qu'à la place du *d* je dois écrire *q*, et ainsi du reste.

Ch. 17. Porta décrit la manière dont on peut parvenir à déchiffrer ces écritures compliquées. A cet effet il dresse des tables très-ingénieuses, qu'il faut voir dans l'ouvrage même.

Ch. 18. Manière d'écrire avec trois, quatre ou

cinq lettres, ou caractères quelconques seulement. Il suffira de jetter les yeux sur le tableau suivant, dressé pour écrire, avec cinq caractères en tout.

A	B	C	D	E	
a	e	i	o	s	A
b	f	l	p	t	B
c	g	m	q	u	C
d	h	n	r	x	D

Chaque lettre dans cette sorte d'écriture est représentée par deux caractères pris l'un en tête des colonnes, l'autre dans la dernière colonne lattérale. Par exemple, *l* sera représentée par C B : *r* par D D, et ainsi de suite. Il est à observer que la véritable lettre est toujours à la pointe de l'angle. Les deux colonnes verticale et horisontale fournissent les caractères représentatifs. Le procédé pour écrire avec trois caractères seulement devient plus difficile à expliquer, et demanderait un long développement, qu'on trouvera dans l'ouvrage même avec un exemple figuré.

Ch. 19. Manière de déguiser l'écriture avec une multitude de caractères presqu'infinie. Ce ne sont point ici les caractères connus de l'alphabet, ce sont vingt figures différentes, qui chacune en particulier reçoivent vingt modifications différentes et sont rangées dans des colonnes verticales, en tête desquelles sont les vingt lettres de l'alphabet. Des lignes horisontales et verticales renferment chaque caractère dans sa case. Chacune des vingt lignes horisontales est terminée par une lettre de l'alpha-

bet ordinaire. Un des avantages de ce procédé, c'est qu'un seul caractère représente deux lettres à la fois; un mot de six lettres est écrit avec trois caractères, et quatre caractères suffisent pour écrire un mot de huit lettres, parce que le caractère qui se fait avec la colonne verticale et la colonne horisontale appelle les deux lettres alphabétiques qui les terminent.

Ch. 20. Exemples d'autres caractères de formes variées qui peuvent être substituées aux lettres de l'alphabet. Porta donne encore l'explication d'autres manières d'écrire fort connues de son tems et fort usitées. Il en ajoute une autre de son invention, qui consiste à intercaler entre chaque lettre de l'avis secret, une, deux ou trois lettres oiseuses prises parmi les lettres qui se répètent le moins souvent, telles que *h*, *k*, *q*, *x*, *y*, *z*. Par exemple, pour écrire *bien*, on écrirait *uubzikyeghn*.

Ch. 21. Enfin l'on peut encore employer pour écrire secrettement, le dessin d'une plante telle que la vigne, dont chaque partie comme la feuille, de telle ou telle forme ou direction, la pampre, la fleur, la grappe, les branches, le pédicule, etc., désigneraient une lettre de l'alphabet.

LIVRE V.

Le cinquième et dernier livre contient différentes manières d'écrire, qui enveloppent des lettres ou des syllabes de l'avis secret dans d'autres mots, qui présentent un sens et une suite de phrases indifférentes et ne laissent rien soupçonner de mystérieux, quand bien même l'écrit serait intercepté.

Ch. 1. Les anciens avaient imaginé d'écrire soit en vers, soit en prose, de manière qu'en lisant la lettre de suite elle présentait un sens, et lisant ensuite les phrases à rebours elle présentait un sens tout contraire. Porta rapporte une lettre de ce genre, écrite par Pétrarque. Il cite aussi des vers anciens où l'on fait connaître le nom de Thésée, par la description de la forme des lettres qui le composent.

Ch. 2. L'acrostiche était encore un moyen employé par les anciens, témoin celle de la sybille Erythrée pour annoncer la venue du Messie.

Ch. 3. Un autre moyen proposé, c'est de faire entrer chaque lettre de l'avis secret dans les mots d'un billet supposé, de manière qu'elles se trouvent ou les premières, ou les secondes, ou les troisièmes, ou les quatrièmes de chaque mot. C'est en quoi consiste toute la sténographie de l'abbé Trilhême.

Ch. 4. On peut pareillement faire entrer des syllabes de l'avis secret au lieu de lettres. Tous ces procédés sont appuyés d'exemples.

Ch. 5. Comme l'ordre régulier de la disposition des lettres et des syllabes de l'avis secret, indiqué dans les deux chapitres précédens, pourrait se découvrir, il est un autre moyen d'envelopper les lettres et les syllabes d'une manière encore plus indéchiffrable. Il consiste à préparer deux feuilles de plomb ou d'étain, en forme de tablettes, de la longueur et de la largeur d'une feuille de papier à lettre. On y trace des lignes à une distance convenable l'une de l'autre, et sur chaque ligne on

enlève avec un instrument tranchant des espaces plus ou moins larges, pouvant contenir les uns deux lettres, d'autres une seule, d'autres trois ou quatre, mais irrégulièrement jettées dans chaque ligne. Ces feuilles ainsi préparées bien également, on en garde une pour soi ; l'on donne l'autre à son correspondant. Veut-on faire usage de la tablette, on l'applique sur une feuille de papier. On écrit dans les espaces vuides les lettres de l'avis secret, qui se trouvent toutes disséminées. Pour rendre la chose moins suspecte, on remplit chaque ligne de mots qui, liés avec les lettres de l'avis, forment un sens indifférent et nullement suspect. Le correspondant, en recevant la lettre mystérieuse, y applique sa tablette et découvre par là ce qu'on lui mande de secret.

Ch. 6. Voici encore d'autres manières d'écrire plus compliquées. On commence par réduire le nombre des lettres de l'alphabet à 16, en rejettant l'*h*, dont on peut rigoureusement se passer, le *q* qui peut être remplacé par le *c*, l'*x* qui peut être remplacé par *cs*, et le *z* qui peut être remplacé par *s*. De ces seize lettres huit sont très-usuelles, *a, e, i, o, u, r, s, t ;* les huit autres le sont moins, *c, d, f, g, l, m, n, p*. On peut convenir que les huit premières seront substituées par chacune des huit dernières correspondantes. Ce qui aura été écrit de cette manière peut encore être traduit par les seules lettres *a* et *b*, au moyen de la table suivante :

aa	bb	ab	ba	
a	r	o	s	a
e	u	i	t	b

Ainsi le *t* sera représenté par *b a b*, l'*s* par *b a a*, l'*r* par *b b a*, l'*i* par *a b b*, etc. Il est aisé de voir que la 3e. lettre indique dans laquelle des deux rangées se trouve la lettre représentée, et les deux premières, les deux lettres qui la représentent. Pour déguiser complettement cette écriture mystérieuse, on peut composer une lettre dont chaque mot ait un nombre de syllabes correspondant au nombre de lettres semblables qui se suivent, en sorte que 3 *a* ou 3 *b* de suite seront représentés par un mot de 3 syllabes; un *b* ou un *a*, par un monosyllabe; 4 *a* ou 4 *b*, par un mot de 4 syllabes, etc. Mais il faut indiquer au commencement de la lettre l'*a* ou le *b* qui commence le billet.

Chap. 7. On peut réduire le nombre des 8 lettres représentatives ci-dessus. Ce qui précède donnera l'intelligence de la table qui suit.

a	i	o	u	
e	r	s	t	e

Par cette table toute l'écriture se réduit en voyelles auxquelles on peut donner un sens en y intercallant des consonnes.

Ch. 8. Lorsqu'on a réduit l'avis secret avec les 2 seules lettres *a* et *b*, par le procédé précédemment indiqué, on peut transformer ces lettres en un discours suivi. Pour cet effet, on divise l'alphabet en 2 parties égales, que l'on range sous chacune des lettres *a* et *b*, ainsi qu'il suit :

A	a	e	o	f	r	m	h	d	p	x	y
B	i	u	q	b	s	t	n	c	z	l	g

Pour traduire la lettre *a*, on choisit parmi les lettres rangées dans la première ligne celles que l'on juge à propos, et de même pour la lettre *b*, parmi les lettres rangées dans la 2e. ligne, pourvu que ces lettres rassemblées puissent former des mots suivis, et qui aient un sens.

Ch. 9. Un autre moyen qui rentre dans les précédens, s'explique suffisamment par la table suivante :

a	b	c	
a c	e d	r m	a
i f	o g	t p	b
u l	s n		c

En rapprochant ce tableau de ce qui a été dit ch. 6, on connaîtra de quel usage il peut être.

Ch. 10. Il en résulte un écrit qui n'est composé que des 3 lettres *a b c*, et que l'on peut traduire en transformant chaque lettre en une syllabe à volonté, de manière à former des phrases suivies.

Ch. 11. En faisant usage du procédé résultant du tableau rapporté chap. 6, on peut écrire en chiffres au-lieu d'écrire en lettres : ainsi 2 *a* de suite seront marqués par 2, 4 *b* par un 4, etc., en donnant toujours la première lettre pour index comme dans l'exemple indiqué au même ch. 6.

Ch. 12, 13, 14. L'on peut également écrire en chiffres en faisant usage des lettres de l'alphabet, disposées comme dans les tableaux des ch. 6 et 8,

en faisant précéder chaque colonne d'un chiffre indicateur, par lequel chaque lettre sera subtituée; ce qui donnera le nombre de syllables dont chaque mot de la lettre supposée doit être composée.

Chap. 15. Manière de cacher toutes les lettres d'un avis secret sous les 5 voyelles. Il suffit de jetter les yeux sur le tableau suivant :

a	e	i	o	u	
a	b	c	d	e	a
f	g	h	i	l	e
m	n	o	p	q	i
r	s	t	u	x	o

p est représenté par *oi*, *s* par *eo*, etc., et lorsque l'avis secret a été tout en voyelles, et qu'il s'agit d'en composer un billet qui ne présente rien de suspect, il ne s'agit que de faire entrer des consonnes entre les voyelles, de manière cependant à former un sens, autant qu'il se peut.

Chap. 16. Pour écrire en notes de musique, les 11 premières lettres de l'alphabet sont représentées par 11 rondes, à partir au-dessous de la 1ere. ligne immédiatement jusqu'au-dessus de la 5e.; et les 11 dernières, par 11 blanches descendantes du même point, jusqu'au-dessous de la 1e. ligne inclusivement. Le déguisement sera plus compliqué si l'on fait usage d'une devise, comme au chapitre 5 du Livre III.

Chap. 17. On peut encore tromper les curieux par une espèce de facture dont la quantité serait la clef même de la devise : Exemple.

Ch. 18. Un autre moyen encore bien propre à

réussir c'est de se former un langage de convention, de manière que les mots aient une toute autre signification que celle qu'ils ont naturellement; d'appliquer pour exemple des noms de hotanique à des objets d'art militaire, des noms de peinture à des objets de marine, des noms empruntés de la mythologie à des intrigues de cour, etc. Ainsi un canon serait désigné par une tulippe, un vaisseau par une palette, un roi par Apollon, etc. On convient encore d'écrire une lettre dans laquelle entreront certains mots pris dans la page d'un livre convenu, et les mots désignés par quelques marques particulières feront connaître l'avis secret.

Ch. 19. On peut encore se faire une liste des mots dont on pourra avoir besoin pour la correspondance, y attacher un chiffre dans l'ordre numérique, traduire l'avis secret en chiffres, puis en lettres, par l'un des procédés précédemment indiqués, ou autre du même genre, et enfin changer ces lettres en phrases à-peu-près suivies.

Ch. 20. L'abbé Trithême avait terminé son ouvrage par un procédé assez ingénieux que Porta, sans le connaître, avait travaillé, étendu, perfectionné et rendu plus complet, en y faisant entrer des lignes, des points, des virgules, des parenthèses et autres signes. Voici ce procédé : on compose une lettre de soixante mots qui ne signifient rien que des choses ordinaires et vagues; on varie cette lettre de vingt-deux manières différentes, mais qui chacune n'excède pas le nombre de soixante mots, y compris les dates et les signatures; on range chaque mot correspondant dans

vingt-deux

vingt-deux lettres, supposées les uns au-dessous des autres ; ce qui forme soixante colonnes de vingt-deux mots chacune, dont une colonne de points, lignes, virgules, parenthèses ; une de dates de mois; une de dates d'années : les colonnes sont numérotées de un à soixante, et chaque mot de chaque colonne est accompagné d'une lettre de l'alphabet. Dans cet état, l'avis secret que l'on veut donner étant composé de soixante lettres, la première lettre indique le mot qu'il faut prendre dans la première colonne ; la seconde, le mot qu'il faut prendre dans la deuxième colonne, et ainsi de suite jusqu'à la fin. Si l'avis secret était composé de plus de soixante lettres, il faudrait ou ajouter un post-scriptum à la lettre, ou en faire une seconde, si les lettres semblables ramenaient les mêmes mots.

Ch. 21. On peut abréger les lettres fictives en formant des colonnes de 22 synonymes, accompagnés des lettres de l'alphabet, comme dans l'exemple précédent, et en plaçant les lettres de l'alphabet en tête des colonnes, au lieu de chiffres., de manière qu'un seul mot fournît deux lettres de l'avis secret. Il faut voir ce procédé dans Porta, qui a pris la peine de dresser de nombreuses tables à ce sujet, et de donner des exemples.

Pour completter cet ouvrage, Porta donne l'exemple d'un avis secret déguisé par 5 des moyens indiqués précédemment.

MAGIA NATURALIS.

J'AI préparé une traduction entière et fidèle de la Magie naturelle de Jean-Baptiste Porta, traduction que je me propose de publier quelque jour. J'ai cru ne pouvoir mieux détruire les préjugés qui se sont élevés contre cet auteur, qu'en faisant revivre dans notre langue cet ouvrage dont il n'existe aucune traduction française : du moins je n'en connais pas de complettes. On a, il est vrai, publié en 1570 à Paris, en 1620 à Rouen, en 1650 à Lyon, sous le titre de *Magie Naturelle de Porta*, des traductions d'un style gothique, inintelligible, et dont la lecture n'est pas supportable; mais ces traductions faites sur de premières éditions qui ne sont divisées qu'en 4 livres au-lieu de 20, ne paraissent être que celles de l'ouvrage intitulé : *De Miraculis rerum Naturalium.*

J'ai bien senti qu'un ouvrage de cette nature ne pouvait paraître aujourd'hui sans une critique mesurée de quelques assertions hyperboliques, sans éclaircir d'autres passages obscurs, et sans rapprocher du texte, au moins par indication, les découvertes nouvelles qui s'y rapportent. Aussi, ai-je à la fin de chaque chapitre, répandu quelques notes critiques, explicatives et ampliatives, qui auraient été susceptibles d'une très-grande extension, mais que j'ai

cru devoir infiniment resserrer pour ne pas noyer le texte dans un vaste commentaire.

En attendant que cette traduction voye le jour, je ne ferai connaître ici que les titres des 20 livres qui composent cet ouvrage, et les différentes éditions et traductions qui ont paru.

1er Livre. Des causes des choses surprenantes. — 20 chap.
2e. Liv. De la reproduction des animaux. — 22 chap.
3e. Liv. De la culture des plantes. .. — 21 chap.
4e. Liv. De l'économie domestique. . — 26 chap.
5e. Liv. De la transmutation des métaux. — 10 chap.
6e. Liv. Des pierres précieuses factices. — 13 chap.
7e. Liv. Des phénomènes de l'aimant. — 56 chap.
8e. Liv. Recettes médicales. . . . — 14 chap.
9e. Liv. Des cosmétiques. . . . . — 30 chap.
10e. Liv. Des opérations de la distillation. — 21 chap.
11e. Liv. De la confection des parfums. — 9 chap.
12e. Liv. De la pyrotechnie. . . . — 13 chap.
13e. Liv. De la trempe du fer. . . . — 10 chap.
14e. Liv. De la préparation des comestibles. — 15 c.
15e. Liv. De la chasse. . . . . — 11 chap.
16e. Liv. De l'écriture cachée. . . . — 13 chap.
17e. Liv. Des expériences d'optique. . — 23 chap.
18e. Liv. Des expériences statiques. . — 8 chap.
19e. Liv. Des expériences pneumatiques. — 6 chap.
20e. Liv. Procédés divers. . . . . — 10 chap.

On sent bien qu'il n'est guères possible de donner l'analyse d'un ouvrage aussi volumineux, qui contient plus de 1350 procédés, dont plusieurs en grand nombre, ne sont pas sans intérêt, et mériteraient d'être l'objet de plus amples recherches.

Passons à l'examen des éditions.

D'abord il paraît que Porta, à l'âge de 15 ans, avait fait publier un petit ouvrage sous le titre *de Miraculis rerum naturalium*, in-12, divisé en 4 livres, imprimé en 1555, suivant l'abbé Leclerc, (Bibliothèque de Richelet); mais la plus ancienne édition qui existe à la bibliothèque du Panthéon, R. 283, est une édition de Naples, *in-folio*, 1558, sous le titre de *Magia naturalis, sive de miraculis*, etc.: celle de la bibliothèque Nationale (R. 2321) est d'Anvers, Platinus, 1561, *in*-8°., avec privilège, daté du 25 octobre 1559. Il y en a à la bibliothèque du Panthéon (R. 1056), une édition d'Anvers, de 1560, *in*-12. Il y a eu ensuite plusieurs autres éditions,

SAVOIR:

1564, *in*-16.
1570, *in*-8°.

Il y a à la bibliothèque du Panthéon (R. 1054) une édition Elzevir, *in*-16, de ce petit ouvrage; mais le frontispice étant enlevé, on ne peut connaître ni l'année, ni le titre de cette édition.

Traductions.

Ce même ouvrage a été traduit en français sous le titre de *Magie Naturelle*; il y en a eu plusieurs éditions,

SAVOIR:

Lyon, Martin, 1565.

Paris, Boigny, 1570, *in*-16, avec 4 ou 5 secrets extraits de Pictorius, et une table alphabétique des matières.

Lyon, Pernot, 1571, *in*-8°.

Rouen. . . 1606, *in*-16.

Lyon. . . 1608, *in*-16.

Rouen, Loudet, 1620, *in*-16. — Bib. nat. R. 2321.

Bayle, tome V, page 682, cite une édition de Rouen, *in*-12, 1626, peut-être est-ce une faute.

Rouen, Dumesnil, *in*-12, 1631. — Bibliothèque du Panthéon, R. 1057.

Lyon, Borde, 1650, *in*-12, avec des secrets de Toussaint-Bourgeois, l'introduction à la belle Magie, de Meyssonier, plusieurs secrets de Telam, et une table des chapitres. Cette traduction est littéralement la même que celle de Paris, 1570.

Rouen, 1668, *in*-12.

Lyon, Patin, { 1678 (*) ou 1688. } Suivant le continuateur du P. Nicéron.

Il a encore été traduit en italien, sous le titre *Miracoli e Maravigliosi effetti della natura* ; il paraît y en avoir trois éditions.

SAVOIR:

Venise, 1560. — Bibl. nat. R. 2322.

Venise, 1579. — Suivant le continuateur du P. Nicéron.

Venise, 1628. — Bibl. du Panthéon, R. 1059.

Les traductions françaises sont mauvaises, gothiques, obscures, inintelligibles souvent, et aujourd'hui insupportables à la lecture.

Voilà, s'il n'y a pas d'erreurs dans les indications citées, d'après quelques bibliographes, et d'après

(*) Bibliothèque du Panthéon, R. 1058, *in*-12.

quelques exemplaires que j'ai eu sous les yeux, bien des éditions d'un ouvrage émané d'un cerveau de 15 ans, ouvrage qui se sent de la jeunesse de l'auteur.

Mais quel intervalle de tems y a-t-il eu entre la composition et la publication du précédent essai de Porta, et l'ouvrage imprimé sous le titre de *Magia naturalis*, divisé en 20 livres, dont on a donné les titres au commencement de la présente notice?

Si l'on en croit le continuateur du P. Nicéron, tome XLIII des mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres, p. . . Porta n'aurait mis guère que 8 ou 9 ans d'intervalle entre le 1er. et le 2^d^. ouvrage; car il cite une édition de Naples, 1569. Il paraît que s'il n'a pas été traduit en français, il y en a eu beaucoup d'éditions latines successives,

SAVOIR:

Anvers, Platinus, 1576. } Suivant le conti-
1585, *in*-16. } nuat. de Nicéron.

Naples, 1588, *in-fol.* — Biblioth. nat. R. 401, avec des notes manuscrites en marges, peu lisibles, et qui n'ont pas été ménagées dans la reliure.

Rouen, 1588, *in-fol.*, suivant le continuateur du P. Nicéron.

Naples, 1589, *in-fol.* — Bibliothèque nat. R. 401, beau papier, belle édition avec le portrait de l'auteur.

Francfort, 1591, *in*-8°.
1597, *in*-8°.
1607, *in*-8°.
1619, *in*-8°.
1644, *in*-8°.
} Suivant le continuateur du P. Nicéron.

Hanau, 1644. — *Journal des Savans*, 1738, citation, p. 123.

Leyde, Voger, 1644, *in*-12, avec le portrait en pied de l'auteur, faisant, dans son cabinet, l'expérience de l'épée saillante hors du miroir concave. Je possède cette édition.

Rouen, 1650, *in*-12. — Bibl. du Panth. R. 1053.

Leyde, Leffen, 1650, *in*-12.

Rouen. Berthelin, 1650, *in*-8°. } Bi. du Pan. R. 1053.
Leyde, . . . 1651. } Bibl. nat. R. 2321.
1652, *in*-12.

Amsterdam, 1664, *in*-12. — Bibl. du Pan. R. 1055.

Amsterdam. Weyerstraten, } Bibl. nat. R. 2321.
1664, *in*-12. } Bib. du Pan. R. 1055.

Traduction italienne par Sarnelli.

Naples, 1677, *in*-4°. — Bibl. nat. R. 1099.

Ma traduction française de la *Magie naturelle* de Porta, à laquelle j'ai joint quelques notes, a été faite d'après les éditions de Leyde, 1644, et de Rouen, 1650; j'ai quelquefois consulté la traduction de Sarnelli, qui m'a paru assez bien soignée.

DE DISTILLATIONE.

Bibl. nat. T. 1795, *in*-4°.

Bibl. du Panthéon, T. 219. *in*-4°.

EPITRE dédicatoire à Frédéric Cœsius, marquis du mont Cœlius, datée du 20 juillet 1604.

Cet ouvrage, imprimé à Rome en 1608, est orné du portrait de l'auteur, entouré des attributs des sciences, dont il a traité dans ses différens ouvrages, et précédé de quelques inscriptions en langues et en écritures hébraïque, grecque, chaldéenne, persanne, illyrique et arménienne, toutes traduites en vers latins, et enfin d'une anacephaleose; le tout en l'honneur de J. B. Porta.

A la suite de l'épître dédicatoire, est une préface, et à la fin de l'ouvrage, une table des chapitres.

L'épître dédicatoire contient un éloge historique et sommaire de la famille des Cœsius. Cet ouvrage est postérieur à la Magie Naturelle, dont le 10e. livre a pour titre : *De Distillationibus*. L'intention de Porta paraît avoir été de donner un traité de distillation plus méthodique. L'édition de la chambre apostolique de Rome est belle, les figures médiocres.

Autres éditions.

Strasbourg, 1609, *in*-4. { Bibl. n. T. 1795. Bibl. du Panth., T. 220

Traduction allemande.

Francfort 1611, *in*-4°. { Bibl. n. T. 1800. Bibl. du Panth., T. 220.

DE DISTILLATIONE.

LIVRE Ier.

Le premier livre traite de l'origine, des causes, des effets et des instrumens de la distillation.

Chap. 1. Porta regarde l'art distillatoire et l'alchymie comme frères jumeaux.

Chap. 2. Non content des définitions des anciens, la distillation, suivant lui, est la résolution des parties humides en vapeurs, par la force de la chaleur et la conversion de ces vapeurs en fluide, par le froid qui les saisit et les réunit en globules.

Chap. 3. C'est de la nature que nous avons reçu la première leçon de l'art de distiller; les vapeurs élevées de la terre retombaient en rosée; la transpiration du corps humain, les sueurs, les écoulemens occasionnés par le rhume, les gouttes d'eau rassemblées sur le couvercle des vaisseaux dans lesquels on fait cuire nos alimens, sont autant d'effets de la distillation, dont l'observation a dû instruire ceux qui nous ont précédés.

Chap. 4 à 15. Porta distingue trois sortes de distillations: la première, *per ascensum;* la deuxième, par inclinaison, et la troisième *per descensum.* Chacun de ces modes s'opère par les quatre élémens, le feu, la terre, l'air et l'eau. En parlant de chaque

mode en particulier, il décrit et donne la figure des fourneaux. On emploie dans chacun des trois modes le feu nu pour dégager les huiles et autres esprits les plus tenaces, les plus adhérents aux parties terrestres; les bains de sable, de vapeurs et d'eau s'emploient suivant les substances plus ou moins réfractaires.

Chap. 16 et 17. A la chaleur du feu l'on peut substituer celle du soleil, du fumier, du marc de raisins ou d'olives, de la chaux et autres choses semblables. La distillation par insolation a lieu dans les pays chauds par les rayons immédiats du soleil; mais dans les pays froids et tempérés, l'insolation se fait par réflexion, comme l'indiquent les figures qui accompagnent les démonstrations. Quant à la chaleur artificielle du fumier et autres matières, la description est accompagnée d'une figure.

Chap. 18. C'était un point de controverse parmi des distillateurs et quelques médecins ignorans, de savoir si la distillation ne donnait pas aux simples des vertus excellentes, ou ne les leur faisait pas perdre, et si ces vertus étaient propres et congénères, ou si elles ne dégénéraient pas en vertus contraires : les uns citaient le basilic qui perdait sa pénétrante odeur par la distillation, et l'absynthe qui, distillée dans un alambic de plomb, donnait une eau sans amertume et sans odeur; dans l'opinion contraire, d'autres citent pour exemple le vin distillé, l'eau rose, l'eau styptique de plantain et de laitue. Porta distingue trois substances dans une plante, l'humidité sans laquelle elle se dessèche, et qu'il appelle *alimentaire*, un fluide

substantiel plus intérieur, et qui, dans la distillation, vient après l'alimentaire ; et enfin l'humeur vitale qui contient toute la substance, les vertus et les propriétés de la plante ; il lui donne le nom d'*huile ;* c'est le siège de l'odeur, de la saveur, de l'esprit, de la chaleur et de toute l'essence ; cette dernière substance enlevée, il ne reste plus que le cadavre de la plante. Il rèfute l'argument tiré de la distillation de l'absynthe qui n'a perdu son amertume et son odeur, que par la décomposition du vaisseau de plomb dans lequel la distillation a été faite : la céruse a la propriété d'adoucir les liqueurs les plus acerbes, telles que le vinaigre. Il conclud par observer qu'on ne peut donner des préceptes généraux de distillation, parce que chaque substance a des propriétés diversement combinées.

Chap. 19. Il passe ensuite à la description des vaisseaux distillatoires, qu'il accompagne de figures à côté desquelles sont les figures des animaux dont on a emprunté les noms de ces vaisseaux qui varient par la forme, suivant la nature des substances à distiller. Le *matras*, à cause de son long col, prend le nom d'autruche ou de grue, et est destiné à la distillation des substances dont les esprits légers s'élèvent facilement. Pour les substances épaisses et sèches, on emploie le vaisseau auquel on a donné le nom de *luth*, à cause de sa forme de tortue qui, applatie d'un côté, bombée de l'autre, permet, en le tenant incliné, permet, dis-je, aux vapeurs de s'écouler sur-le-champ dans un récipient. Pour les plantes épaisses, visqueuses et d'ascension difficile, on se sert de l'alambic appelé

vulgairement *ursale*, à cause de sa forme lourde et matérielle. Le *pélican*, ainsi nommé à cause de sa ressemblance avec l'oiseau, employé autrefois pour les digestions et circulations des liqueurs, est remplacé par les *jumeaux*. On a donné le nom d'*hydre d'Hercule* à un appareil de distillation graduée, composé de 7 chapitaux disposés comme nos aludels, et dont on faisait usage pour la distillation de l'eau-de-vie. La cornue, que l'on appelait autrefois *retorte*, portait aussi le nom de *cigogne*, à cause de sa ressemblance, par son col, avec celui de la cigogne. Enfin le nom de *cucurbite*, donné à des vaisseaux distillatoires, vient de la ressemblance de leur large ventre avec la forme d'une courge.

Chap. 20. On se servait anciennement pour distiller, de vaisseaux de cuivre ou de plomb; mais il en résultait de fâcheux inconvéniens et des maladies nuisibles. Galien recommande de fuir avec horreur l'eau qui a coulé dans des canaux de plomb, parce qu'elle est capable de donner la dysenterie et de déranger les fonctions de l'estomac, de la poitrine, du foie et de tous les viscères. Si l'on veut en avoir la preuve, qu'on laisse reposer quelques jours l'eau de rose ou de fleurs d'orange; elles déposeront bientôt au fond la céruse dont elles se sont chargées pendant la distillation. On ne peut dissimuler néanmoins qu'on tire une plus grande quantité d'eau par un alambic de plomb. Porta blâme aussi l'usage des vaisseaux de cuivre et de fer, dans la distillation des plantes âcres, à cause du verd-de-gris et de le rouille, plus nuisibles que

la chaux de plomb. Les vaisseaux de terre, intérieurement vitrifiés, sont sur-tout préférables ; il ne s'agit que de les lester extérieurement, pour les garantir des coups de feu : mais de tous les vaisseaux chimiques, les meilleurs sont ceux de verre, qui, par leur pureté, n'introduisent aucun principe étranger, et ne laissent échapper aucun de ceux qu'on y a renfermés. Si l'on a été obligé de se servir de vaisseaux de métal, les huiles et autres liqueurs qu'on a retirées par la distillation, peuvent bien servir comme topique ; mais il faut bien se garder d'en faire usage intérieurement.

Chap. 21. Les distillations exigent différens degrès de feu, suivant le plus ou moins de tenacité des principes dont les substances sont composées. La chaleur du bain indique le premier degré de feu; c'est lorsque l'eau est assez chaude pour que la main puisse la supporter sans souffrir. Le second, lorsque l'eau est très-chaude, mais sans donner signe d'ébullition. Le troisième, lorsque l'eau bout. Le quatrième degré, c'est quand le vaisseau distillatoire est en contact immédiat avec le feu. Il y en a qui sousdivisent chaque degré en trois parties.

LIVRE II.

Le deuxième livre traite de la manière de faire différentes eaux odorantes, telles que :

Chap. 1. L'eau de rose.

Chap. 2. L'eau de fleurs d'orange.

Chap. 3. L'eau de fleurs de myrthe.

Chap. 4. L'eau de lavande.

Chap. 5. L'eau de trèfle odorant.

Chap. 6. L'eau de jasmin.

Chap. 7. L'eau de roses muscades.

Chap. 8. L'eau de violettes.

Chap. 9. L'eau d'œillets.

Chap. 10. L'eau de lys.

Chap. 11. L'eau de narcisse.

Chap. 12. L'eau des fleurs de l'arbre appelé par quelques-uns *lotus*, par les Arabes, azedarach, et par les Italiens, l'arbre du paradis.

Chap. 13. Il est fait mention d'autres eaux odorantes, telles que celles de basilic, de girofle, de citron, d'une autre espèce de basilic, à laquelle on donne le nom d'*Acinon*, et à Naples, celui d'*Ardichella*, à cause de la ressemblance de ses fleurs avec celles de l'ortie, et enfin de la mélisse.

Chap. 14. Après avoir parlé des eaux odorantes simples, Porta traite des eaux composées : par exemple, il indique le moyen de donner à l'eau-rose une odeur musquée ; le procédé consiste à distiller des roses dans un alambic couvert d'un chapiteau, dont le bec soit garni d'un grain de musc. Il avertit de ne pas faire entrer dans les compositions les substances odorantes en égale quantité ; les plus fortes anéantiraient les plus faibles. Il donne les doses de quelques compositions de ce genre.

Chap. 15. Ce n'est pas assez d'extraire l'arome des fleurs, Porta veut encore qu'on lui conserve leur couleur. Voici le procédé qu'il indique pour l'eau de rose : On met dans un petit vase des pétales de roses, et particulièrement de celles appelées *roses de chien*, parce qu'elles sont plus foncées en couleur ;

on fait entrer ce petit vase dans un plus grand vaisseau déjà rempli à moitié de roses éparpillées; on couvre le tout d'un chapiteau bien luté. Les vapeurs qui s'élèvent des roses du grand vase, retombent dans le petit, et se chargent de la couleur des roses de chien. La distillation achevée, on retire le petit vase du grand, et l'eau qu'on en décante par le bec du chapiteau est claire, colorée, et si forte, que, respirée trop souvent, elle ébranle le cerveau. Il propose encore un autre procédé applicable aux violettes. Sans être obligé de se servir d'un double vaisseau, il suffit de mettre quelques pétales de fleurs dans le canal du chapiteau. Les vapeurs que donnent celles de l'alambic en passant dans le canal à travers des pétales, donnent une eau colorée telle qu'on la desire. Il dit avoir éprouvé que l'eau-de-rose colorée et appliquée sur les tempes dans les douleurs de tête, avait été plus efficace que l'eau-de-rose sans couleur. Il est à remarquer que toutes ces distillations, indiquées dans ces quinze chapitres, se font au bain-marie, et qu'il n'y entre pas une goutte d'eau ; encore moins sont-elles aidées par l'eau-de-vie ou autres liqueurs spiritueuses.

LIVRE III.

Dans le troisième livre, il s'agit de l'extraction des huiles, des plantes et fleurs indigènes.

Chap. 1. Il était nécessaire de commencer par décrire la forme du fourneau, celle de l'alambic, de son chapiteau et de son réfrigérant. Cette description est accompagnée de figures.

Chap. 2. Viennent ensuite des procédés avec des

figures de différens vaisseaux pour séparer l'huile de l'eau; l'un de ces vaisseaux représente une caraffe de verre, terminée par le bas en forme d'entonnoir, par l'extrémité duquel on laisse échapper toute l'eau, et qu'on bouche avec le doigt lorsqu'il ne reste plus que l'huile que l'on verse dans un autre vase : une autre figure représente une espèce de seau, dans lequel plonge la plus courte branche d'un syphon de verre par lequel l'eau s'écoule, et dont on bouche avec le doigt la plus longue branche lorsque l'huile y est parvenue : une troisième figure représente une fiole, près du goulot de laquelle est un tuyau ou canal; on verse dans ce vase l'huile et l'eau mêlées ensemble, jusqu'à la hauteur du canal; l'huile surnage; on incline le canal pour donner de l'écoulement à l'huile, et l'on suspend l'écoulement lorsque l'eau commence à paraître. Enfin une quatrième figure représente un matras à long col; au ventre de ce matras, est un petit canal assez étroit. Ces détails sont suivis des procédés pour extraire les huiles odorantes suivantes :

Chap. 3 et 4. Des fleurs d'orange et des fleurs et zestes de citron.

Chap. 5. Des pétales de roses.

Chap. 6. Des fleurs de myrthes.

Chap. 7. Des œillets.

Chap. 8. Du jasmin.

Chap. 9. De la lavande.

Chap. 10. Du romarin.

Chap. 11. De l'absynthe.

Chap. 12. De la marjolaine.

Chap. 13. De la menthe et du calament.

Chap.

Chap. 14. Du Pouillot.
Chap. 15. De l'origan.
Chap. 16. De la sauge.
Chap. 17. De la camomille.
Chap. 18. De l'armoise.
Chap. 19. De la rue.
Chap. 20. Du fénouil.
Chap. 21. De l'anis.
Chap. 22. De la coriandre.
Chap. 23. Du laurier.
Chap. 24. Du fruit de cyprès.
Chap. 25. Des racines d'angélique.
Chap. 26. Ce livre est terminé par une observation générale, que le moyen de donner plus de vertu et une qualité supérieure à ces huiles distillées, est de faire passer les produits de la distillation sur d'autres substances fraîches de même nature, et de réitérer cette opération à plusieurs reprises. Il est à remarquer que les distillations de ce troisième livre se font à feu nud, et ne sont aidées que par l'eau de fontaine.

LIVRE IV.

Le quatrième livre a pour objet l'extraction des huiles, des plantes exotiques, telles que :
Chap. 1. La cannelle.
Chap. 2. Les clous de girofle.
Chap. 3. Les noix muscades.
Chap. 4. Le cardamomum.
Chap. 5. Le poivre.
Chap. 6. La noix de coco. C'est encore avec le

secours de l'eau et à feu nud, que se font ces distillations.

LIVRE V.

Le cinquième livre indique la manière de tirer l'huile des résines.

Chap. 1. La distillation s'en fait dans le vaisseau chimique appelé *luth* ou *tortue*, qui s'applique exactement à la surface du fourneau. On le recouvre de charbons ardens, en sorte que les résines se trouvant entre deux feux, et venant à se gonfler, se trouvent comprimées et forcées de laisser échapper l'huile recelée dans leur sein. C'est de cette manière, suivant Porta, que se distillent les huiles suivantes :

Chap. 2. De mastic.
Chap. 3. d'ambre jaune ou karabé.
Chap. 4. De benjoin.
Chap. 5. De styrax.
Chap. 6. De baume.
Chap. 7. D'encens.
Chap. 8. D'oppoponax.
Chap. 9. D'ammoniac.
Chap. 10. De thérébentine.
Chap. 11. De poix-résine.
Chap. 12. De cire.
Chap. 13. De camphre.

LIVRE VI.

Le sixième livre contient les procédés concernant l'extraction de l'huile de certains bois.

Chap. 1. Après avoir décrit les fourneaux dont se servaient les anciens pour empêcher que ces huiles distillées ne prissent un goût d'empyreume, Porta entre dans quelques détails sur les huiles suivantes, savoir :

Chap. 2. Sur celle de gayac.

Chap 3. Sur celle de genièvre.

Chap. 4. Sur celle de bois d'aloës.

Chap. 5. Sur celle de bois d'aspalath. On coupe tous ces bois en très-petits copeaux ; on les fait macérer pendant une semaine dans un vaisseau plein d'eau et bien bouché ; ensuite on jette le tout dans une cornue qui ait le double de capacité, et qu'on a soin de bien enduire extérieurement d'argille ; on l'expose à un feu lent.

LIVRE VII.

Les eaux-fortes sont le sujet du septième livre.

Chap. 1 et 2. On y voit d'abord la manière d'obtenir ce que l'on appelle aujourd'hui *eau régale*, qui, sans attaquer l'argent, dissout l'or, comme aussi l'acide nitreux qui dissout l'argent sans attaquer l'or.

Chap. 3. Vient ensuite l'extraction de l'eau ou huile de vitriol.

Chap. 4. De l'huile de soufre, avec figure de l'appareil à ce destiné.

Chap. 5. De l'eau et de l'huile de tartre.

Chap. 6. De l'huile de vif-argent, avec figure de l'appareil.

Chap. 7. De l'huile de briques.

Chap. 8. De l'huile de sel.

Chap. 9. De l'huile de talc. Ce livre est terminé par une explication sur la manière de séparer des eaux de différentes qualités qui se trouvent mêlées ensemble par accident ou autrement. Tandis que Porta travaillait à faire de l'or potable, le vaisseau vint à se rompre, et l'eau-de-vie tomba dans l'eau du bain-marie; il versa l'eau dans un alambic qu'il recouvrit de son chapiteau, et ajusta un récipient, le tout bien luté, exposé au bain-marie. Une légère chaleur commença par vaporiser l'eau-de-vie qui tomba dans le récipient, sans donner signe de gouttes d'eau au chapiteau; mais lorsqu'il commença à appercevoir des gouttes d'eau au chapiteau, il reconnut que l'eau montait; il arrêta la distillation, retira le récipient, et trouva que l'eau-de-vie était entière, du même poids et au même degré qu'elle était avant l'accident. Il retira de la même manière de l'eau-de-vie, de l'eau-rose et autres, qui étaient tombées dans le sable et dans les cendres, qu'il fit distiller pareillement. Ayant un jour, dit-il, fait dissoudre de l'or ou de l'argent, je jetai de l'eau de fontaine pour affaiblir la liqueur dissolvante, et ensuite je mis dans cette eau affaiblie une tablette de cuivre. La liqueur dissolvante abandonna l'or et l'argent, et se retira en forme de nuage autour de la tablette; j'enlevai la tablette; je recueillis du mieux que je pus l'or et l'argent; et pour ne pas perdre la liqueur dissolvante, je mis l'eau dans un alambic

sur un feu doux. Lorsque j'apperçus le chapiteau couvert de vapeurs rouges, j'éloignai le feu, et mon eau-forte reprit sa première qualité. Un autre jour, tandis que je faisais le départ de l'or et de l'argent, le vaisseau se brisa, et l'eau-forte tomba dans les cendres. Je lavai les cendres et le charbon dans de l'eau de fontaine; je mis l'eau dans un alambic; l'eau s'évapora, et ce qui resta après cette évaporation, me rendit mon or et mon argent.

LIVRE VIII.

Le huitième livre fournit des procédés pour extraire les principales propriétés des substances.

Chap. 1. Comme l'eau-de-vie est un des premiers menstrues employés à cet effet, Porta commence par indiquer la manière d'extraire l'eau-de-vie sans feu, et la manière des gens de la campagne. Il ne s'agit que de mettre du vin nouveau, au sortir de la cave, dans un tonneau, d'appliquer à la place du bondon un tuyau de quatre à cinq pieds, terminé par un chapiteau dont le bec est ajusté à un récipient. Le mout, en fermentant, fait élever des vapeurs qui retombent dans le récipient, et ne sont autre chose que de l'eau-de-vie.

Chap. 2 et 3. Viennent ensuite d'autres procédés pour distiller l'eau-de-vie avec le secours du feu.

Chap. 4. L'esprit-de-vin que Porta nomme la *quintessence de l'eau-de-vie*, donne lieu à quelques observations sur sa distillation.

Chap. 5 et 6. L'eau-de-vie est l'agent dont on se sert pour retirer la quintessence du fénouil, du seseli de Marseille, de l'angélique et de la zodoaire. Les procédés décrits peuvent servir pour tirer d'autres quintessences.

Chap. 7 et 8. Définition des élixirs; leurs divers genres, en quoi ils diffèrent des essences, des huiles, des teintures; manière de retirer un élixir de la pimprenelle.

Chap. 9. Définition du médicament auquel on donne le nom de *clyssus*, et figure de l'appareil destiné à le préparer.

Chap. 10. Ce huitième livre est terminé par quelques observations sommaires sur la préparation des teintures.

LIVRE IX.

Le neuvième et dernier livre a pour objet l'extraction des huiles par expression.

Chap. 1. Description du pressoir. Procédés pour extraire les huiles suivantes, savoir :

Chap. 2. L'huile de myrthe.

Chap. 3. Celle de musc.

Chap. 4. Celle de civette.

Chap. 5. Celle d'ambre.

Chap. 6. Celle de castor.

Chap. 7. Celle de mithridate et de thériaque.

Chap. 8. Celle de scorpion.

Chap. 9. Celle de sucre.

Chap. 10. Celle de semences de citron.

Chap. 11. Celle de graines de coloquinte et de sinapi.

Chap. 12. Et enfin celle de verre. Porta, sur chaque article de distillation, indique les propriétés médicamenteuses des différens produits.

DE AERIS TRANSMUTATIONIBUS.

Bibl. du Panthéon. R. 830. *in*-4°. Bibl. nat. V. 1381. *in*-4°.

DEDIÉ à Fréderic Cœsius, marquis du mont Cœlius; l'épître dédicatoire est datée de Naples, 7 novembre 1609.

Cet ouvrage est précédé de deux pièces de vers en l'honneur de Porta, l'une grecque, par Jean Demisian, théologien de Cephalonie; l'autre en arabe ou hébreu, par Marc Dobel, professeur de langue arabe au collège de Rome.

Imprimé à Rome en 1614, *in*-4°.

Autres éditions.

Nicéron. { Rome 1610. / Venise 1615, *in*-4°.

DE AERIS TRANSMUTATIONIBUS.

LIVRE Ier. (*)

Le premier livre est un traité de l'air.

Chap. 1 à 4. Porta examine d'abord la nature de l'air, les opinions des anciens, et notamment celle d'Aristote sur les qualités de l'air; il les combat et propose la sienne, dont il résulte entre autres choses, que l'air susceptible de se charger de différentes propriétés qui lui sont étrangères, telles que les odeurs, les couleurs, la chaleur, etc., n'a d'autres qualités propres que d'être très-froid, de passer de l'état aérien à l'état de feu, par le mouvement et la réverbération. Suivant lui, le feu est un air atténué, et l'eau un air glacé; de sorte que l'air se trouve renfermé entre deux limites, la densité et la rarité; le feu, terme de sa rarité, l'eau, terme de sa densité. Il faut convenir que les principes de la nouvelle chimie, et la doctrine des gaz ne s'éloignent pas beaucoup de cette opinion.

Chap. 5. Une autre propriété qu'il remarque encore dans l'air, c'est de pouvoir être le véhicule

(*) *Nota.* En tête de ce premier livre est une table synoptique de l'air, considéré sous ses différens rapports avec les phénomènes de la nature.

de lui-même et d'autres élémens ou substances. Il n'y a pas loin de ce principe à l'aérostation.

Chap. 6. Il passe ensuite à la division des trois régions de l'air, la basse région, la moyenne région, et la région la plus élevée. Vers le nord, la chaleur ne parvient dans aucune des trois régions. Sous la zône équinoctiale, les trois régions sont en tout temps pénétrées de chaleur, par la marche directe et réfléchie des rayons du soleil. Dans les zônes tempérées, les régions éprouvent différentes températures : en hiver, la moyenne région, toujours froide, descend assez bas ; en été les rayons directs du soleil dilatent la région inférieure, et l'espace de la moyenne région est presque nul.

Chap. 7. Manière dont le soleil échauffe l'atmosphère. Après avoir combattu le sentiment d'Aristote, il soutient que les rayons du soleil ne sont ni chauds ni lumineux; qu'ils ne le deviennent que par multiplication et réverbération. Il compare la terre à un miroir qui, si elle était concave, renverrait un foyer brûlant ; mais comme heureusement sa forme est convexe, elle renvoie des rayons divergents qui ne procurent de chaleur que par leur multiplicité, et parce qu'ils sont réfléchis par la région inférieure où l'air est beaucoup plus dense que dans les deux autres régions. Pour prouver que les rayons solaires ne sont pas lumineux par eux-mêmes, il s'appuie sur le rayon qui, traversant une chambre obscure, ne devient sensible à la vue qu'autant qu'il frappe sur les atômes de poussière.

Chap. 8 et 9. Viennent ensuite des réflexions sur l'élévation des vapeurs et des exhalaisons. Il n'est

point encore de l'avis d'Aristote et autres philosophes. Il pense que si l'action du soleil ne se porte que sur l'eau, il n'en résulte que de l'air qui se convertit en pluie par la condensation ; mais que les plantes et la terre renferment des fluides, des sucs et d'autres substances évaporables, que la force du soleil dissout, d'où résultent ou des vapeurs grasses bitumineuses, sulfureuses, inflammables, qui se convertissent facilement en feu, ou des vapeurs sèches et stériles. C'est de ces substances que la rosée, la manne, les flammes, le tonnerre tirent leur origine. Quant à la manière d'évaluer le degré d'élévation des vapeurs, il emprunte la démonstration d'Alhazen et la figure.

Chap. 10 à 16. Après avoir expliqué les avantages que les vents procurent, et passé en revue les opinions de Démocrite, d'Hippocrate, d'Aristote, de Beda et autres philosophes, sur l'origine et la nature des vents, il les discute, les réfute, et fait ensuite connaître ce qu'il pense à cet égard. Tandis que le soleil, dit-il, parcourt la terre et laisse tomber à-plomb ses rayons sur elle, ceux-ci, par la réflection, produisent une grande chaleur qui divise l'air en particules atténuées. Celles-ci gagnent le haut en se développant. Bientôt la masse augmente ; l'espace ne peut plus la contenir ; elle chasse l'air le plus voisin ; cet air chassé lutte contre celui qui lui est contigu ; de proche en proche le plus fort prend la place du plus faible ; ce mouvement, cette lutte, ce passage d'une place à une autre, cette succession rapide d'air poussé et repoussé,

cette fluctuation, l'espace disputé entre l'air raréfié et l'air condensé, telle est l'origine des vents.

Chap. 17 à 26. Suivent les noms des vents, les points cardinaux d'où ils soufflent, leur successibilité dans le cours de l'année. Porta traite en particulier des vents du nord et du midi, du vent Favonius (vent d'ouest), des vents apagés et hypagés, des vents éthésiens et ornithiens, et des vents en général. Il examine pourquoi les beaux et mauvais temps n'arrivent pas toujours aux mêmes époques dans le cours de l'année, et termine la description des vents par l'Ecnephia et le Typhon, espèces de trombes.

Chap. 27, 28. Les vents comme l'air sont susceptibles de différentes modifications. Il essaie d'expliquer pourquoi les vents qui viennent du Levant sont chauds, et ainsi des qualités des autres vents. Signes pronostics qui annoncent les vents, la plupart tirés de Pline (tome 6, page 558 de la traduction.)

Chap. 29. Dans le temps des vents, on entend dans l'air différens sons ; Porta les attribue au bruit que font les eaux en se précipitant dans les gouffres et les cavernes.

Chap. 30, 31, 32. Ce premier livre est terminé par trois chapitres assez intéressans, l'un sur les causes de la corruption de l'air, un autre sur les signes avant-coureurs de cette corruption, et le dernier sur les moyens de rendre à l'air sa salubrité. Ce que contient le premier chapitre se retrouve dans tous nos livres de physique ; le second indique comme présages de la corruption de l'air, l'émi-

gration des oiseaux qui abandonnent leurs petits; la multitude extraordinaire des mouches; les œufs et les fruits qui se trouvent gâtés du jour au lendemain, pour avoir passé la nuit à l'air; le pain échauffé qui se trouve moisi lorsqu'il a passé la nuit au bout d'une pique, sur-tout si les chiens et les poules meurent après en avoir mangé; le suintement des murs et des toîts; la couleur citrine de l'air; l'apparence plus fréquente de météores ignés dans l'air, et une odeur fétide répandue dans l'atmosphère. Il paraît dans le dernier chapitre que le feu est un des principaux remèdes et préservatifs contre l'air contagieux. Différens auteurs ont indiqué de brûler des bois ou substances odorants; mais l'indication de tels ou tels bois, en telles ou telles circonstances, est puérile et absurde.

LIVRE II.

Le deuxième livre traite des pluies.

Chap. 1. Avantage des eaux de pluie sur les autres, et citations d'auteurs à ce sujet. — Opinions des anciens sur les nuages et sur la pluie; réfutation de ces opinions, et principalement de celle d'Aristote.

Chap. 3. L'opinion de Porta est que par la même raison, que la chaleur agissant sur l'eau la change d'abord en vapeurs, puis en air, de même le froid exerçant son action sur l'air, le convertit d'abord en vapeurs, puis en nuage et enfin en eau.

Chap. 4. Citations d'Aratus, de Virgile, de Pline et autres auteurs, sur les différens présages de la pluie.

Chap. 5, 6. Utilité de la neige, ses bons effets.

Sentimens des anciens sur sa formation. Porta pense que de même que l'eau agitée par l'air devient écumante, de même l'air déjà tourné à l'humidité, et rassemblé en nuage, forme une espèce d'écume, qui, saisie par un froid rigoureux, prend la consistance de la neige.

Chap. 8. Dangers de boire de la neige fondue, même après l'avoir fait chauffer.

Chap. 9. Citations d'Aratus et de Plutarque, sur les signes qui présagent la neige.

Chap. 10 et 11. Sentimens des anciens sur la grêle. Suivant Porta, la formation de la grêle n'a lieu que par un très-grand froid, ou à raison du lieu, des circonstances et des vents; mais il faut aussi que l'eau soit poreuse et remplie d'air, afin que le froid la pénètre et la glace parfaitement. Il faut de plus que le vent du midi ait préparé, par la chaleur, l'eau à se laisser pénétrer par le froid.

Chap. 12. Contes absurdes sur les présages et les préservatifs de la grêle.

Chap. 13 et 14. Des avantages de la rosée; sentimens des anciens sur l'origine de la rosée et de la gelée blanche. Elles sont, suivant Porta, l'une et l'autre de même nature; elles ont leur source, non dans les vapeurs, mais dans les émanations des plantes, dont elles prennent les qualités. Elles ne doivent point leur existence à la hauteur du sol ni au froid de la nuit, ni aux vents du nord.

Chap. 15, 16. L'eau, la grêle, la neige n'ont rien de commun avec la rosée et la gelée blanche. Réfutation des différentes opinions des anciens. Porta, pour expliquer l'origine des plantes, commence par

décrire les opérations et les effets de la distillation chimique, qu'il applique à la transpiration des plantes, occasionnée par la chaleur du soleil suivie du froid, qui condense les différentes matières transpirées, savoir les plus légères en gouttes d'eau limpides, les plus grossières en miel, en gomme, en glu, en sorte que chaque matière retient ses propriétés. Il ajoute que la rosée n'est pas le suc d'une seule plante ; c'est aussi celui de toutes les plantes voisines réunies ; d'où viennent les différentes qualités de la rosée.

Chap. 17. Il combat ce que Pline et autres auteurs ont avancé sur la formation des perles, qu'ils disent produites par la rosée qu'aspirent les huîtres. Porta pense que les perles ne viennent pas du corps de l'animal, mais de la coquille ; que leur plus ou moins de grosseur est due à l'âge, et que leur plus ou moins grande blancheur dépend de la pureté de la nacre et de l'eau de la mer.

Chap. 18. Origine de la manne due à la rosée. Le nom de manne, suivant Porta, vient de l'exclamation du peuple d'Israël, qui, à la vue de la manne, s'écria : *Manha ! manha !* c'est-à-dire qu'est ceci, qu'est ceci. Sans s'arrêter à définir la manne de l'Ecriture-Sainte, ni aux différentes dénominations données à la manne par les anciens, il rapporte la manière dont on recueille la manne qui découle des frênes, et insiste sur la supériorité de celle du frêne ornier. (*Fraxinus ornus*, *L.*)

Chap. 19. Le miel est aussi une production de la rosée ; il émane de différens arbres ; c'est une espèce de suc qui transpire de l'écorce et des feuilles,

et qui, après avoir successivement éprouvé les impressions de la chaleur et du soleil pendant le jour, et du froid pendant la nuit, se trouve le matin répandu sur le tronc et sur le feuillage. Aussi le miel qui retombe du ciel en espèce de rosée, sur les arbres, tient-il ses propriétés des arbres et plantes dont il a transpiré; amer sur l'absynthe; désagréable sur la bruyère; veneneux sur le laurier rose, et bon sur le thym.

Chap. 20. Porta ne croit pas, comme quelques auteurs, qu'il ait plu des grenouilles; mais donnant dans une autre erreur fort commune de son temps parmi les physiciens, il suppose que la pluie en tombant sur la poussière, avait pu engendrer une espèce de corruption, qui avait donné naissance aux grenouilles. Il renvoie à cet égard au chap. 2 du 2e. livre de sa Magie Naturelle.

Chap. 21. Quant aux pluies de sang, de lait et autres semblables prodiges, il les regarde comme des fables. Il peut se faire, ajoute-t-il, que la pluie tombée sur une terre abondante en minium, ait été teinte en rouge, et qu'on l'ait prise pour une pluie de sang.

LIVRE III.

Le 3e. livre traite des météores ignés.

Chap. 1. Après avoir réfuté les opinions des anciens sur l'origine des éclairs, celle de Porta est que les différentes émanations des végétaux, des animaux, des terres bitumineuses et sulfureuses; que ces émanations, dis-je, susceptibles de s'enflammer, étant atténuées, divisées, attirées et élevées

vées dans l'air par les rayons ardens du soleil d'été, se portent à la moyenne région, qui n'est pas alors d'une grande épaisseur ; et lorsqu'elles viennent à toucher la région supérieure, qu'il suppose toute de feu, ces évaporations combustibles s'enflamment, le ciel paraît en feu d'un bout à l'autre. Il allègue pour exemple de comparaison, l'expérience citée liv. 12, ch. 11 de la *Magie Naturelle*, où il indique les moyens de faire paraître une chambre en feu avec du camphre et de l'esprit-de-vin.

Chap. 2. Les feux sous la forme de torches enflammées, de flèches ignées, de poutres et autres météores, ont la même origine, quoiqu'ils aient plus de durée. Porta rapporte à ce sujet différens phénomènes tirés des historiens.

Chap. 3. Sentimens des anciens sur les étoiles tombantes. Porta pense que ce météore est causé par des exhalaisons grasses qui, parvenant à la région du feu, s'enflamment, pour ainsi dire, goutte à goutte, successivement et de proche en proche, comme cela arrive dans une traînée de poudre à canon.

Chap. 4. C'est un présage de tempête pour les matelots, lorsqu'ils apperçoivent beaucoup d'étoiles tombantes.

Chap. 5. Les anciens ne paraissent pas d'accord sur ce qu'on appelle *chèvres dansantes*, et sur leur forme. Il résulte de l'opinion de Porta, que ce ne sont autre chose que des exhalaisons détachées les unes des autres, qui s'enflamment les unes après les autres, et ne forment qu'un feu interrompu passant successivement d'une place à une autre.

Chap. 6. Quant aux gouffres, aux enfoncemens, aux couleurs de sang qu'on croit appercevoir dans le ciel, ce ne sont que des apparences. Les gouffres et les enfoncemens ont lieu lorsque le plan de devant, plus éclairé, fait paraître plus sombre et semble faire reculer ce qui l'est moins. Aussi les peintres, pour faire fuir les objets qu'ils veulent éloigner, jettent plus de blanc sur ce qu'ils veulent rapprocher. Quant à la couleur de sang, il est constant, dit Porta, que la couleur du feu et de la lumière varie suivant la densité des milieux qu'ils traversent. Il renvoie à son traité *de Refractione.*

Chap. 7. Anciens préjugés sur les feux appelés *Castor et Pollux*, et sur les feux follets. Traits historiques tirés de différens auteurs. Voici les causes naturelles que Porta assigne aux feux follets : Le soleil attire dans l'air les différentes exhalaisons qui s'élèvent des terres fumées, des immondices, des jardins, des arbres et des hommes eux-mêmes; ces matières, divisées, atténuées, réduites en vapeurs, se fixent aux sommités des pièces de bois, des tours, des églises; la transpiration des matelots s'attache au haut des mâts; celle des guerriers, à l'extrémité de leurs piques; celle du corps humain s'échappe en plus grande abondance par la tête, comme plus poreuse. Ces évaporations sont lumineuses la nuit et dans les ténèbres. On sait que les matières animales qui sont salées, telles que les débris de poissons, sont lumineuses. Il en est de même des racines pourries des arbres et autres; mais il n'y a que des gens grossiers et ignorans qui

aient à cet égard l'imbécille crédulité des anciens, et qui attribuent les intempéries de l'air à des causes aussi étrangères.

Chap. 8. Porta se rit des causes finales attribuées au tonnerre par les anciens, et fait voir qu'il frappe indistinctement les bons et les méchans, les temples des dieux et l'asyle des scélérats.

Chap. 9 et 10. De-là il passe à la formation du tonnerre, réfute les opinions absurdes des anciens et les excuse sur ce qu'ils ne connaissaient pas la poudre à canon. Voici maintenant l'opinion de Porta.

Chap. 11. Les rayons pénétrans du soleil enlèvent de la fange, des immondices, du fumier, de la transpiration des animaux, de toutes les matières en putréfaction, et des subtiles émanations des minéraux, une multitude de miasmes sulfureux, bitumineux et combustibles, que la chaleur convertit en un air que sa mobilité rend encore plus léger. Ces miasmes, aspirés par les rayons du soleil dans une région supérieure, parviennent à une région froide qu'ils parcourent sans s'y condenser, à cause de leur grande ténuité et de leur nature grasse; et comme la partie supérieure de cette région touche à la partie inférieure de l'éther, qui est la région du feu, le contact de ce foyer brûlant enflamme ces miasmes, qui, prenant un plus grand espace et rencontrant un obstacle dans les nuages, rompent la masse d'air qui s'oppose à leur passage; et il faut nécessairement que cette rupture se fasse avec d'autant plus de fracas, que l'air qui les enveloppe a plus d'épaisseur et de densité. Cette in-

flammation, ajoute-t-il, peut encore s'opérer d'une autre manière : la circonférence supérieure de la moyenne région est convexe, par la raison que la terre, l'eau, l'atmosphère, tendant au centre par les lois de la pesanteur, sont ronds : les rayons solaires frappent cette surface, rencontrent un milieu plus dense, dans lequel, comme dans un verre, ils se réfractent et mettent le feu à tout ce qu'ils rencontrent. Il renvoie, pour l'explication, à une expérience indiquée dans son traité *de Refractione*. Il entre ensuite dans le détail sur les effets de la poudre à canon et de la poudre fulminante. De-là, il passe à l'examen de plusieurs questions.

Chap. 12. D'où vient le bruit du tonnerre? Pourquoi le tonnerre tombe-t-il? Pourquoi frappe-t-il avant qu'on ait entendu le coup? Pourquoi est-il fréquent en automne? Pourquoi tombe-t-il de préférence sur les lieux élevés? Si réellement il tombe sous la forme d'une pierre?

Chapitres 13, 14. Il rapporte, d'après les auteurs, quelques effets singuliers du tonnerre, et leur sentiment sur différentes espèces de tonnerres.

Chap. 15 et 16. Il termine le 3e. livre par 2 chapitres, dans lesquels il rapporte ce que quelques anciens ont écrit sur les pronostics qu'on peut tirer de la foudre et des éclairs, en observant la direction du vent, de quelle partie du ciel vient le bruit et la lumière, dans quel signe du zodiaque est la lune, etc.

LIVRE IV.

Le 4e. livre traite des météores aqueux et de ceux qui se passent dans les entrailles de la terre.

Chap. 1, 2, 3. Après avoir rapporté quelques passages des auteurs sur l'utilité de la mer, Porta examine les opinions des anciens sur l'origine de la mer et l'espace qu'elle occupe. Pour lui, il s'en tient à ce que dit l'Ecriture sainte sur sa création, et il établit, par un calcul très-sommaire, que la mer, par sa très-grande évaporation, rend à la terre autant d'eau qu'elle en reçoit.

Chap. 4, 5, 6. Il discute ensuite les opinions des anciens, et particulièrement celle d'Aristote, sur les causes qui rendent l'eau de la mer salée. Il attribue ces causes à la quantité de sources et de fontaines salées dont les eaux se rendent à la mer ; et il n'est pas éloigné de croire, avec Métrodore, qu'il y a dans le lit de la mer des terres, des montagnes et des mines de sel qui fournissent en grande quantité le sel aux eaux de la mer.

Chap. 7. Il démontre ensuite les avantages qui résultent de la salure des eaux de la mer.

Chap. 8. Vient ensuite l'examen de plusieurs questions : Pourquoi l'eau de la mer est-elle plus salée en été qu'en hiver ? Par quelle cause la mer irritée s'appaise-t-elle en versant de l'huile à sa surface ? Pourquoi devient-elle lumineuse ? Pourquoi les voyageurs éprouvent-ils le mal de mer ? Pourquoi l'eau de la mer, plus épaisse, est-elle plus transparente que l'eau douce ? Pourquoi l'eau de la mer n'est-elle pas propre au blanchissage ? Si l'eau de la

mer peut-être brûlée ? Si elle préserve le vin de se gâter ? Pourquoi l'eau de la mer s'échauffe-t-elle par le mouvement, tandis que l'agitation refroidit l'eau douce ? Pourquoi l'on nage plus facilement en mer que dans les rivières ? Pourquoi les navires tirent plus d'eau dans le port qu'en pleine mer ? et pourquoi l'eau est douce près de la terre ?

Chap. 9. Avantages qui résultent de l'agitation de la mer. — Cinq mouvemens dans la mer : 1er. mouvement de précipitation par l'effet de la pesanteur ; 2e. mouvement irrégulier, causé par les vents ; 3e. mouvement, d'orient en occident ; 4e. mouvement, du nord au midi ; 5e. mouvement, flux et reflux.

Chap. 11, 12, 13. Porta passe en revue les erreurs des anciens philosophes sur le flux et reflux, qu'il attribue entièrement à l'influence de la lune, prouvée par des observations journalières, dont il donne le détail.

Chap. 14. Explication des différences du flux et reflux en différens pays, avec figures. Démonstration des effets de la lune à l'égard du flux et reflux.

Chap. 15. Signes avant-coureurs des tempêtes.

Chap. 16 à 26. Après avoir dit un mot de l'utilité des fleuves, Porta passe en revue les opinions des théologiens, d'abord, et ensuite des différens philosophes, sur l'origine des sources, des fontaines et des fleuves. Cette question lui paraît assez importante pour approfondir ces opinions. En conséquence, il réfute, l'un après l'autre, Thalès, Pline, Sénèque, Albert-le-Grand, Baptiste Albert, Scaliger et autres. Il paraît incliner davantage pour le sentiment

d'Aristote, qu'il défend contre la critique de Georges Agricola.

Chap. 27. C'était une opinion reçue de son tems, que l'eau se change en air, et l'air en eau. En parlant de ce principe, il se rapprochait d'Aristote, et penchait à croire que, dans les grottes et les cavernes, l'air saisi, condensé par le froid, se réunit en gouttes, et de-là l'origine des sources peu abondantes d'abord, et qui, par succession de tems et surabondance d'eau, deviennent des fleuves; c'est ce qu'il dit avoir observé dans des cavernes de quelques montagnes des environs de Naples. A ces causes, suivant lui, se joint l'influence de la lune, qui se fait sentir dans l'intérieur de la terre comme à sa surface: il dit que l'effet du flux et reflux, de six heures en six heures, sera remarqué par ceux qui examineront le cours des fleuves. Il avoue ne savoir trop expliquer comment l'eau parvient au sommet des montagnes. La sécheresse peut faire monter l'eau, comme on le voit dans l'expérience du filtre ou de la bandelette de laine le long de laquelle l'eau s'élève du fond du vase et gagne de proche en proche jusqu'à l'extrémité supérieure, où, lorsqu'elle est arrivée, elle descend par le bout de la lanière pendante, et tombe, par son propre poids, dans le récipient; mais où sont, continue-t-il, les montagnes assez sèches pour aspirer l'eau et l'élever jusqu'au sommet?

Chap. 28. La crue des eaux du Nil étant un corollaire du chapitre précédent, il examine d'abord ce qui est rapporté par Diodore de Sicile sur les

opinions des anciens. Celle qui lui paraît se rapprocher le plus de la vérité, est celle d'Agatharchide de l'île de Chio, qui attribue la crue des eaux du Nil pendant l'été, aux pluies qui tombent sur les hautes montagnes de l'Ethyopie, depuis le solstice d'été jusqu'à l'équinoxe d'automne.

Chap. 29, 30. Viennent des citations de quelques vers de Lucrèce, où se trouve renfermée la doctrine de Thalès, de Démocrite et d'Anaxagore. Parmi les différens auteurs cités, il a soin encore de recueillir les passages de Pline et de Sénèque où il est question du Nil.

Chap. 31. De-là il passe à la description du cours du Nil, d'après la relation de François Alvarez, aumonier de l'ambassade envoyée par le roi de Portugal au prêtre Jean (c'est ainsi qu'on appelait le roi d'Abyssinie; voyez Bayle, tom. I, p. 38): à cette description est jointe une figure. Pour expliquer ensuite les causes de la crue du Nil, il a recours à des raisonnemens vagues qui n'expliquent rien, et qui, tout obscurs qu'ils sont, paraissent même étrangers à l'objet.

Chap. 32. Ensuite vient l'examen de plusieurs questions : Pourquoi les voyageurs font-ils provision d'eau du Nil avant le jour? Pourquoi ne s'élève-t-il du Nil aucune vapeur? Propriété des eaux du Nil d'engraîsser ceux qui en boivent, suivant Plutarque.

Chap. 33. Il termine par dire un mot sur la saveur des eaux en général.

Chap. 34. Opinions des anciens sur les feux souterreins, réfutées par Porta.

Chap. 35. L'air souterrain vient-il de dehors, ou prend-il naissance dans le sein de la terre ? Sur cette question, qui a partagé les philosophes, Porta pense que la cause des vents souterrains est la même que celle des vents qui règnent dans l'air ; mais au lieu de l'action atténuante des rayons solaires, il existe dans les entrailles de la terre un feu qui en fait les fonctions, échauffe l'air qui y est renfermé, le raréfie : de-là les vents souterrains. Il cite pour exemple le mont Vésuve, dont une des bouches rend un vent très-froid, quoiqu'il renferme un foyer toujours brûlant.

Chap. 36. Après avoir rapporté le beau passage de Sénèque, sur le tremblement de terre, — chap. 37, il examine les causes de ce terrible fléau, discute les opinions des anciens philosophes, dont les uns, tels qu'Anaxagore et autres, attribuent la cause des tremblemens de terre au feu ; — chap. 38, d'autres, tels que Démocrite, Thalès et Lucrèce, à l'eau ; — chap. 39, d'autres, tels qu'Anaximène, Asclépiodore et autres, à la terre ; — chap. 40, d'autres, tels qu'Archélaüs, Callisthène, Métrodore et autres, à l'air ; — chap. 41, d'autres, tels que Démocrite et Epicure, à tous les élémens.

Chap. 42. Il passe aussi en revue les opinions d'Aristote, de Théophraste, de Possidonius, de Straton, et les combat toutes.

Chap. 43. Quant à l'opinion personnelle de Porta, il pense que la cause du tremblement de terre est dans l'intérieur de notre globe, et que le tonnerre est dans l'air. Il attribue le tremblement de terre à

l'action des feux souterrains, qui, raréfiés, agités et cherchant à se faire jour, occasionnent d'abord quelques secousses ; bientôt les matières sulfureuses, bitumineuses s'enflamment, et il se fait, avec fracas, une explosion terrible, dont il résulte un abyme profond, dans lequel viennent s'engloutir des villes entières.

Chap. 44. Il donne ensuite une relation d'un embrâsement spontané qui a eu lieu le 28 septembre 1518, dans les environs de Pouzzol, près Naples. Il parle aussi de l'explosion qui, au rapport de Dion, ensevelit sous ses laves deux villes entières, Herculanum et Pompéia, tandis que le peuple était au spectacle.

Chap. 45 à 49. Ces chapitres ont pour objet les lieux et les temps les plus propres aux tremblemens de terre, les bruits secrets qui les précèdent et y succèdent, les diverses sortes de tremblemens de terre et les présages qui les annoncent.

Chap. 50. Il explique aussi pourquoi la peste est une suite des tremblemens de terre.

Chap. 51. Il confirme ce que dit Pline sur l'usage des puits et des soupiraux comme préservatifs contre les tremblemens de terre, par l'exemple de la ville de Pouzzol (*Puteoli*), autrefois Dicéarchie, et dont le nom a été changé en celui de Pouzzol, à cause du nombre de petits puits qu'on y avait pratiqués, et qui la préservaient de tremblemens de terre, auxquels elle était fort sujette.

Chap. 52. Opinions des anciens sur les causes des sources chaudes et des eaux thermales.

Chapitre 53. Le dernier chapitre, intitulé : *Des Bains*, roule entièrement sur les propriétés de certaines eaux chaudes ou froides, d'après Vitruve.

DE MUNITIONE.

Bibl. nat. v. 1532 *in*-4°.

Bibl. du Panthéon. v. 664. *in*-4°.

CET ouvrage, imprimé à Naples en 1608, commence par une préface et finit par la permission d'imprimer, datée du 5 octobre 1606.

DE MUNITIONE.

LIVRE Ier.

CHAPITRE I. Définition du mot *fortification*, et de ce qu'on entend par remparts, citadelles, châteaux, forteresses. Fortifier, c'est entourer de fortifications. On peut défendre une place avec des fascines d'une grande épaisseur, et multipliées, afin qu'elles résistent à l'artillerie. On emploie aussi des quartiers de rochers, le plus souvent des murs et autres genres de défense. On trace encore des lignes de circonvallation qui mettent les assiégés à l'abri du fer et du feu, et des mines souterraines: tels sont les dangers qui sont à craindre du dehors. en-dedans on ne craint que la surprise et la famine. On se garantit de la famine par les approvisionnemens, de la surprise par la surveillance.

Chap. 2. Le soldat, l'architecte, le mathématicien, l'artilleur, l'ingénieur, se disputent le droit de fortifier une place; leurs raisons respectives: mais c'est aux généraux d'armée de commander en cette partie, sauf à consulter, sur les détails, les plus habiles de chacun des états ci-dessus. Vitruve rapporte l'exemple de l'architecte Dinocrate qui proposa de tailler le mont Athos en forme de figure humaine, tenant dans la main gauche

une grande ville fortifiée ; dans la droite un large basins recevant les fleuves qui découlaient de la montagne pour se rendre à la mer. Alexandre-le-Grand blama ce que tout le monde admirait. Il trouva qu'il manquait des champs cultivés pour fournir la ville de vivres, ensorte qu'il fallait s'approvisionner au-delà des mers.

Chap. 3. Talens que doit avoir celui qui se destine à l'architecture militaire ; savoir : mathématique, arithmétique, géométrie, dessin, sur-tout celui d'être en état de dresser des plans. La théorie sans la pratique, ou la pratique sans la théorie, ne feront qu'un médiocre architecte. Il faut de plus qu'il connaisse bien les matériaux à employer, et l'usage des machines, afin de n'être pas obligé de s'en rapporter à des ouvriers qui souvent, par impéritie ou avidité du gain, perdent la réputation de ceux qui les emploient. A tout cela encore faut-il joindre les avis des hommes éclairés, et ne pas se fier à ses propres lumières.

Chap. 4. Avantages et désavantages des villes situées en pays plat. Les fortifications en sont plus régulières ; il est plus difficile de les assiéger, et elles reçoivent plus facilement des vivres et des renforts ; il faut un plus grand nombre d'assiégeans ; les sorties des assiégés peuvent être plus fréquentes et plus heureuses ; l'eau n'est jamais à une grande profondeur, et par conséquent les mines souterraines y sont moins praticables : d'un autre côté elles sont exposées aux incursions et aux attaques des ennemis par la facilité d'en approcher les pièces d'artillerie ; elles ont besoin de murs solides, d'im-

menses remparts, de larges fossés, de chemins couverts, de retranchemens, et d'une grande quantité d'hommes et de canons; les ennemis peuvent plus aisément voir, par des élévations naturelles ou artificielles, ce qui se passe dans l'intérieur, et mieux diriger leur attaque sur les points faibles. Pour construire une ville en plat pays, et la rendre imprenable, il faut choisir la partie du terrein la plus éminente, afin que les ennemis ne puissent rien voir de ce qui se passe dans l'intérieur, qu'on puisse voir au contraire de loin s'ils escaladent les murs, et qu'on puisse diriger de loin les pièces d'artillerie sur leurs ouvrages et leurs retranchemens. Il faut, dans l'intérieur, ménager une clôture, spatieuse, afin que, lorsque les batteries ont détruit les premières murailles, les assiégés trouvent encore des moyens de se fortifier contre les assaillans. Un terrain où les eaux n'abondent que par des aqueducs, doit être abandonné, parce que les eaux peuvent être détournées; il faut donner la préférence à ceux où se trouvent des sources qui mettent à l'abri de la soif, et exposent l'ennemi qui chercherait à pénétrer par des mines souterraines à être noyé.

Chap. 5. Avantages et dangers des villes construites sur le sommet des montagnes. Les anciens avaient pour principes que les villes construites sur des terreins élevés, étaient imprenables, et cette opinion a prévalu dans un siècle plus moderne, au point que de nos jours on voit la plupart des villes et des citadelles situées sur la crête des montagnes. Le premier motif, c'est que le siège en est

de la plus grande difficulté ; qu'il faut une armée nombreuse qui se trouve dispersée sur plusieurs points, ensorte que les différens corps éloignés les uns des autres par la distribution qu'il s'en fait dans les vallées et sur les montagnes, sont moins à portée de se secourir mutuellement quand la nécessité l'exige ; elles sont d'ailleurs à l'abri des assauts et des batteries; et quand bien même les murs viendraient à s'écrouler, elles se trouveraient encore défendues par les roches escarpés et les précipices ; les masses de pierres qu'on fait rouler sans effort, et par leur propre poids, sur les assiégeants, leur causent le plus grand dommage. Il n'y a ni batteries, ni escalade, ni machines de guerre qui puissent les enlever de vive force: il est encore d'autres avantages tirés du peu de dépense qu'exigent leurs fortifications, de la salubrité de l'air dans les lieux élevés, de la difficulté de creuser dans le roc pour y pratiquer des mines souterraines, de la facilité d'appercevoir tous les mouvemens de l'ennemi et ses dispositions, et de diriger sur lui une grêle de traits et de boulets, qui, lancés de haut, n'en sont que plus nuisibles: mais voici les inconvéniens; il est difficile de dresser un plan régulier de fortifications; on est forcé d'entourer une petite place dans une large enceinte; l'eau y manque le plus souvent, et une telle disette a forcé nombre de villes de se rendre à l'ennemi. Les pluies, ordinairement dégradent les murailles, et occasionnent des réparations fréquentes et ruineuses; on ne peut avoir de cavalerie ; on ne peut ni aller, ni venir, ni attaquer l'ennemi ; et c'est à grande peine qu'on

peut se procurer du secours et des vivres ; point de retraite en cas de poursuite ; nul autre moyen de se fortifier, et l'on n'est pas à l'abri des mines souterraines lorsque l'intérieur de la montagne est composé de pierres tendres. Pour construire une ville sur une montagne dont le site paraît favorable, il faut d'abord s'assurer si elle n'est pas dominée par un lieu plus élevé, ou du moins d'une hauteur égale, d'où l'on puisse faire jouer de l'artillerie, et inspecter ce qui se passe ; que la montagne ne soit pas si élevée, qu'on ne puisse battre la plaine avec le canon, ni recevoir des secours ; il est bon qu'il y ait plusieurs chemins couverts, et s'il se peut, des routes souterraines qui ne soient connues que du général, afin de pouvoir, dans le besoin, faire arriver des subsistances et autres secours nécessaires. Pour parer à la disette d'eau, il faut pratiquer nombre de citernes ; il faut aussi creuser des contre-mines pour déjouer les mines des ennemis.

Chap. 6. Avantages des villes situées sur les eaux : celles bâties sur la mer ne craignent ni les assauts, ni les mineurs, ni les pionniers ; ouvertes de toutes parts, elles n'ont besoin ni de murs, ni de fossés, ni de remparts, ni d'une garnison nombreuse, et sont facilement approvisionnées, soit par terre, soit par mer ; les assiégeans ne peuvent se dispenser d'avoir une armée de terre et une de mer, et de les tenir dispersées sur plusieurs points ; l'air y est si bon qu'on y vit communément très-long-tems ; il est possible d'y préparer un port pour recevoir les galères destinées, soit à maintenir la sûreté sur terre et sur mer, soit au transport des marchan-

dises et approvisionnemens ; mais ce qu'elles ont d'inconvéniens c'est qu'elles sont ouvertes à tous les ennemis qui se présentent, et qu'à tout instant dans le voisinage se trouvent des corsaires, des pirates, des écumeurs de mer qui les tiennent continuellement assiégées ; souvent on y éprouve la soif, si elles ne sont pourvues d'abondantes citernes. Les villes les plus mal situées sont celles construites sur des lacs ou des marais ; leur air corrompu en est l'ennemi le plus dangereux ; siège en est facile, et comme l'abord en est connu, l'ennemi peut intercepter toute communication, et par là les priver de tout secours ; et s'il vient à geler, elles sont privées de toute défense ; l'ennemi arrive bientôt jusqu'aux portes ; nuls retranchemens, point de murs, point de fossés qui les mettent en sûreté ; elles n'ont que l'eau pour toute défense ; si par nécessité il faut construire une ville sur les eaux, au moins que ce soit près de la mer, à l'exposition du nord, entre l'orient et le nord ; il n'est pas mal que l'eau de la mer, dans les gros tems, puisse se mêler à l'eau douce des lacs pour y faire périr les animaux qui rendent l'air très-insalubre. Caton et Strabon font mention de la ville de Salop, dans la Pouille, qui fut transférée sur le lac de ce nom par Marcus-Hostilius, lequel ouvrit le lac du côté de la mer ; ce qui rendit l'air plus salubre. Les situations les plus avantageuses sont celles sur les lacs dont on peut faire hausser ou baisser les eaux à volonté, en sorte qu'on peut inonder un champ et noyer toute une armée. Il y a beaucoup de villes de cette espèce dans la Belgique et dans la Hollande.

Chap. 7. Avantages et désavantages des villes

bâties près des eaux courantes: d'un côté elles ne sont pas difficiles à assiéger; il faut que l'ennemi partage son armée, et lorsque les circonstances l'exigent, il faut, pour se prêter un mutuel secours, qu'il passe le fleuve à la nage, ou qu'il fasse un pont de bateau; si une partie de la ville est prise par les assiégeans, il faut les mêmes peines, les mêmes travaux, pour emporter l'autre d'assaut; les vivres, les convois, les secours y abordent sans obstacle: d'un autre côté, elles sont plus exposées par le cours des fleuves qui les traversent, aux incursions des ennemis; les débordemens y apportent un grand dommage, ainsi qu'il est arrivé très-souvent à Rome, à Florence et autres villes; quelquefois le lit de la rivière est détourné par les ennemis, comme il est arrivé à Babylone au rapport de Frontin; les inondations peuvent obstruer les portes, renverser les murs de la ville, pénétrer dans les celliers, gâter les vins et les provisions, et rendre l'air humide et mal-sain; ce qui est arrivé par à la ville de Mantinée, suivant Xénophon: instruit par l'expérience, on ne s'est plus empressé de construire les villes sur des fleuves. Suivant Aristote, les brouillards qui s'élèvent le matin des fleuves, sont la cause de plusieurs maladies. Les quais, les rochers continuellement minés par les eaux, sont bientôt détruits, et demandent de fréquentes réparations ruineuses. Tantôt la terre et le sable comblant le lit de la rivière, forcent les eaux de se répandre, d'inonder la ville et les champs, tantôt la rivière change de lit, et se porte de côté et d'autre. Il est donc à propos de choisir ce qui prête le moins à

ces inconvéniens. Il faut donc opposer à l'irruption des eaux des grilles, des chaînes, des barreaux de fer qui défendent les entrées et les issues de la ville. Si cela ne se peut, il vaut mieux abandonner le terrein. Un quai de pierre ou d'argile, ou autre matière solide, contiendra le fleuve dans son lit. La ville doit se rendre maître du fleuve, et le fleuve défendre la ville. Il sera bon aussi que ses eaux remplissent les fossés et les tranchées. Il sont perfides les fleuves qu'on peut facilement détourner, et qui gèlent en hiver; ils sont moins utiles à la ville qu'ils ne lui sont contraires.

Chap. 8. Question de savoir s'il faut entourer les villes de murs. Les anciens, et sur-tout les Orientaux, pleins de confiance dans leur force et dans leur courage, dédaignaient les peuples qui entouraient les villes de murailles: exemples de villes très-anciennes entourées de murailles.

Chap. 9. Exemples d'anciennes villes enceintes d'une triple muraille; description et profil de ces sortes d'enceintes, d'après Albert Durer. Porta en fait sentir les inconvéniens, et y substitue une espèce de rempart dont il donne la figure, et qui produit tout l'effet d'une triple muraille.

Chap. 10. Les murs de villes doivent approcher de la forme circulaire. Les angles sont plus favorables à l'ennemi qu'ils ne servent à défendre la ville. C'est donc avec raison qu'on a abandonné l'usage antique des enceintes quarrées ou triangulaires. Exposé des motifs qui font desirer que la forme des enceintes approche le plus qu'il est possible de la circulaire.

Chap. 11, 12. Démonstrations géométriques des

figures qui peuvent être tracées dans un cercle, telles que carrés, pentagônes, polygônes.

Chap. 13. Les anciens faisaient consister leur sûreté, plutôt dans la force et l'épaisseur des murailles, que dans le plan des fortifications. Cependant le plan et la direction des murs est d'une bien plus grande importance. Il faut que les murs présentent des lignes qui se défendent réciproquement, c'est-à-dire que des angles rentrans il s'élève des batteries qui ne permettent pas à une mouche, pour ainsi dire, de s'attacher aux angles saillans; figure qui représente ce plan de fortification.

Chap. 14. C'est par cette raison que les plans de fortifications les plus utiles, sont ceux qui présentent un plus grand nombre de faces latérales, dont les batteries se croisent.

Chap. 15. Aussi voyons-nous que les anciens flanquaient leurs murs de tours, d'où les saillies les mettaient à portée de défendre et d'empêcher l'approche des murailles.

Chap. 16. Discussion sur quelques plans anciens d'architecture militaire, avec figures.

Chap. 17. Plan d'une fortification en forme d'étoile, qui, de tous côtés, présente des faces obliques, qui se défendent mutuellement par les batteries dressées vers les angles rentrans, auxquels on a donné le nom de *Tenailles*.

Chap. 18. Réflexions sur la longueur que les anciens donnaient à leurs murs entre chaque bastion, et sur la proportion qu'il convient de leur donner.

Chap. 19. Inconvéniens des murs perpendiculaires; nécessité de les construire en talus. Variété

de proportions à cet égard, suivant la matière de leur construction. La règle la plus générale pour les murs de pierre, appelés *Escarpe* ou *revêtement*, est d'un pied de retraite par dix pieds de hauteur jusqu'au cordon; lorsque le revêtement est de gazon, on lui donne un pied de talus sur six.

Chap. 20. Des contremines : les anciens leur donnaient pieds de haut sur 5 de large ; ces conduits souterreins étaient voûtés.

Chap. 21. Différentes formes de terre pleins des anciens et des modernes, avec figures.

Chap. 22. Prépondérance des formes rondes sur les formes carrées, dans les fortifications ; mais le plan circulaire n'est pas le seul qui mérite exclusivement la préférence ; très-utile pour les cavaliers, les plates-formes et les fortifications qui donnent sur la mer, les lacs et les fleuves, il est en toute autre circonstance susceptible de modifications ; différens plans figurés à cet égard.

Chap. 23. On a donné différens noms aux parties de fortifications appelées *boulevards ;* on y distingue le front, les flancs, les épaules, etc., chaque partie a ses proportions, son alignement ; mais c'est principalement les flancs qu'il convient de rendre solides. Description et figure d'un plan de fortifications hexagône.

Ch. 24. Des lignes de défense : critique de quelques erreurs sur cet objet, et plan figuré qui fait connaître les défauts et la justesse des proportions.

Chap. 25. Angles des bastions : les plus obtus sont préférables ; plans figurés qui indiquent l'avantage de ceux-ci, et les inconvéniens des angles aigus.

Chap. 26. Des épaules et des flancs. Leurs proportions pour la défense des courtines.

Chap. 27. Dissertation sur la question de savoir s'il est utile de faire ou d'entretenir des fossés au pied des remparts ; avantages qu'on en retire.

Chap. 28. Autre question, s'il est plus avantageux de les tenir secs ou pleins d'eau ; réflexions et distinction des circonstances qui admettent l'un ou l'autre.

Chap. 29, 30. Manière de construire ces fossés ; avec figures.

Chap. 31. Des contre-fossés : c'est le nom que donne Porta à de petits fossés creusés dans le grand au pied des murailles, soit pour servir d'égoût, soit pour déjouer les mines souterraines de l'ennemi, soit pour recevoir les pans de murailles qui tombent sous les coups de canons, et qui, amoncelés, gêneraient le jeu des batteries de la place ; leur profondeur et leur largeur se mesurent sur la hauteur des murailles au-dessus du cordon.

Chap. 32. Plan figuré d'une fortification hexagône, avec sa description.

LIVRE II.

Le deuxième livre traite de la construction des différentes parties des fortifications.

Chap. 1. Manière de construire des contre-mines dans les fondemens des murs de construction ; 7 pieds de largeur au moins, 10 pieds de hauteur au plus, y compris la voûte, avec quelques soupiraux d'espace en espace, pour donner passage à l'air et au feu ; vue extérieure d'une porte de la contre-mine.

Chap. 2. Des fondemens des murailles dans les lieux marécageux : suivant Vitruve, il faut bâtir sur pilotis ; mais lorsqu'il s'agit de jeter les fondemens dans les eaux, dans la mer, par exemple, ou dans les ports, exemples de constructions cités d'après des auteurs anciens, tels que Joseph, Plutarque, etc.

Chap. 3. De la manière de former les terre-pleins. Les modernes ont imaginé de former des arceaux les uns au-dessus des autres, et à peu de distance entre eux d'un mur à l'autre, pour mieux soutenir les terres ; figure de cette espèce de construction.

Chap. 4. Des parapets : critique des mauvaises constructions en ce genre. Il est préférable de ne pas les tenir trop élevés (6 à 7 pieds de hauteur au plus), afin d'être à portée de voir ce qui se passe au-dehors ; profil de parapet, figure.

Chap. 5. Des ouvertures pratiquées dans les flancs pour le passage des bouches à feu ; figures qui en accompagnent la description.

Chap. 6 à 9. De la forme, des proportions, de la direction des lucarnes, pour les bouches à feu, et des rebords de ces embrâsures ; les descriptions explicatives de leur construction sont accompagnées de figures qui en démontrent les avantages et en facilitent l'intelligence.

Chap. 10. Des places d'armes : Manière de préserver les embrâsures des attaques de l'ennemi ; figure qui indique le danger des mauvaises constructions.

Chap. 11. Des soupiraux pour donner passage à la fumée des pièces de canon, après qu'elles ont été tirées.

Chap. 12. Du recul des pièces d'artillerie : l'impulsion est différente suivant les pièces ; le recul des canons n'est pas le même que celui des bombes, des serpentins, des fauconeaux ; en général l'espace le plus favorable à donner au jeu des batteries, doit être de 50 pieds ; si l'espace manque, il faut opposer au recul des sacs pleins de laine, de plumes, de duvet, afin que les affûts, les roues ne viennent pas se briser contre les murailles ; le terrain doit être applani, mais s'élever en pente du côté opposé à l'embrâsure, afin que la pente amortissant l'effet du recul et la pièce s'éloignant moins, le service se fasse avec plus de célérité. L'aire doit être unie, faite au ciment avec du sable et recouverte de pierres plates et dures bien de niveau, de manière que les roues ne penchent pas plus d'un côté que de l'autre ; ce qui nuirait beaucoup à la direction des pièces.

Chap. 13. Des angles trop aigus des bastions : le moyen de remédier à l'inconvénient de l'angle trop aigu, c'est de l'arrondir à partir seulement du cordon, comme on le voit dans la figure qui en est donnée.

Chap. 14. Des orillons de bastions : on nomme ainsi les épaules, quand au lieu de présenter une surface plate, elles sont rondes ; figure géométrique pour indiquer la manière de les arrondir.

Ch. 15. Des retranchemens qu'on a coutume de faire dans les bastions : quand les murs du bastion, battus par les canons de l'ennemi, tombent, et qu'on est menacé d'une escalade, il faut pratiquer avec de la terre et des fascines des retranchemens, afin d'opposer à l'ennemi une nouvelle résistance ;

c'est pour cela qu'il est bon que le bastion ait un espace considérable; on garnit ces retranchemens de sacs de laine, de doubles couvertures, de matelats, afin d'amortir le feu des ennemis.

Chap. 16. Des chemins qui conduisent aux bastions : plans figurés de différens escaliers, ou pentes, pour parvenir au haut du bastion.

Ch. 17. Des cavaliers, ainsi nommés, à cause de leur élévation au-dessus de la plaine; plan et description de différentes espèces de cavaliers.

Chap. 18. Des plattes-formes, de leur usage, de leurs proportions; différentes formes de constructions, avec figures.

Chap. 19. Des portes des villes : elles doivent être construites entre deux bastions; plus elles seront proches des flancs, plus elles seront en sûreté.

Chap. 20. Des chemins voûtés : autrefois une citadelle n'avait pas plus d'une ou deux portes de sortie; aujourd'hui, à la faveur des fossés, l'on en fait plusieurs, deux à chaque bastion. Porta en blâme la multiplicité. Proportion des chemins couverts pour la hauteur et la largeur, avec figures.

Chap. 21. Des traverses dans les fossés : on leur donne aussi le nom de *casemates*; ces chemins sont de la hauteur d'un homme; le mur doit être fort solide pour soutenir la voûte; on y pratique plusieurs ouvertures étroites, par lesquelles on puisse tirer sur l'ennemi lorsqu'il descend dans les fossés; mais la fumée des armes à feu les rend quelquefois inutiles; figure qui indique les différens endroits où se placent ces casemates.

Ch. 22. De la contrescarpe et des retranche-

mens ; description et proportions de leurs différentes parties, avec figures.

Chap. 23. Des chemins couverts, et de leur utilité pour faire des sorties sur l'ennemi ; différens plans figurés qui en indiquent la forme.

Chap. 24. Des petites tours avancées au-devant des murailles ; figure et description de leur construction.

Chap. 25. Manière de rendre une place imprenable ; trois plans figurés donnent l'intelligence des moyens proposés. On démontre en même-tems le vice des anciennes constructions.

Ch. 26. Définition de ce que les anciens appelaient *pomœrium*, espace vide autour des murs de la ville en-dehors et en-dedans. Il était défendu d'y construire aucune espèce de batiment, soit dans la crainte que le feu des maisons n'endommageât les fortifications, soit pour empêcher que les habitans aient aucune communication avec l'ennemi, soit enfin pour laisser le mouvement libre des soldats et des machines de guerre.

Chap. 27. Explication de la figure du chapitre 25.

LIVRE III.

Le troisième livre traite des places qu'il convient de fortifier.

Chap. 1. Discussion sur la question de savoir s'il est plus utile dans un état d'avoir une seule forteresse ou d'en avoir plusieurs ; raisons pour et contre ; exemples tirés des anciens.

Chap. 2. Choix du lieu pour bâtir une forteresse ; les collines sont préférables aux montagnes élevées ; avantages qu'on doit tirer du site.

Chap. 3. Des différentes espèces de forteresses,

les unes à demeure sur les frontières, pour empêcher l'invasion des ennemis, les autres de circonstances, à raison des évènemens, et qui sont démolies lorsqu'elles deviennent inutiles; plan figuré d'une forteresse.

Chap. 4. Des camps, de leur emplacement, du choix du terrain, de leur forme, de leurs diftérentes parties; plan figuré d'un camp.

Chap. 5. Des citadelles; leur construction est un sujet de méfiance pour les princes voisins, et devient bientôt un sujet de guerre, et par-là d'asservissement. Ce n'est donc qu'aux souverains qui ont fait de nouvelles conquêtes, qu'il convient d'élever des citadelles pour contenir le peuple conquis; indication des mesures à prendre dans leur construction.

Chap. 6. Avantages et inconvéniens des villes bâties sur le bord de la mer : deux sortes de ports, l'un formé par l'art, l'autre par la nature. Cette dernière espèce est préférable; tel est celui de Messine. Le port construit par l'art, demande bien des considérations. Il ne faut pas qu'il soit trop près d'une montagne, d'où la chûte des eaux, des bois, des pierres, ne tarderait pas à l'encombrer, c'est ce qui est arrivé deux fois au port de Naples, que les eaux des montagnes et les terres qu'elles ont entraînées, ont tellement rempli, qu'il ne pouvait plus servir de retraite aux vaisseaux. Les eaux du port doivent être profondes pour y recevoir les grands bâtimens. Il faut en mettre l'intérieur à l'abri d'un ou de plusieurs vents, afin que les vaisseaux n'y soient pas agités comme en pleine mer. Il faut

établir au-devant du port un grand massif capable d'arrêter et de briser les plus fortes vagues, en ménageant pour l'entrée et la sortie un espace suffisant, 200 pas plus ou moins. Il n'est pas nécessaire que les fortifications du port soient bien solidement construites, et que les flancs soient larges et d'une grande résistance ; car il arrive rarement que la mer batte les murs, comme il est arrivé de nos jours à Novarino ; et l'on n'a pas beaucoup à craindre les coups de canon, qui ne sont jamais bien assurés : plan de construction d'un port et de sa défense, avec figure et description.

Chap. 7. Des camps fortifiés : il faut choisir pour emplacement un local à l'abri d'un ennemi voisin. Il faut prendre garde qu'il ne soit dominé par un endroit plus élevé, qui l'exposerait à l'incursion des ennemis, ou à l'inondation des torrens. Si le séjour doit être long, il faut choisir un lieu salubre, qui ne manque ni d'eau, ni de bois, ni de pâturage ; que l'enceinte du camp soit proportionnée au nombre des soldats ; même plan que dans les fortifications des villes ; le camp entouré d'un large fossé, avec palissades et gabions, qui retardent l'impétuosité de l'ennemi. Le fossé doit avoir 16 pieds de large, 6 de profondeur ; plan figuré du pourtour sinueux d'un camp.

Chap. 8. Manière dont on peut avancer jusques sous les murs de la ville qu'on assiège.

Chap. 9. Description de l'attaque et de la défense d'une place ; les ressources dont on peut user, lorsque la place est démantelée, et que l'ennemi en est venu à l'escalade.

DELLA FISIONOMIA DELL' HUOMO.

Bibl. nat. R. 404, *in-fol.*

J'AI déja rendu compte (p. 144) de cet ouvrage, composé originairement en latin, et il n'en serait plus question, si l'auteur en traduisant son propre ouvrage, ne l'eût fait paraître avec une augmentation de texte et de figures. L'édition latine ne contient que 4 livres (il y en a cependant eu une à la bibliothèque nationale, en 6 livres, Naples, 1602, *in-folio*, sous la lettre R. n°. 403, mais l'exemplaire est maintenant en déficit). L'édition italienne en contient six.

Il y aurait peut-être, page 154, dans le tableau des éditions, par rapport aux indications, quelques erreurs à réformer.

On indique pour traducteurs italiens, Stelluti et Scavano. Je ne sais si Stelluti et Scavano, ont traduit cet ouvrage; mais il est constant que dès 1610 l'édition italienne de Porta avait paru; et il est à croire qu'aucun auteur depuis n'a eu la fontaisie d'en faire une traduction.

DELLA FISIONOMIA

DELL'HUOMO.

COMME cet ouvrage, pour le fonds, est le même que celui dont j'ai donné l'extrait page 144, il suffira d'indiquer ici les principales additions et les changemens les plus remarquables.

Livre I, en 31 *Chapitres au lieu de* 18.

Ch. 1. Il y est traité des diverses espèces de divinations, telles que l'astrologie, la pyromantie, l'aëromantie, l'hydromantie, la géomantie, la capnomantie, la lécanomantie (avec des seaux d'eau), l'alettoromantie, la chiromantie, la métoposcopie, la pédomantie, l'umbilicomantie, l'aruspicine, la nécromantie, l'interprétation des songes. Porta donne la préférence aux signes extérieurs du corps humain, plus propres à donner des indices sûrs, et à former des prédictions.

Les ch. 10, 11 et 12, sont des extensions du 8e. chapitre. Il y est question des signes et des effets surprenans de l'humeur mélancolique, des signes d'un tempérament fougueux et emporté, et des habitudes qui en sont la suite, et enfin des effets du tempérament flegmatique.

Les ch. 13, 14 et 15, sont une refonte du ch. 9; le ch. 15 entre-autres contient la description et dix figures d'animaux, dont quelques-unes comparées avec des figures d'hommes.

Le 16e. et le 17e. ch. répondent au 10e., il y est entre autres mention de la stature, de la manière de vivre, des habitudes et des caractères des différens peuples du monde.

Le 19e. ch., qui est une suite du 11e., traite des conjectures qui se peuvent tirer de la ressemblance humaine avec les figures des planètes, telles qu'on nous les représente; savoir: de Mars et de Saturne, de Jupiter et de Mercure, du Soleil et de la Lune.

Le ch. 20 traite de l'union de l'ame au corps.

Dans le ch. 21 se trouvent les conjectures qu'on peut tirer du naturel d'un homme par sa nourriture.

Le 22e. ch. est le même que le 15e.

Le 23e. ch. démontre qu'on peut connaître les mœurs d'un homme par son âge.

Le 24e. ch. est le même que le 12e.

Le 25e. ch. est le même que le 14e.

Le 26e. ch. est le 13e., mais plus étendu.

Le 27e. ch. indique les conjectures qu'on peut tirer du citadin et de l'homme sauvage pour la connaissance de leurs caractères.

Porta prouve, dans le 28e. ch., que quoique les moyens de conjectures qu'il annonce paraissent différens, c'est cependant le même modifié, et qu'ils se rapportent tous à un principe commun, le tempérament qui est de nature différente dans chaque individu.

Le 29e. ch. est le 16e.
Le 30e. ch. est le 17e.
Et le 31e. ch. est le 18e.

Livre II, en 50 chapitres au lieu de 55.

Cette différence du nombre des chapitres provient de ce que Porta a rejeté dans le IVe. livre, les ch. 2, 3, 13, 14, 54 et 55, qui dans l'édition latine faisaient partie du IIe. livre.

Livre III, en 24 chapitres.

Le IIIe. livre est le même que dans l'édition latine.

Livre IV, en 12 chapitres.

Ce livre ne ressemble en rien au IVe. livre de l'édition latine ; il a été formé en partie, comme on l'a dit plus haut, avec quelques chapitres du IIe. livre.

Le 1er. ch. est le 2e. du IIe. livre.
Le 2e. ch. traite des poils du corps.
Le 3e. ch. est le 3e. du 2e. livre.
Le 4e. ch. traite de l'absence des poils.
eL5e. de la chair.
Le 6e., de l'embonpoint et de la maigreur.
Le 7e. ch. est le 14e. du IIe. livre.
Le 8e. ch. traite de la couleur de chaque partie du corps.
Le 9e. ch. est le 54e. du IIe. livre.
Le 10e. ch. est le 55e. du IIe. livre.
Le 11e. ch. est le 13e. du IIe. livre.

Enfin, le 12e. ch. traite de la parure et de la négligence.

Livre V, en 44 chapitres.

Ce livre ne diffère pas, pour le fonds, et pour la distribution, du 4e. de l'édition latine.

Livre VI, en 18 chapitres.

Ce livre tout entier est un supplément à l'ouvrage, et a pour objet de faire connaître les moyens par lesquels, en changeant le genre de vie, on parvient à changer les qualités morales d'un homme.

Chap. 1. Comment d'un ignorant on peut faire un savant et un homme prudent. La nourriture, l'air, l'exercice apportent dans notre tempérament des modifications sèches ou humides, chaudes ou froides qui sont les principes de nos bonnes ou mauvaises qualités, et influent autant sur le cœur que sur l'esprst.

Chap. 2. Comment on peut se donner de la mémoire. Indications de quelques alimens propres à fortifier le cerveau, siège de la mémoire.

Ch. 3. Par quels procédés un homme injuste peut devenir juste. Régime prescrit pour se guérir d'un vice qui tient au désordre des humeurs, et à la maladie de l'ame.

Ch. 4. Remèdes proposés pour guérir de la folie et de la mélancolie.

Ch. 5. Moyens de prévenir les tristes effets du chagrin, et de rendre la gaïté.

Ch. 6. De quelle manière se peut guérir la folle passion de l'amour.

Chap. 7. Quels sont les moyens de réprimer le penchant au libertinage, d'après Galien et Hippocrate.

Ch. 8. Comment se peuvent corriger la gloutonnerie et l'ivrognerie.

Chap. 9. Remèdes contre la paresse et l'assoupissement.

Ch. 10. Comment, par l'exercice et la fatigue, un homme mou et efféminé peut acquérir de la force, et s'endurcir au travail.

Ch. 11. Moyen de faire d'un poltron un homme de cœur.

Ch. 12. Régime à suivre par l'homme colère, pour devenir doux et pacifique.

Ch. 13. ce que doit faire un homme fible pour devenir robuste.

Ch. 14. Moyens de rendre aimable l'homme farouche.

Ch. 15. Remèdes contre l'avarice, la rapacité et la ladrerie.

Ch. 16. Observations sur les hommes qui, par tempérament, sont processifs et trompeurs.

Ch. 17. Réflexions sur les causes de la loquacité et de la démangeaison de parler; moyens curatifs proposés.

Ch. 18. Comment il est possible de faire suc-

céder la pudeur et la modestie à l'effronterie et à l'impudence.

Ce dernier livre, comme l'on voit, appartient moins à l'art physiognomonique qu'à la médecine morale. On regrette d'y trouver des recettes puériles et des remèdes de bonnes femmes, parmi des observations judicieuses : *Errare, humanum est.*

PIÈCES DE THÉATRE.

I DUE FRATELLI RIVALI,

Comédia del signor Gio. Bapt. della Porta, gentilhuomo napilitano.

Bibl. nat. Y. 3765, *in*-12.

IMPRIMÉE à Venise, 1601, précédée d'une épître dédicatoire de l'imprimeur Ciotti al signor Alessandro Gambalonga, datée du 28 mai 1601, et d'un prologue dirigé par Porta contre les ignorans qui se mêlent de juger les pièces de théâtre.

PERSONNAGES.

1.

Dom Ignatio de Mendoza, } gentilshomm.
Dom Flaminio, . } frères.
Leccardo, parasite.
Martibellonio, capitaine fanfaron.
Simbolo, valet-de-chambre de D. Ignatio.
Panimbolo, valet-de-cham. de D. Flaminio.

2.

Eufranone, gentilhomme, père de Caritia.
Polissena, mère de Caritia.
Angiola, tante de Caritia.
Caritia, fille d'Eufranone et Polissena.

3.

Chiaretta, servante } de la maison d'Eu-
Avanzino, valet } franone.

4.

Gardes.

5

Dom Rodrigue, oncle des deux frères rivaux, et vice-roi de Salerne.

La scène est Salerne.

I DUE FRATELLI RIVALI,

Ier. ACTE.

Les deux frères Dom Ignatio et Dom Flaminio avaient toujours été en rivalité de talens, de goûts, de fantaisies et d'amour, toujours disposés à se disputer la conquête de quelque nouvelle beauté, au point de s'entr'égorger plutôt l'un l'autre que de céder. Tous deux deviennent amoureux de Caritia, fille d'Eufranone et de Polissena, qu'ils avaient vue au combat des taureaux, spectacle donné pendant le carnaval par Dom Rodrigue, vice-roi de la province. Ils avaient chacun pour confident un valet, qui, de leur côté, ne contribuaient pas peu à les aigrir l'un contre l'autre. Dom Ignatio avait remporté le prix à ces jeux par son adresse, et avait mis ce prix aux pieds de Caritia, pour gagner ses bonnes graces; mais pour donner le change à son frère D. Flaminio, il l'avait engagé à négocier son mariage avec la fille du comte de Tricarico. Panimbolo, valet de D. Flaminio, persuade à celui-ci que ce n'est qu'une ruse, et pour le mettre à l'épreuve, lui conseille de feindre que tous les obstacles à ce mariage sont levés. Dans le premier acte, il y a deux scènes comiques, l'une entre le parasite Leccardo, toujours affamé et entremetteur de D. Flaminio près de Caritia, D. Flaminio et Panimbolo, son valet; l'autre, dans le genre burlesque, entre Leccardo et un certain Martibellonio, capitaine

très-fanfaron, faiseur d'hyperboles les plus outrées. Dans cette scène très-burlesque, le capitaine fait le récit extravagant de son combat contre la mort, dont il devient l'héritier. Leccardo, pour se moquer de lui, lui fait le récit de son combat contre la faim.

IIe. ACTE.

D. Ignatio et Simbolo ouvrent la scène. Le valet conseille à son maître de paraître fort content des nouvelles que D. Flaminio doit lui donner de son mariage avec la fille du comte de Tricarico. Arrive ensuite Angiola, tante de Caritia. D. Ignatio lui fait connaître son amour et ses vues de mariage. Elle lui procure une entrevue avec Caritia, qui d'abord refuse de l'entendre, et finit par condescendre à ses propositions. D. Flaminio vient trouver son frère, et lui apporte la nouvelle que tous les obstacles du mariage sont levés, que le comte de Tricarico a mis pour condition que la nôce se ferait le soir même. D. Ignatio feint de recevoir avec joie cette proposition, et témoigne l'empressement le plus vif de conclure le mariage à l'instant même. Pendant cet entretien, Angiola, conduite par la curiosité, entend toutes les belles protestations de D. Ignatio et se retire indignée de sa perfidie. D. Flaminio, désolé du peu de succès de sa ruse, est rassuré par son valet, qui lui conseille de préparer d'autres batteries. Dom Ignatio rencontre Eufranone, le père de Caritia, et obtient de lui sa fille en mariage. On convient que la nôce se fera le lendemain à la pointe du jour. Le futur envoie dès le soir les présens de nôce, tels que bourse, robes, bijoux, etc. D. Flaminio

apprend cette nouvelle par Leccardo, qui croit lui faire plaisir; mais ce n'est qu'après mille détours qu'il vient au fait, au grand mécontentement de D. Flaminio, qui se désespère.

IIIe. ACTE.

Il s'agit de faire manquer le mariage de Dom Ignatio avec Caritia. Projet concerté entre D. Flaminio, Panimbolo son valet, et Leccardo, de faire croire à D. Ignatio que son frère a eu les faveurs de Caritia avant le jour des nôces. A cet effet Leccardo doit faire la cour à Chiaretta, servante de la maison où demeure Caritia, et dont elle a les clefs, et se faire prêter par elle des hardes et autres présens faits à la future. D. Ignatio est contrarié par un valet Avanzino, qui, d'office et parce qu'il avait vu D. Ignatio témoigner de l'empressement de se marier avec la fille du comte de Tricarico, est allé trouver le comte et le prier de se rendre aux instances de D. Ignatio, pour hâter le mariage. Il lui annonce que le comte est parti pour se rendre chez le vice-roi. D. Ignatio éconduit ce serviteur trop zélé, qu'il donne au diable. Survient D. Flaminio. D. Ignatio lui fait part de son mariage avec Caritia. D. Flaminio a toutes les peines du monde à lui persuader qu'elle est une fille de mauvaise conduite; que ce mariage peut le déshonorer lui et sa famille; et pour vaincre son incrédulité, il lui propose de venir avec lui, sur les deux heures de la nuit, dans la maison de Caritia, pour être témoin d'un rendez-vous qu'elle lui a donné à lui-même, et offre, pour plus grande preuve, de lui

faire voir les hardes et bijoux faisant partie des présens de nôces. A l'heure dite, ils vont ensemble. Chemin faisant, sur leur passage se trouve le capitaine Martibellonio, qui d'abord fait le rodomont, et baisse le ton quand il reconnaît D. Flaminio et D. Ignatio. Après quelques plaisanteries sur ses bonnes fortunes, le capitaine répond qu'il va, non chez des filles, mais à un rendez-vous que lui a donné Callidora, sœur de Caritia, et parle assez mal de l'une et de l'autre. Ils arrivent tous à la maison de Caritia. Leccardo ouvre et dit à D. Flaminio que Caritia est encore avec son père, et le prie d'attendre un moment. Bientôt D. Flaminio est introduit, et quelques instans après, vient faire voir à son frère les robes, les bagues, les bijoux qu'il avait donnés la veille. D. Ignatio se retire bien convaincu de la perfidie de Caritia, et fait mille imprécations de désespoir contre sa mauvaise étoile.

IVe. ACTE.

Le lendemain matin, Eufranone, étonné du peu d'empressement de D. Ignatio, vient le trouver et lui dit que tout est prêt pour le mariage, et qu'on n'attend que lui. D. Ignatio répond qu'il a changé d'avis, et lui donne pour motif l'infâme conduite de Caritia, dont il détaille les circonstances, comme témoin oculaire. Eufranone se retire pénétré de douleur. Arrivent ensuite D. Flaminio et son valet; tandis qu'ils s'entretiennent ensemble du succès de leur manœuvre nocturne, se présente à eux Leccardo, d'un air triste, qui lui annonce qu'Eufranone vient de tuer sa fille. Le chagrin, le dé-

sespoir s'emparent de l'ame de D. Flaminio. Son frère survient ; il se jette à ses pieds, s'avoue la cause première de la mort de Caritia, lui fait le récit de la supercherie qu'il a employée pour le supplanter, et de tout ce qui s'est passé. Il provoque sa vengeance avec les instances les plus vives. D. Ignatio, après les reproches les plus amers, refuse de lui ôter la vie, et le livre aux remords de sa conscience. D. Flaminio apperçoit Eufranone : il lui raconte comment, étant devenu amoureux de Caritia, il avait employé la ruse pour faire croire à son frère qu'il avait part aux faveurs de Caritia ; comment il s'était introduit dans la maison par l'entremise de Leccardo, dans l'intention de déterminer son frère à renoncer au mariage projetté, et l'intention où il était de se présenter ensuite pour réparer l'injure du refus. Il finit par prier Eufranone de l'en punir en lui ôtant la vie, qui lui est insupportable. Eufranone se livre aux plus tristes réflexions sur le malheureux sort de sa fille, sur le sien, sur son injustice, sur son honneur offensé. Il refuse d'écouter les instances de D. Flaminio, et l'invite à se transporter lui-même chez le vice-roi, de lui rendre compte des faits, et de rétablir, par une réparation solemnelle, la réputation de sa fille, qu'il a si perfidement outragée. D. Flaminio marque le desir d'y être accompagné par Eufranone, afin qu'il soit témoin de la réparation. Eufranone y consent. Ils partent ensemble : pendant ce tems, les sbirres viennent arrêter Leccardo, qui, pour toute grace, demande à manger avant d'être pendu, afin de ne pas mourir deux fois, et par la faim et par la corde.

Ve. ACTE.

La scène est chez le vice-roi. Eufranone vient demander justice de l'affront que lui a fait D. Flaminio, et du malheur qui en a été la suite. D. Flaminio s'avoue coupable, et appelle sur lui toute la sévérité, toute la rigueur de la justice. Le vice-roi, après avoir entendu les deux parties, combattu par l'attachement et la tendresse qu'il a pour son neveu, excuse sa jeunesse et sa légèreté, emploie les plus puissantes raisons pour amener Eufranone à un accommodement, et termine par proposer le mariage de Callidora, sœur de Caritia, avec D. Flaminio, comme un moyen propre à réparer l'injure faite à la réputation de la vertueuse Caritia. Enfin l'accommodement est accepté, les arrangemens sont pris; tout est d'accord; Flaminio épousera Callidora. Survient chez le vice-roi D. Ignatio, qui, ayant appris ce projet, vient réclamer ses droits contre son frère, prétendant que c'était à lui à réparer l'atteinte que son refus avait porté à l'honneur de Caritia, accable son frère des reproches les plus sanglans. Il s'élève une rixe violente entr'eux, en présence du vice-roi, leur oncle; au mépris de son autorité, ils mettent l'épée à la main. Polissena, femme d'Eufranone, accourt, se met entr'eux deux, leur fait, par ses instances, mettre bas les armes jusqu'à ce qu'ils aient entendu ce qu'elle a à leur dire. Elle commence à s'assurer si véritablement D. Flaminio aime Callidora, et sur sa réponse, la lui accorde en mariage, promettant de dédommager D. Ignatio, à qui elle annonce que Caritia est vivante. Elle expose

ensuite qu'après avoir essuyé le refus de son futur, Caritia était restée sans connaissance; qu'on la crut morte; que son père, pour sauver l'honneur de sa famille, l'avait sur-le-champ fait ensevelir pour la faire enterrer; mais que, ne voulant pas se séparer de sa fille sans l'arroser de ses larmes, elle avait fait ouvrir le cercueil; que s'étant apperçue qu'elle respirait encore, elle l'en avait fait retirer, et lui avait substitué une pierre; que Caritia, revenue à elle, avait demandé à s'enfermer dans un couvent. D. Ignatio, incrédule sur ce fait, ne fut convaincu de la vérité que lorsque Polissena eut fait venir Caritia. Cet évènement inattendu remit le calme dans les esprits. Les deux frères rivaux se réconcilièrent. Toutes les injures furent oubliées. Le double mariage fut l'heureux dénouement de cette comédie. Tout le monde fut content, jusqu'à Leccardo, qui obtint sa liberté.

LA FANTESCA,

Comédia di Gio. Battista della Porta, napolitano.

Bibl. nat. Y. 3762, *in*-12.

IMPRIMÉE à Venise en 1597, dédiée, par Lauria d'Udino, al signor Bragadino. L'épître dédicatoire est datée du 15 avril 1592, et suivie d'un prologue où la jalousie personnifiée fait valoir tous les avantages qu'elle procure dans la société.

PERSONNAGES.

1.

Nepita, servante de Gerasto.
Essandro, jeune homme sous le nom et l'habit de Fioretta, femme-de-chambre, amoureux de Cleria.
Cleria, fille de Gerasto et de Santina.
Gerasto, médecin, père de Cleria.
Santina, femme de Gerasto, mère de Cleria.
Panurgo, valet d'Essandro.

2.

Faccio, docteur ès lois.
Pelamatti, valet de Faccio.
Alessio.
Morfeo, ami de Panurgo.

3.

Narticoforo, Mtre. d'école, père de Cinthio.
Cinthio, fils de Narticoforo.
Granchio, valet de Narticoforo.

4.

Le capitaine *Dante*, Espagnol.
Le capitaine *Pantaléone*, Espagnol.

5.

Apollione, oncle d'Essandro.
Tofano, valet.

La scène est à Naples.

LA FANTESCA.

Ier. ACTE.

Essandro s'est échappé de chez son oncle Apollione, qui l'avait menacé de le battre pour avoir fait l'école bissonnière, est venu à Naples, y a vu une jeune beauté nommée Cleria, en est devenu éperduement amoureux, a logé son valet Panurgo dans un hôtel garni, a pris le costume d'une servante, et est parvenu à être reçu sous le nom de *Fioretta*, dans la maison de Gérasto et de Santina, en qualité de femme-de-chambre de Cleria leur fille. Celle-ci prend Fioretta en très-grande affection, la met de moitié dans toutes ses confidences. Gerasto est lui-même amoureux de la prétendue Fioretta; ce qui déplaît fort à Nepita, autre servante de la maison, qui a élevé Cleria et qui avait des prétentions et même des droits aux bonnes graces du vieillard. Pour dissiper cette jalousie, la prétendue Fioretta prend le parti de découvrir son secret à Nepita, et lui fait confidence que pour mieux cacher son jeu, elle a fait accroire à Cleria qu'elle, Fioretta, avait un frère qui lui ressemblait beaucoup; que Cleria avait demandé à le voir; qu'elle avait repris ses habits de cavalier, et avait passé sous ses fenêtres; que depuis ce temps Cleria brûlait d'amour pour lui; qu'elle

ne cessait de lui en parler ; qu'elle la chargeait chaque jour de billets doux pour Essandro, auxquels elle faisait elle-même les réponses et les rapportait à Cleria de la part de son prétendu frère. Une scène assez plaisante, c'est celle où la prétendue Fioretta, tête à tête avec Cleria, et pressée par elle de lui amener son frère, cherche à se faire connaître, jusqu'à lui dire que ce frère la voit dans l'instant même, qu'il lui parle, qu'elle lui répond ; mais le dialogue est interrompu par l'arrivée du vieux Gerasto, qui, resté seul avec la prétendue Fioretta, lui conte des douceurs et lui demande deux baisers pour une bonne nouvelle qu'il a à lui apprendre ; c'est l'engagement qu'il vient de prendre de marier sa fille Cleria au fils de Narticoforo, maître d'école. La prétendue Fioretta, triste et fort chagrine de cette nouvelle, pour se débarrasser des deux baisers que lui demande le vieux Gerasto, le refuse sous le prétexte que Santina sa femme les regarde par la fenêtre. Essandro seul se livre à tout son désespoir. Il est encouragé par son valet Panurgo.

IIe. ACTE.

Le valet d'Essandro fait part à son maître d'un expédient qu'il a imaginé pour rompre le mariage projeté de Cleria. Comme Panurgo n'est point connu de Gérasto, il s'affublera de la robbe d'un homme de loi, se fera passer pour Narticoforo, et s'associera avec un fourbe de ses amis, qui, tout contrefait et tout boîteux, jouera le rôle du fils de Narticoforo ; par ce moyen on dégoûtera le père

père et la fille de ce mariage. Tout bien concerté, Essandro en habit d'homme se trouve au rendez-vous que lui a donné Cleria, et obtient d'elle, à force de sollicitations, qu'elle le recevra dans sa chambre, et pendant que Panurgo et son compagnon se préparent et conviennent de leurs faits, Essandro va changer de costume et se rend auprès de Cleria. Scène assez comique entre Gerasto, Santina sa femme, et Nepita leur servante. Santina reproche à son mari sa froideur et son infidélité, s'informe de Nepita où est Fioretta : et comme elle a affaire à sortir, elle recommande à Nepita de retenir Fioretta auprès de sa fille, de les enfermer l'une et l'autre à la clef ; grande querelle entre le mari et la femme. Le vieux mari annonce qu'après le mariage de Cleria, il renverra Fioretta comme trop jeune et trop délicate, pour en prendre une plus vigoureuse et plus propre aux gros ouvrages, et qu'il a déjà trouvé pour Fioretta un parti, moyennant 200 ducats. Santina prétend que c'est à elle à la marier, et qu'elle sait un mari qui se contentera de moins de 100 ducats. Gerasto et Santina se disputent à qui trouvera pour Fioretta un mari à meilleur marché ; de-là ils passent aux injures et finissent par rentrer à la maison.

IIIe. ACTE.

Panurgo et Morfeo son compagnon entrent avec Fioretta sur la scène ; Panurgo, en habit de magister et avec l'encolure d'un pédant, Morfeo la bouche remplie de pastilles infectes, la langue pendante et les yeux roulans comme dans un pendu,

une bouteille dans les culottes, pour faire accroire qu'il est atteint d'un mal vénérien tombé dans les bourses. C'est sous ces costumes que l'un doit figurer sous le nom de Narticoforo, et l'autre sous celui de Cinthio son fils. Fioretta rentre pour leur envoyer Gerasto. Celui-ci en arrivant croit voir Narticoforo dans Panurgo, et l'aborde. Ce dernier lui présente Cinthio son fils, qui lui parle en bégayant, et lui lâche de la bouche une vapeur empoisonnée. Gerasto se recrie sur son bégaiement et sur la puanteur de son haleine. Le prétendu Narticoforo aggrave encore son dégoût, en lui faisant le détail de son hernie intestinale et de ses infirmités accidentelles, occasionnées par quelqu'ensorcellement. Rien de plus comique que cette scène entremêlée des réponses bègues de ce faux Cinthio. Le vieux Gerasto a la bonhomie de le plaindre, de les prendre en amitié, et d'offrir de les retirer chez lui. Ils entrent dans la maison. Fioretta arrête Gerasto, lui demande si c'est là le mari qu'il destine à sa fille, et lui en dit tant, que le vieillard paraîtrait disposé à rompre le mariage. Pendant ce dialogue arrive Granchio, valet du vrai Narticoforo. Ce valet se présente comme un courier qui vient annoncer à Gerasto que Narticoforo et son fils sont arrivés de Rome à Naples, et qu'incessamment ils se rendront chez lui. Gérasto répond qu'il vient trop tard, que ses maîtres sont déjà arrivés; il ajoute quelques plaisanteries qui piquent Granchio. Celui-ci riposte par d'autres propos, et demande à voir ses maîtres. Gerasto lui refuse l'entrée de sa maison, et accompagne

ce refus de propos plus piquants encore, et Granchio s'en va fort mécontent. Gérasto reste seul avec Fioretta, qu'il presse, qu'il cajole, et qu'il voudrait entraîner dans une chambre voisine; mais elle l'engage à s'y retirer et à l'y attendre, lui promettant d'aller l'y rejoindre après s'être montrée et avoir jeté un coup-d'œil sur ce qui se passe dans la maison. Fioretta est accostée par Panurgo et Morfeo, qui se félicitent du succès de leur fourberie. Elle leur témoigne ses craintes et son embarras sur l'arrivée de Narticoforo. Ils concertent ensemble le moyen de se tirer d'affaire. On prend la résolution de continuer à mystifier le vieux Gerasto. Pendant ces conciliabules, ils apperçoivent Narticoforo, son fils Cinthio et Granchio leur valet. Ils se retirent tous. Querelle entre Narticoforo et Granchio, à qui le maître d'école reproche sa mal-adresse, dans la manière dont il a rempli la commission qu'il lui avait donnée. Sur le bruit qu'ils font, Nepita se présente. Sur plusieurs questions, elle leur répond assez sèchement, et cependant leur apprend que Narticoforo et son fils sont actuellement dans la maison. Ils demandent à les voir; mais elle se moque d'eux, jette de la farine au visage du pédant, et lui ferme la porte au nez. Grandes invectives contre la servante. Ils frappent à la porte à grands coups redoublés. Panurgo se présente, accueille amicalement Narticoforo, qui le prend pour Gerasto. Narticoforo lui expose qu'il vient, d'après les conventions, pour le mariage de son fils avec Cleria. Le faux Gerasto lui répond que cela ne se peut, parce que sa fille est devenue

malade, infirme, difforme, depuis qu'étant allée avec lui à l'hôpital des Incurables, pour panser des pestiférés, elle avait gagné la maladie et était toute défigurée. Narticoforo, qui craint de retourner dans son pays sans avoir marié son fils, à cause du mauvais effet que cela pourrait faire, demande la seconde fille de Gerasto; on lui dit qu'elle est morte depuis quatre mois. Il demande à entrer dans la maison pour voir Cleria. Panurgo l'en éloigne sous prétexte que la peste est dans son appartement; mais il appelle Cleria. Morfeo paraît habillée en femme. Son extérieur sale et dégoûtant, une taille contrefaite, une figure hideuse, quelques paroles prononcées en bégayant, c'en est assez pour Narticoforo, qui menace Gerasto de lui faire un procès, pour l'avoir trompé et lui avoir laissé entreprendre un voyage inutile. Panurgo rentre. Essandro arrive habillé en militaire, l'épée à la main, comme un furieux, cherchant par-tout un certain Narticoforo, parce qu'il veut épouser sa nièce Cleria. Il lui fait une telle peur, que ce maître d'école lui promet de quitter Naples sous une demi-heure. Le 3e. acte finit par une scène d'apothicaire, qui, de la part de Gerasto, veut à toute force donner un lavement à Morfeo, lequel, sous le rôle supposé de Cinthio, avait paru si mal efficié au vieux médecin Gerasto. Résistance comique de Morfeo.

IVe. ACTE.

Gerasto frappe à la porte pour rentrer chez lui. Narticoforo, qui ne l'a jamais vu et le prend pour

un étranger, l'avertit de ne pas entrer dans cette maison où est la peste, et pressé par la curiosité du vieillard, il lui rend compte de tout ce qui lui est arrivé. Gerasto n'en veut pas croire un mot, et lui dit que c'est lui-même qui est Gerasto, et qu'il a chez lui Narticoforo et son fils, et pour le lui prouver, il les appelle tous deux. Morfeo se présente, et soutient effrontément le rôle de Cinthio. Gerasto s'emporte contre le vrai Narticoforo, qui s'en va de très-mauvaise humeur. Essandro vient trouver Gerasto, qui ne le reconnaît pas en habit d'homme, et lui rend compte de tout le mal que Narticoforo dit de lui, des menaces qu'il fait de le faire bâtonner par un capitaine espagnol, nommé Dante. En effet, Narticoforo fait un marché avec ce capitaine, qui lui promet de bien arranger le vieillard; le dialogue est moitié espagnol, moitié italien. Pendant cette scène, Essandro survient, et intimide tellement Narticoforo et le capitaine Dante, qu'ils se séparent. Autre dialogue, moitié espagnol et moitié italien, entre Gerasto et le capitaine Pantaleone, qui se fait son champion. A l'arrivée de Narticoforo et du capitaine Dante, le combat s'engage entr'eux quatre, et la victoire reste à Gerasto. Narticoforo est obligé de s'avouer vaincu, de reconnaître son erreur, et de renoncer à se dire Narticoforo. Sur ces entrefaites, arrive Panurgo, qui les trouve en son chemin. L'un et l'autre l'interrogent chacun à leur tour, pour savoir le nom qu'il porte, de Gerasto ou de Narticoforo, et lequel il est des deux. Il se tire d'affaire, en s'en tenant toujours à dire qu'il n'est que lui et non pas un autre; ils ont

beau le retourner de toutes les manières pour le faire répondre cathégoriquement, toujours même subterfuge. Cette scène, assez plaisante, ressemble un peu à celle de Sosie dans Amphitrion. Mais Panurgo retombe dans un autre embarras; il est reconnu par Palametti, de qui, en se faisant passer pour Faccio, homme de loi, il a reçu et endossé la robe magistrale. Faccio et Palametti le tirent à l'écart, sous prétexte d'avoir à lui parler, et veulent lui reprendre la robe qu'il a sur le corps; il s'en défend, et finit par demander que cette robe lui reste pour la journée, promettant que le médecin Gerasto lui remettra trente écus en gage; ce qui est accepté. Il va de suite trouver Gerasto, lui dit que l'homme à qui il vient de parler est un fou, qui parle à tous propos de 30 écus, d'habit, de gage et autres choses semblables; il engage le médecin à le traiter moyennant trente écus; Gerasto y consent; mais suivant Panurgo, Faccio est un fou à lier. Gerasto va chercher main-forte pour se rendre maître de Faccio. Pendant ce tems, Panurgo retourne vers Faccio, et lui fait accroire que Gerasto est allé chercher les trente écus. Faccio attend, et quand Gerasto reparaît, Panurgo les quitte et les laisse ensemble. La conversation, après quelques débats, amène à reconnaître la fourberie de Panurgo, qui a pris tour-à-tour les noms de Faccio, de Gerasto et de Narticoforo; Gerasto promet à Faccio que sa robe lui sera rendue. Il reste seul avec les hommes qu'il avait amenés pour se saisir de Faccio. Il apperçoit sur la porte de sa maison Fioretta, qu'il avait inutilement attendue pendant

deux heures dans une chambre. Il la fait entraîner, malgré sa résistance, dans une chambre basse. Sur les reproches qu'il lui fait de l'avoir trompé, elle croit qu'il est instruit de tout et avoue, mais d'une manière vague, tous ses torts. Les voilà tête-à-tête enfermés dans la chambre.

Ve. ACTE.

Apollione, oncle d'Essandre, a appris que son neveu est à Naples, déguisé en servante, chez le médecin Gerasto. Il soupçonne quelqu'intrigue amoureuse; il veut savoir ce qui se passe, et se propose de se rendre chez Gerasto pour s'en éclaircir. Pendant ce tems, l'apothicaire va pour se présenter chez le médecin; il voit en-dehors deux femmes qu'il ne connaît pas, Nepita et Sentina, les aborde, apprend qu'elles sont de la maison, les prie de remettre à Gerasto des pillules qu'il lui a commandées, dans l'intention d'en faire usage pour le combat amoureux qu'il doit soutenir avec une sienne servante. Il leur dit aussi qu'il a enseigné à ce même Gerasto, une recette pour mettre à la raison sa femme, dont il se plaignait beaucoup. Sentina charge tout bas Nepita de lui aller chercher un bâton, dont elle régale les épaules de M. l'apothicaire, en se faisant connaître pour la femme de Gerasto. Sentina projette de se venger de son mari, et menace de le tuer. Nepita l'en dissuade, et lui conseille plutôt de le faire cocu. Sentina se retranche sur sa vertu. Au milieu de cette conversation, Gerasto sort en maudissant sa mésaventure, d'avoir trouvé dans Fio-

retta un jeune homme et non une fille. Sa femme se répand en invectives. Il obtient qu'elle écoute. Il lui raconte de point en point tout ce qui s'est passé, qu'après avoir reconnu le sexe de Fioretta, il avait appris qu'il se nommait Essandro, qu'il était gentilhomme génevois, et qu'il consent de rester enfermé jusqu'à ce qu'on se fût assuré du fait dont Gerasto va s'informer. Cette scène et la suivante de Nepita avec Sentina, ne sont pas sans gravelures. Il s'y trouve quelques propos libres, que la décence rejetterait aujourd'hui de nos théâtres les moins épurés. Tandis que Gerasto est en conversation avec Panurgo, on apporte à celui-ci la robe magistrale qu'Essandro avait emprunté à un de ses amis : Gerasto interroge le porteur, qui, sans faire attention aux signes et aux gestes de Panurgo, découvre l'usage qu'on voulait en faire pour tromper le vieillard. Panurgo, pris sur le fait par Gerasto et Narticoforo, s'excuse sur ce qu'il est obligé d'obéir à son maître. Narticoforo lui pardonne; Apollione survient, demande Gerasto, lui expose qu'il vient s'informer s'il n'a pas chez lui une servante appelée Fioretta; que cette Fioretta est un garçon déguisé en fille; qu'il est son neveu, fils de son frère Carisio, dont il n'a pas entendu parler depuis 15 ans. Aussitôt Panurgo se déclare être ce même Carisio, frère d'Apollione, et par conséquent le père d'Essandro. Il rapporte des faits particuliers, qui ne peuvent être qu'à la connaissance de Carisio lui-même et de sa famille. Sur ces indices, Apollione le reconnaît pour son frère, malgré tout ce que peuvent dire Gerasto et Narticoforo, qui continuent de le re-

garder comme un imposteur. La scène est très-plaisante. On en vient ensuite aux explications sur l'atteinte portée à la réputation de Cleria et à l'honneur du médecin et de sa famille. Les explications finissent par le mariage de Cleria avec Essandro. Isabelle, sœur de Cleria, épouse Cinthio, fils de Narticoforo.

OLIMPIA.

Comedia del signor Gio. Batt. della Porta, napolitano.

Bib. nat. Y. 3807. *in*-12.

RÉIMPRIMÉE à Venise, en 1597, précédée d'une épître dédicatoire de Pompeio Barbarito, al signor Giulio Gesvaldo, datée du 15 août 1589, de Naples. Ensuite est un prologue où Porta invite les spectateurs, d'une manière adroite et spirituelle, à avoir quelqu'indulgence pour cette pièce.

PERSONNAGES.

1.

La nourrice d'Olimpia.
Anasira, babillarde, de la connaissance de la nourrice.
Mastica, parasite.
Olimpia, fille de Theodosio et de Sennia.
Trasilogo, capitaine fanfaron.
Squadra, valet de Trasilogo.

2.

Lampridio, amant d'Olimpia.
Proto Didascalo, gouverneur de Lampridio.
Giulio, jeune étudiant, ami de Lampridio.

3.

Theodosio, mari de Sennia, père d'Olimpia et d'Eugenio.
Sennia, femme de Theodosio, mère d'Olimpia et d'Eugenio.
Eugenio, fils de Theodosio et de Sennia, frère d'Olimpia.

4

Filastorgo, père de Lampridio.

5.

Lalio, page de Sennia.
Le capitaine des sbirres.

La scène est à Naples.

OLIMPIA.

Ier. ACTE.

THEODOSIO, père d'Olimpia, se transportant par mer à Pausilippe, où était sa maison de campagne, fut pris par les Turcs, avec son fils Eugenio, âgé de deux ans, qu'il tenait dans ses bras. Sennia demeurée seule avec Olimpia sa fille, n'en avait pas reçu de nouvelles depuis cet évènement : cependant, au bout de vingt ans, elle a vaguement entendu dire qu'ils sont vivants, et qu'ils doivent bientôt revenir. En attendant, elle a promis sa fille en mariage au capitaine Trasiloge; elle rappelle et fait revenir Olimpia, qui depuis quelques mois était à Salerne dans la maison de Béatrix sa tante, où elle avait fait connaissance avec Lampridio, jeune étudiant à Rome; elle en était même tellement éprise, qu'elle avait juré de n'en pas épouser d'autre que lui. Mastica le parasite était le messager de leurs amours. Olimpia de retour chez sa mère, montre de l'éloignement pour se marier à Trasilogo, sous le prétexte qu'elle ne pourra jamais se résoudre à se séparer d'elle. Sennia, sensible à l'attachement de sa fille, laisse passer quelque tems sans lui en parler; mais revenant toujours

à son projet, elle lui fait parler par ses parents et par ses amis. La résistance d'Olimpia finit par aigrir sa mère, qui lui donne trois jours pour se déterminer: le troisième jour arrive; Olimpia n'a pas la force de refuser, mais se propose de nouer une intrigue pour faire rompre le mariage. Cette intrigue consiste à faire écrire, par Lampridio, sous le nom d'Eugenio, une lettre à Sennia, dans laquelle il mandera que son père Theodosio est mort, qu'il est, lui, parvenu à rompre ses fers, et qu'il revient dans la maison paternelle, ensorte que sous ce déguisement, Lampridio pourra s'introduire dans la maison de Sennia. Voilà où commence la pièce.

La nourrice fait part, après s'être fait prier, de toute cette intrigue, à Anasira, en lui recommandant bien le secret. Celle-ci finit par se moquer d'elle, et n'a rien de plus pressé que d'aller conter ce stratagême au capitaine Trasilogo. La nourrice rencontre Mastica le parasite, toujours affamé, qui, pressé par elle de lui faire un plaisir, ne répond à ses instances qu'en criant la faim; cependant elle lui parle d'un message de la part d'Olimpia, dont elle lui peint vivement l'embarras et la triste position. Pendant cet entretien, Olimpia vient elle-même au-devant de sa nourrice, apperçoit Mastica, et le charge d'une lettre pour faire tenir, sur-le-champ, à Lampridio, à Salerne. Elle entre dans le plus grand détail de ses tendres sentimens,

et de sa répugnance pour le mariage avec le capitaine, en le priant de les faire connaître à Lampridio, et de ne rien oublier. Mastica promet d'exécuter de point en point ce qu'elle lui recommande. Olimpia et sa nourrice se retirent. Le capitaine Trasilogo sort de chez lui, donne des ordres à ses gens, et en particulier à son valet Squadra, de tout préparer dans l'intérieur de sa maison, de nétoyer son armure, de tout approprier à cause de son mariage avec Olimpia, qu'il se persuade être éprise de la belle figure d'un cavalier tel que lui. Il apperçoit Mastica, le prie à dîner, lui fait le récit de ses batailles, de ses hauts faits d'armes, de ses belles prouesses, en lui recommandant d'en faire part à Olimpia, et le quitte pour aller au conseil de guerre chez son excellence.

IIe. ACTE.

Lampridio se félicite d'être arrivé à Naples où réside l'objet de son amour. Protodidascalo, son gouverneur, cherche à le détourner de cette folle passion, mais en vain. Ils rencontrent Giulio, jeune étudiant. Lampridio lui demande des nouvelles d'Olimpia, et lui témoigne de l'inquiétude sur la nouvelle qu'il a apprise en route, qu'elle allait épouser un certain capitaine du voisinage. Giulio voyant sortir un valet de la maison de ce capitaine, va, de l'agrément et à la prière de Lampridio, lui faire plusieurs questions. Tout ce qu'il peut tirer de Squa-

dra, c'est que le capitaine Trasilogo doit épouser Olimpia. Lamentations de Lampridio : morale pédantesque de son gouverneur ; consolation de Giulio. Le capitaine Trasilogo, et Squadra son valet, entrent en scène. Le capitaine est instruit, par Anasira, de l'arrivée d'un Romain son rival, et vient pour le tuer. En attendant il s'entretient avec Squadra, d'Olimpia, soupçonne qu'elle ne l'aime pas, et raconte ses grands exploits guerriers. Squadra l'avertit qu'il apperçoit quelqu'un à la fenêtre. Le capitaine croit que c'est Olimpia, veut lui donner des preuves de sa vaillance, tire son épée, s'escrime en l'air d'estoc et de taille ; mais son valet qui a peur d'être tué par malencontre, le prie de remettre son épée dans son fourreau, parce que la fenêtre vient de se fermer. Ils apperçoivent Mastica avec un jeune homme qu'ils croient être ce rival Romain. Ils se tiennent à l'écart pour entendre leur conversation. Entretien entre Mastica, Lampridio et son gouverneur moraliste. Mastica apprend à Lampridio qu'Olimpia, malgré les mauvais traitemens de sa mère, persiste à refuser d'épouser le capitaine ; que pour sortir d'embarras, elle a imaginé une ruse, et lui montre une letre d'Olimpia qui doit l'en instruire ; mais avant de la lui remetre, il fait ses conditions que Lampridio lui fera servir un bon et copieux repas. Lampridio souscrit à tout : la lettre lui est remise pour être par lui lue tout bas. Lampridio, malgré les remontrances de son gou-

verneur, à qui par impatience il dit de se retirer, se livre à la plus grande joie, s'empresse d'aller chez Giulio, pour, dit-il, s'habiller en turc, et rompre le mariage d'Olimpia avec un coquin de capitaine. A ces mots le capitaine Trasilogo s'avance en furieux avec son valet Squadra, et menace de casser la tête, et de rompre les os de Lampridio. Celui-ci ne se laisse pas épouvanter par ses propos, pleins de forfanterie : le capitaine baisse le ton, quand il voit que ce jeune homme lui tient tête, et qu'il lui propose de mettre l'épée à la main : sur son refus, Lampridio le traite de lâche, de bête. Le capitaine s'esquive et file sans rien dire. Lampridio va se préparer à jouer son rôle.

IIIe. ACTE.

Lampridio, en habit de turc, ouvre le 3e. acte avec Mastica, l'un occupé de son amour, l'autre du bon repas que Lampridio lui a promis. Mastica entre dans la maison pour annoncer l'heureuse nouvelle du retour d'Eugenio de Turquie. Pendant ce tems, scène de morale entre Lampridio et son gouverneur, qui lui fait entrevoir les suites fâcheuses de cette aventure : Lampridio le prie de lui épargner ses ennuyeuses leçons. Sennia et Olimpia viennent au-devant de Lampridio, qu'elles traitent, l'une comme son fils, l'autre comme son frère. L'expression des sentimens les plus tendres, les témoignages d'une vive sensibilité après une longue

absence, les traits du père reconnus dans ceux du fils, en un mot, tout ce qui accompagne les épanchemens du cœur après une longue séparation, rendent cette scène intéressante; ils rentrent tous. Anasira vient seule, et raconte qu'étant allée chez une de ses amies, elle avait appris qu'il était arrivé deux chrétiens de Turquie où ils avaient été retenus en esclavage; que ne doutant pas que ce ne fût Lampridio, elle s'était empressée d'aller les voir; qu'elle avait apperçu deux hommes, l'un de 60 ans, l'autre de 20, les mains calleuses, les pieds marqués des traces de leurs fers, et qu'elle était étonnée que Lampridio voulût paraître dans cet accoutrement devant Olimpia; mais que, comme elle était fatiguée de sa course, elle se retire pour aller se reposer. Le reste du 3e. acte se passe en scènes de forfanteries de la part du capitaine Trasilogo, qui d'abord veut faire le siège de la maison d'Olimpia, appelle tout son monde, leur fait faire l'exercice, les fait manœuvrer en ordre de bataille, les fait marcher en-avant, et se tient toujours à l'arrière-garde; puis il change de dessein, veut opposer la ruse à la ruse, tient conseil avec son valet Squadra, qui ingénieusement imagine de prendre le rival de son maître dans les mêmes filets qu'il a tendus, de faire paraître deux hommes déguisés en turcs, l'un de 60 ans, l'autre de 20, qui se feront passer pour Theodosio et pour Eugenio. Ce beau projet est entendu de Mastica, qui se propose de prévenir Sennia et Olimpia, pour-

déjouer

déjouer leur complot. Grande dispute entre Mastica et le capitaine Trasilogo, qui lui interdit sa table; ce qui amène quelques plaisanteries sur la mesquinerie du capitaine; et lorsque le ce dernier menace de le tuer, Mastica lui répond qu'un poltron ne fait jamais de mal à un poltron, par la raison qu'un corbeau ne crève pas les yeux à un corbeau.

IVe. ACTE.

Theodosio et Eugenio se félicitent d'être arrivés à Naples, avec toute l'expression du sentiment qu'éprouvent des voyageurs qui ont long-tems été absens de leur patrie et de leur pays natal, mais avec la crainte de ne plus retrouver Sennia et Olimpia, à qui ils ont écrit plusieurs fois, sans recevoir de leurs nouvelles. Le gouverneur, seul, qui avait apperçu Filastorgo, père de Lampridio, témoigne son inquiétude avec des expressions pédantesques, et le voyant venir par une rue, fuit par une autre. Filastorgo admire la ville de Naples, mais l'empressement de voir son fils l'emporte sur le desir d'en parcourir tous les monumens, et n'est occupé que de s'informer de sa demeure. Le capitaine Trasilogo, et Squadra, son valet appercevant Theodosio et Eugenio, trouvent que ces deux personnages seraient propres à jouer les rôles qu'ils ont prémédités. En conséquence ils les abordent et leur font la proposition de prendre, l'un et

l'autre, les noms de Theodosio et d'Eugenio, de se dire échappés des mains des Turcs, de se présenter à la porte de Sennia, de demander à lui parler, et à Olimpia, de les appeler, l'un sa femme et sa fille, l'autre sa mère et sa sœur. Ils lui font une ample leçon de ce que chacun d'eux aura à dire. Theodosio et Eugenio se prêtent à la plaisanterie; ils frappent à la porte de Sennia. Lampridio et Mastica se présentent, les prennent pour des fourbes, des imposteurs envoyés par le capitaine; Mastica va en prévenir Sennia, qui arrive avec prévention contre eux. Leur présence, leurs discours, les souvenirs que Theodosio rappellent en imposent à Sennia, et jettent des doutes dans son esprit, malgré les efforts que fait Lampridio pour en diminuer l'impression. Theodosio et Eugenio, trop mal reçus, se retirent, en annonçant qu'ils sauront bien se faire reconnaître pour les maîtres de la maison. A peine sont-ils sortis, que Filastorgo, qui croit reconnaître son fils dans Lampridio, quoique déguisé, se présente à lui, et en présence de Sennia, va pour l'embrasser. Lampridio paie d'effronterie, fait comme s'il ne le connaissait pas, comme s'il n'avait jamais entendu parler de lui. Filastorgo bien convaincu que c'est son fils, se plaint amèrement d'en être si mal accueilli, et jure de ne plus le revoir de sa vie. Le gouverneur de Lampridio veut engager Laliopage, qu'il voit sortir de la

maison de Sennia, à donner avis à Lampridio de l'arrivée de son père : mais son ton pédantesque déplaît tant à cet enfant, qu'il l'envoie promener, et se moque de lui. Cependant Protodidascalo parvient à avoir un entretien avec son élève, et lui conseille de retourner à Salerne : ce conseil n'est pas du goût de Lampridio, qui bientôt se trouve enveloppé par les sbirres amenés par Theodosio pour le mettre en prison. Il parvient à persuader au capitaine que Theodosio est un fou, un homme en état de démence. En effet, Theodosio transporté de colère, et ne se possédant pas, s'emporte contre le capitaine et contre Lampridio, se croyant baffoué par eux. Le capitaine le fait lier et l'emmène en prison.

Ve. ACTE.

Sennia, à force de menaces, apprend de Lallio son page, à qui elle avait recommandé de ne pas quitter Olimpia, que sa fille s'était enfermée avec Lampridio aux verroux, après l'avoir mis dehors, et que les regardant à travers la serrure, il avait vu Olimpia, le visage en feu, raccommodant ses cheveux. Sennia lui recommande sur toutes choses de ne rien dire à personne de ce qu'il a vu. Le capitaine envoie son valet dire à Sennia, qu'il ne songe plus à épouser Olimpia; qu'il va se marier avec Cornelia; que tout Naples sait qu'un jeune homme s'est introduit chez Sennia

comme le fils de la maison ; que Mastica a été le médiateur de cette fourberie, et que Lampridio vient d'être mis en prison ; en un mot, que celui-ci a vécu dans la plus grande intimité avec Olimpia. Grande lamentation de Sennia qui reçoit très-mal Mastica, lorsqu'il vient lui annoncer de venir se mettre à table: elle lui reproche de l'avoir trahie, le chasse de chez elle, et lui défend d'y mettre les pieds. Regret de Mastica d'être obligé de s'en aller sans avoir mangé. Entretien du gouverneur et du père de Lampridio. Le gouverneur, dans un beau discours oratoire, cherche à reconcilier le père irrité contre son fils, et finit par lui annoncer que son fils est en prison, que c'est une affaire grave qui, suivant les lois, peut le conduire à la potence ; le dialogue est plaisamment tourné. Protodidascalo conseille à Filastorgo de voir Sennia et Theodosio, et d'arranger cette affaire, en tâchant d'obtenir Olimpia en mariage pour son fils. Filastorgo apperçoit Theodosio et Eugenio, va leur demander grace pour son fils. Il offre de réparer tout le scandale par le mariage de son fils avec Olimpia. Theodosio, après s'être fait prier, y consent. Ils partent ensemble pour mettre Lampridio en liberté. Mastica qui en est instruit, vient en donner la nouvelle à Sennia, qui apprend avec un sensible plaisir ce mariage. Lampridio arrive accompagné de Theodosio et de Filastorgo, fait ses excuses à son

père, lui promet de réparer ses fautes. Ils se rendent tous trois auprès de Sennia, qui, satisfaite des excuses de Lampridio, lui pardonne, et l'accepte pour gendre. Tout est oublié de part et d'autre, et la pièce se termine par des protestations réciproques d'affection.

LA TRAPPOLARIA.

Comedia del signor Gio. Batt. della Porta Napolitano.

Bibl. nat. Y. 3807, *in*-12.

IMPRIMÉ à Venise en 1597, précédée d'une épître dédicatoire, sans date, d'Ottavio Pisano al Signor d'Evoli, avec un prologue fort agréablement écrit, dans lequel Porta fait connaître la supériorité de cette pièce sur les autres.

PERSONNAGES.

1.

Callifrone, père d'Arsenio.
Arsenio son fils.
Filesia, jeune espagnole.
Trappola, valet de Callifrone.
Lucrino, Md. de femmes esclaves.

2.

Fagone, parasite.
Gabrina, femme de Fagone.
Poleone, Md. d'habits.

3.

Dragollone, capitaine.
Denti-Frangolo, valet du capitaine.
Un cuisinier.

4.

Leonetto, valet du capitaine.

5.

Helionora, femme de Callifrone, mère d'Arsenio.

La scène est à Naples.

LA TRAPPOLARIA.

Ier. ACTE.

LUCRINO, marchand d'esclaves, est propriétaire d'une jeune personne nommée Filesia, fort aimée d'Arsenio, fils d'un vieil avare nommé Callifrone. Arsenio a promis à Filesia de la racheter et de l'épouser. Callifrone, instruit des amours de son fils, veut le faire partir pour Barcelonne, sous le prétexte d'y aller chercher sa mère pour la ramener à Naples. Il s'y prend d'abord par la voie de la douceur; mais trouvant quelqu'opposition, il l'exige impérieusement; et tout ce que celui-ci peut obtenir, c'est une couple d'heures avant de s'embarquer. Arsenio se désole. Il va trouver Filesia, et lui fait ses adieux pour ne plus la revoir: dialogue le plus tendre et le plus touchant. Elle lui fait part d'une lettre par laquelle Dragollone mande à Lucrino, qu'il la prend pour esclave, et qu'il lui envoie cent écus pour solde de 500 livres, prix convenu entre eux. Arsenio, forcé de se séparer d'elle, lui fait les plus vives protestations, lui remet entre les mains un bijou, et lui fait ses tendres adieux. Au moment du départ, elle se trouve mal et s'évanouit. Trappola, valet de Callifrone, accourt au bruit, vient à leur secours, promet à Arsenio qu'il l'empêchera de partir pour l'Espagne, et à Filesia

qu'elle sera rachetée. Lucrino survient, rudoie Filesia, la frappe et lui demande ce qu'elle fait dans la rue avec des amoureux. Arsenio s'oppose à ses mauvais traitemens. Lucrino répond qu'il est bien le maître de tuer ses esclaves, si bon lui semble. Il lui fait entendre qu'on ne peut lui parler qu'en le payant; qu'au surplus, il a vendu Filesia, et qu'on doit venir l'enlever. Trappola n'en croit rien, et le tient pour menteur; il l'avertit que dans le jour Filesia sera malgré lui entre les mains d'Arsenio; qu'il a pris toutes ses mesures à cet effet, et invite Lucrino à se tenir bien sur ses gardes. Lucrino s'en va sans vouloir plus rien entendre. Arsenio veut savoir de Trappola les moyens qu'il compte prendre. Il répond, en termes ambigus, par une recette d'apothicaire dont l'effet sera de rendre Lucrino la risée de toute la ville. Il apperçoit Callifrone; à l'instant il fait esquiver Arsenio, et fait semblant de se cacher. Callifrone l'appelle, s'emporte contre lui, lui impute la mauvaise conduite que tient son fils, l'accuse de vendre et mettre en gage ses meubles et effets pour entretenir la maîtresse de son fils, le menace de l'envoyer dans une île, les fers aux pieds et aux mains; de lui faire donner cent coups de nerf de bœuf par jour, jusqu'à ce qu'il périsse; de le faire empailler après sa mort, et de l'exposer en public pour l'exemple des valets escrocs. Trappola se défend des imputations de son maître, sur sa méfiance trop vigilante: quant aux amours de son fils, il répond qu'il n'est pas son tuteur, et que ce n'est pas lui qui dirige ses inclinations: à l'égard des menaces, il observe qu'il y a de l'ingratitude à

Callifrone de le traiter si indignement, après les bons services qu'il lui a rendus ; qu'au surplus, quelque chose qu'il fasse, il lui prédit que son fils ne se rendra point en Espagne ; que lui, Callifrone, sera forcé de payer 300 ducats pour délivrer Filesia d'esclavage, et qu'il sera trop heureux de la donner pour femme à son fils. Callifrone traite son valet de mauvais garnement ; sans l'écouter davantage, il l'envoie chez son fermier pour lui dire d'apporter ses comptes, et part pour aller embarquer son fils.

IIe. ACTE.

Callifrone a été témoin de l'embarquement de son fils, et se dispose à se moquer de Trappola, qui lui avait prédit que son fils n'irait pas en Espagne. De son côté, Trappola, qui avait guetté le départ d'Arsenio, était monté sur une frégate à l'instant où il avait vu Callifrone quitter le rivage, avait rejoint le bâtiment que montait Arsenio, et sous prétexte que sa mère et son frère venaient d'arriver à Naples, il l'avait fait débarquer par ordre de son père, pour ne pas faire un voyage inutile. Grande joie d'Arsenio ; mais il restait deux choses à concerter : le moyen de racheter Filesia, et les raisons à donner à Callifrone, s'il rencontrait son fils. La délivrance de Filesia n'embarrasse pas Trappola ; entre les mains d'Arsenio est la lettre d'avis du capitaine Dragollone ; Trappola guettera le valet du capitaine, le mènera chez un de ses amis, qu'il fera passer pour Lucrino, et lui donnera, au lieu de Filesia, une vieille femme, en payant les cent

ducats et remettant la lettre du capitaine et le signalement du messager, annoncés par la lettre d'avis; ensuite ce même ami, ou un autre, se transportera, avec la lettre, le signalement et les cent ducats, chez Lucrino, qui ne fera nulle difficulté de délivrer Filesia. Quant à l'inconvénient de rencontrer Callifrone, comme Arsenio ressemble à son frère Lelio qui est marié à Barcelonne, mais tellement que le père et la mère ne pouvaient jamais les distinguer, Arsenio fera comme s'il ne reconnaissait pas son père, se fera passer pour Lelio, arrivé depuis peu de Barcelonne à Naples avec Filesia, qu'il ne sera pas difficile de faire passer pour la femme de Lelio, au moyen de quoi Callifrone ne pourra se dispenser de faire à l'un et à l'autre un très-bon accueil. Les scènes de cet acte sont plaisantes. Elles se passent entre Trappola et Fagone le parasite, qui, pour un ample déjeûné et 30 écus, convient de se prêter à faire le rôle de Lucrino, et de déterminer sa femme à remplir celui de Filesia: entre Fagone et Gabrina, sa femme, qui fait d'abord quelque résistance de s'aller mettre entre les mains du capitaine; mais son mari la rassure, en lui disant que le capitaine ne voudra pas d'elle et la renverra; il l'engage à payer d'effronterie, lui donne deux écus, et lui en promet autant à son retour. Elle se décide. Enfin, l'acte se termine par une scène entre Trappola, Arsenio et un marchand d'habits chez lequel ils louent un habit de soldat, un chapeau avec un panache, des brassières à mailles et une épée, pour le déguisement de Fagone; plus, une robe de velours cramoisi et

un voile de soie, pour le déguisement de sa femme : le tout moyennant deux écus; mais ils n'ont point d'argent pour payer, parce qu'Arsenio a donné pour Fagone les 30 écus que son père lui avait remis à l'instant de son embarquement; mais ils laissent en gage au Md. Poleone, une méchante bague de cuivre doré, montée en pierres fausses imitant le rubis, de valeur au plus d'un carlin, et qu'ils font valoir comme un bijou précieux.

IIIe. ACTE.

La première personne que rencontre Trappola est un soldat qui lui demande l'adresse d'un marchand de femmes. Il s'appelle Dentifrangolo; il vient de la part du capitaine Dragollone; il a oublié le nom du marchand. Trappola lui nomme Lucrino. Dentifrangolo se le rappelle; après des demandes et des réponses, Trappola le conduit à la maison de Fagone, après lui avoir fait voir la lettre d'avis du capitaine; là, le soldat donne sa lettre, remet son signalement et paie les cent écus; on lui laisse emmener la femme de Fagone. Cela fait, Trappola, sans perdre de tems, se rend d'avance chez Lucrino, semble revenir à la charge, lui fait accroire que son maître a fait tous ses efforts pour ramasser quelques fonds, à l'effet de racheter Filesia, et qu'un de ses amis lui a prêté une boîte d'or, montée en diamans de valeur de 500 écus, qu'il offre de lui donner en gage, avec promesse de lui payer 300 écus dans un mois, s'il veut céder Filesia. Lucrino tient bon. Tandis que Trappola

l'amuse de propos, arrive Fagone, déguisé en soldat, demandant la demeure de Lucrino. Il est chargé d'une lettre pour lui; plus, de son signalement, et enfin de 100 ducats, sous la condition par Lucrino de lui remettre et laisser emmener la femme que le capitaine demande par sa lettre. Trappola fait tout ce qu'il peut pour inspirer de la méfiance à Lucrino, jusqu'à lui dire que c'est lui, Trappola, qui lui tend un piège; que le soldat est un homme qu'il a habillé en soldat pour lui enlever Filesia au nom du capitaine. Plus il insiste, moins Lucrino croit être joué; et au moyen du paiement des 100 ducats, Filesia est remise entre les mains de Fagone; mais à son tour Trappola, qui connaît Fagone pour un fin matois, craint d'être sa dupe. Il s'en va d'un autre côté, pour ne pas donner de soupçon à Lucrino. Filesia se plaint de sa malheureuse destinée. Fagone lui tient quelques propos. Filesia lui dit qu'elle n'est pas ce qu'il pense; qu'étant encore enfant, elle fut enlevée de Barcelonne et transportée en Barbarie, où elle fut pendant quelques années au service de la reine de Fez, puis rachetée par Lucrino, qui l'a toujours traitée comme sa fille. Scène fort plaisante entre le capitaine Dragollone et Gabrina, femme de Fagone, à lui envoyée sous le nom de Filesia; grosses injures de part et d'autre; le capitaine est à bout, et charge son valet, Leonetto, d'aller chez Lucrino et de lui redemander Filesia, avec menace de faire sauter en l'air lui et toute la maison, s'il ne lui renvoie l'esclave qu'il a achetée et payée. De son côté Gabrina laisse là le

capitaine, retourne à la maison, et n'en ayant pas pris les clefs, frappe à la porte. Filesia lui ouvre et lui demande ce qu'elle veut; Gabrina croit que c'est une fille publique que son mari, pendant son absence, a introduite dans sa maison; elle se répand en invectives contre elle et contre lui. Fagone arrive; elle le presse de questions sur l'installation de Filesia chez elle; réponses vagues de Fagone. Pendant ce dialogue, un cuisinier apporte un grand dîner, commandé, dit-il, par Fagone en l'honneur de Filesia. Par ses bavardages, il aigrit Gabrina, qui prend un bâton, chasse Filesia de sa maison, bat son mari, renverse la table, les plats, les bouteilles, et s'en va.

IVe. ACTE.

Leonetto, valet du capitaine, en habit de soldat, arrive chez Lucrino, pour réclamer Filesia; Lucrino croit que c'est Trappola qui veut lui jouer un tour; il prend d'abord la chose en plaisantant; le soldat se fâche; la querelle s'échauffe; Lucrino va chercher les sbirres et fait enfermer Leonetto. Pendant cette scène, Arsenio se rend à la maison de Fagone, où il croit trouver Filesia. Fagone, ivre, répond à ses questions par des propos d'ivrogne; il finit cependant par lui apprendre que sa femme, prenant Filesia pour une fille publique, l'a mise à la porte à coups de bâton. Arsenio se retire outré de colère, va chercher de tous côtés, parcourt tous les quartiers de la ville, pour trouver Filesia, qui erre aussi à l'aventure sans savoir où aller. Enfin ils se rencontrent, et à peine se sont-

ils exprimé leur joie et leur tendresse, que Callifrone paraît et reconnaît Arsenio. Celui-ci ne perd pas contenance, et par ses réponses espagnoles, il se fait passer pour Lelio, nouvellement arrivé de Barcelone avec sa femme Eufragia. Callifrone les reçoit parfaitement bien, et veut qu'ils n'aient d'autre maison que la sienne. Arsenio et Filesia lui témoignent, en langue espagnole, leur tendresse filiale. Trappola, en arrivant, s'extasie sur le prompt retour d'Arsenio. Callifrone se moque de sa méprise. Trappola lui soutient que ces deux espagnols ne sont ni Lelio ni Eufragia, mais bien Arsenio et sa maîtresse, qui était au pouvoir de Lucrino; qu'Arsenio a emprunté ses habits, et que tout cela est un jeu dont il est la dupe. Plus Trappola insiste, plus Callifrone la turlupine. Pendant que le père et Eufragia font les cérémonies d'usage pour rentrer, survient Poleone, marchand d'habits, qui vient réclamer les habits qu'il a prêtés sur gages. Callifrone cherche à lui persuader qu'il se trompe. Arsenio, en espagnol, dit qu'il ne le connaît pas. Poleone persiste et veut ravoir ses habits, ou un meilleur gage que celui qu'on lui a remis. Réponse toujours espagnole et négative de la part d'Arsenio, qui finit par le chasser à coups de bâton. Poleone jure de s'en venger, et va chercher les sbirres. Callifrone et Arsenio rentrent chez eux. Scène entre le capitaine Dragollone et Dentifrangolo; ils vont ensemble chez Lucrino. Chemin faisant, le capitaine irrité, accuse son valet d'avoir joué ses cents ducats, et d'avoir été dans quelque mauvais lieu lui chercher

une fille publique. Ils frappent à la porte ; Lucrino leur ouvre. Le capitaine se plaint d'avoir été joué, réclame Filesia qu'il a achetée, et à la place de laquelle on lui a envoyé une vieille sorcière. Lucrino ne peut croire que le capitaine lui parle sérieusement, et lui répond que surement il cherche à s'amuser. Le capitaine s'emporte et cependant veut éclaircir l'affaire, fait raconter à son valet tout ce qui s'est passé. Lorsque d'explication en explication, le valet avoue qu'il ne reconnaît pas dans Lucrino le personnage qui lui a remis l'esclave achetée, Lucrino s'apperçoit que c'est un tour de Trappola, qui l'en avait menacé. Il se lamente d'avoir été si bien dupé par lui. La scène est on ne peut pas plus plaisante. Enfin ils vont tous chez Callifrone, pour y rencontrer Trappola et tâcher de découvrir la vérité. Le capitaine se présente avec un ton de fanfaronade. Lucrino expose au vieillard qu'il était propriétaire d'une esclave qu'il avait achetée en Barbarie 200 ducats ; que son fils Arsenio en était devenu amoureux, et que Trappola la lui avait escamotée dans la matinée. Callifrone lui répond qu'il avait envoyé de très-grand matin Trappola à sa maison de campagne ; qu'Arsenio s'était aussi embarqué le matin pour Barcelonne, et qu'il n'avait chez lui d'autre personne que Lelio son second fils, arrivé tout nouvellement de Barcelonne avec Eufragia sa femme. Le capitaine veut ravoir son esclave, et menace de poursuivre Arsenio jusqu'en Espagne et même en Angleterre. Le capitaine et Lucrino demandent à voir Eufragia. Callifrone fait d'abord

quelques difficultés ; ils insistent ; il la fait venir ; elle paraît ; ils la reconnaissent ; mais elle parle espagnol et affecte de ne pas les reconnaître. Lucrino est dérouté, et malgré les traits de ressemblance, n'ose assurer que ce soit Filesia. Le capitaine furieux, menace d'enlever la prétendue Eufragia, qu'il soutient être Filesia, l'esclave qu'il a achetée. Arsenio paraît, tient tête au capitaine menaçant, qui finit par filer doux et se retire paisiblement. Au moment où Arsenio rentre, Trappola vient l'avertir que Poleone, marchand d'habits, arrive avec des sbirres pour le mettre en prison. Arsenio met la main sur la garde de son épée. Trappola l'engage à ne pas faire d'esclandre, qui pourrait dévoiler tout le mystère. Poleone observe aux sbirres qu'il n'est pas aussi sûr du maître que du valet ; que le maître est un espagnol ; que le valet est italien ; que pour ne pas se tromper, il vaut mieux mettre la main sur le collet du valet. Trappola se défend en disant que c'est à son maître qu'il faut s'adresser. On demande à Arsenio de rendre ses habits. Il répond en espagnol qu'il ne sait ce qu'on lui demande ; qu'il ne connaît point Trappola ; que cela ne le regarde en aucune manière. Trappola le supplie de rendre les habits, et de ne pas le laisser emmener en prison. Arsenio persiste dans ses réponses espagnoles. Trappola indigné, découvre tout ce qui en est, comment les habits ont été empruntés ; il ajoute qu'il n'en avait, lui, reçu qu'une partie, et que les autres avaient été délivrés à son maître ici présent : de

suite Trappola, accompagné d'un sbirre, va chercher et rapporte la robbe de velours, le voile de soie, l'épée de soldat, les brassières et le chapeau à panache; quant aux autres habillemens, il affirme qu'ils sont en la possession d'Arsenio. L'affaire paraît si claire, que Poleone n'hésite plus de laisser en liberté Trappola, et de faire arrêter Arsenio, ne fût-ce que pour se venger des coups de bâton qu'il en a reçus. Arsenio se voyant arrêté, voudrait intéresser en sa faveur Trappola, qui ne veut plus le reconnaître pour son maître, et le laisse traîner en prison.

Ve. ACTE.

Hélionore, femme de Callifrone, après avoir essuyé une affreuse tempête presqu'en arrivant de Barcelonne à Naples, et avoir vu périr un vaisseau sous ses yeux, débarque heureusement à ce port, avec son fils Lelio et sa fille Eufragia. Elle cherche un logement, en attendant qu'elle puisse découvrir la demeure de son mari. Elle apperçoit Callifrone et Trappola ensemble. Elle croit reconnaître son mari dans le vieillard qui la considère; celui-ci croit aussi la reconnaître. Ils s'envisagent longtems sans oser se parler. Enfin elle se hasarde à lui demander s'il connaît Callifrone. Il répond que c'est un de ses plus grands amis. Sur les questions du vieillard, elle répond qu'elle vient de Barcelonne, qu'Helionore est une de ses amies. De questions en questions, ils finissent par se reconnaître

au grand mécontentement de Trappola, qui prévoit les suites fâcheuses que cette reconnaissance peut avoir pour lui. Callifrone demande à sa femme des nouvelles d'Elvire ; elle lui dit qu'elle a été prise par les Maures et emmenée à Fez, où elle a servi la reine de ce royaume, et que depuis qu'elle a été rachetée par un marchand chrétien, elle n'en a plus entendu parler. Callifrone lui observe que Lelio et Eufragia ne peuvent être encore à bord, puisqu'ils sont chez lui. Helionore dit que cela ne se peut, et veut leur envoyer une voiture. Callifrone insiste. Helionore demande à les voir. Trappola tremble d'être découvert. Callifrone les fait venir. Filesia se présente, Helionore ne la reconnaît pas pour Eufragia. Filesia soutient en espagnol qu'elle est sa mère, et cependant montre de l'embarras. Callifrone soupçonne de l'artifice, la traite comme une malheureuse, et veut la chasser de chez lui. Helionore prend quelque compassion d'elle. Filesia ne sachant plus que dire, se justifie en italien des imputations et qualifications déshonorantes que lui prodigue Callifrone. Hélionore se sent de plus en plus touchée de ses réponses. Elle lui demande de quel pays elle est et son nom. Filesia répond qu'elle est de Barcelonne ; qu'elle n'a pas connu son père, qui s'appelait dom Jean de Moncade ; que son vrai nom à elle est Elvire. Aux noms de Moncade et d'Elvire, Hélionore s'attendrit. Filesia ajoute que sa mère, qui se nommait aussi Elvire, est morte en accouchant d'elle ; qu'une dame, nommée Helionore, voulut bien lui

servir de seconde mère ; qu'étant un jour allée se promener dans une maison de campagne sur le bord de la mer, elle fut enlevée par une troupe de Maures, qui, à cause de sa figure, en firent présent à la reine de Fez, au service de laquelle elle resta plusieurs années, au bout desquelles elle fut rachetée par un marchand italien pour deux cents écus, dans l'intention de la revendre à ses parens. A ces détails tous les doutes sont levés sur le sort d'Elvire. Callifrone et Helionore se réunissent pour la combler de caresses et d'amitiés et la retirer chez eux. Callifrone lui fait ses excuses de l'avoir si maltraitée sans la connaître. La joie de Callifrone est troublée par la nouvelle que lui donne Helionore du naufrage du bâtiment sur lequel il avait embarqué son fils ; il sort pour s'informer du fait. Trappola qui est sorti un instant avant, accourt au-devant de lui tout essoufflé, fait semblant de ne pas l'appercevoir. Il affecte la plus grande tristesse, et se montre très-affligé d'une nouvelle cruelle, qu'il n'osera jamais apprendre à son maître. Callifrone le questionne d'une manière pressante. Il répond que son fils Arsenio n'existe plus, qu'il a fait naufrage, et reproche à Callifrone d'avoir voulu l'envoyer en Espagne. Le père se lamente, se désole, voudrait racheter la vie de son fils, non-seulement de son bien, mais de son sang. Après avoir ainsi porté la douleur et le repentir dans l'ame de Callifrone, Trappola lui fait entendre qu'Arsenio n'est cependant pas tellement mort, qu'il ne puisse revivre

encore, et que s'il veut payer trois cents ducats, il se fait fort de le ressusciter. Callifrone consent à tout. Trappola lui raconte qu'ayant su par un astrologue qu'Arsenio devait périr en mer, il avait guété le moment de son embarquement, l'avait fait remettre à terre sous prétexte du retour de sa mère, et avait engagé Arsenio à prendre désormais le nom de Lelio. Callifrone applaudit à la ruse qui lui sauve son fils ; mais il veut savoir pourquoi il lui demande trois cents ducats. Trappola lui répond que c'est pour rembourser au capitaine le prix de la rançon de Filesia, et lui rappelle ce qu'il lui avait prédit le matin, que son fils n'irait pas en Espagne ; qu'il rachéterait Filesia ; qu'il en coûterait trois cents ducats ; qu'il recevrait chez lui-même la maîtresse de son fils ; qu'il lui ferait le meilleur accueil ; qu'il la traiterait comme la femme de son fils ; que lui, Callifrone, avait si bien regardé tout cela comme un conte, qu'il lui avait promis sa liberté si tout cela arrivait. Il le somme de sa parole. Callifrone lui donne sa liberté, sa bourse, les trois cents ducats, et s'en remet à lui pour tout terminer. Trappola rencontre Arsenio tout honteux de la manière dont il s'est conduit à son égard. Il lui rend compte de l'arrivée de sa mère, de la bonne fortune de Filesia, reconnue pour être Elvire, fille d'un ancien ami d'Helionore, du consentement de Callifrone et d'Helionore à son mariage

avec Elvire. Arsenio ne se sent pas de joie. Il se livre aux transports de son ame. Survient Poleone, à qui l'on rend ses habits d'emprunt et leur loyer, et la pièce finit à la satisfaction de toutes les parties intéressées.

LA SORELLA.

Comedia del signor Gio. Batt. della Porta, napolitano.

Bibl. nat. Y. 5795. A. *in*-12.

REIMPRIMÉE à Venise en 1607, précédée d'une épître dédicatoire de l'imprimeur Alberti, al signor Giovan Giunio Parisio, datée du 6 février 1607.

PERSONNAGES.

Attilio, amant de Cleria.
Trinca, son valet.
La Nourrice de Cleria, échangée et élevée sous le nom de Sulpicia.
Erotico, amant de Sulpicia.
Cleria, fille de Filogono et nièce d'Orgio.
Pardo, père d'Attilio et de Sulpicia, échangée et élevée sous le nom de Cleria.
Gulone, parasite.
Trasimaco, capitaine.
Pedolitro.
Son Fils.
Costanza, mère d'Attilio et de Sulpicia, échangée sous le nom de Cleria.
Sulpicia, fille de Pardo et de Costanza.
Orgio, oncle de Cleria, échangée et élevée sous le nom de Sulpicia.

La scène est à Nole.

LA SORELLA.

Ier. ACTE.

PARDO, écuyer de la reine de Pologne, avait emmené son fils Attilio, et avait laissé sa femme avec sa fille Cleria, encore au berceau, et voulant fixer sa demeure, avait mandé à sa femme de venir le trouver. Elle s'était embarquée avec Cleria. Des lettres avaient appris à Pardo, que le vaisseau qui les transportait avait fait naufrage; quelques années après, il avait appris qu'elles avaient été enlevées par des Turcs, que Costanza, sa femme, à cause de son âge, avait été vendue fort bon marché, et que sa fille Cleria était esclave d'un général d'armée. Sur cette nouvelle, Pardo avait envoyé son fils Attilio, accompagné de son valet Trinca, avec 600 écus et des lettres de recommandation, pour s'embarquer et aller racheter sa mère et sa sœur. Arrivé à Venise, le jeune homme était devenu si éperduement amoureux de Sophia, servante de l'auberge où il était logé, qu'il avait racheté cette esclave de Pandolphe, maître de l'auberge, moyennant 200 ducats. En conséquence, de concert avec son valet, il avait écrit à Pardo, son père, qu'il avait été à Constantinople, que sa mère y était morte, qu'il avait racheté sa sœur Cleria, et qu'il la ramenait avec lui. Ce père les avait fort bien reçus l'un et l'autre, persuadé

que Sophie était véritablement sa fille Cleria; jusque-là tout va bien: mais au bout de quelque tems, le père, un peu mécontent de son fils et de ses familiarités avec sa sœur, a formé le projet de le marier à Sulpicia, et de marier Cleria au capitaine Trasimaco.

La première scène se passe entre Attilio et Trinca, qui se fait prier pour aider son maître à sortir de l'embarras que lui cause un projet de mariage, dont les nôces doivent se faire le soir même. Trinca lui fait cependant entrevoir l'espoir qu'il a de faire servir Erotico à un arrangement conciliatoire. La nourrice de Sulpicia rencontre Erotico qu'elle cherche, lui apprend que Sulpicia, forcée par son oncle Orgio, doit épouser Attilio. Elle lui fait part en même-tems des ordres qu'elle a reçus d'Orgio, de ne plus sortir de la maison, et sur-tout de ne plus avoir d'entretien avec Erotico; elle lui peint Sulpicia désespérée et jalouse de Cleria. Erotico la rassure par les protestations les plus tendres en faveur de Sulpicia. Cette conversation est interrompue par l'arrivée d'Attilio et de Trinca. Erotico se plaint de ce qu'il lui enlève Sulpicia; ce qui entraîne de la part d'Attilio une explication sur ses amours avec Sophia, et sur la ruse qu'il a employée auprès de son père, afin de la faire passer pour sa sœur Cleria. La jalousie d'Erotico se dissipe; les deux amis se réconcilient et concertent avec le valet Trinca le moyen de sortir d'affaire. Voici ce que propose Trinca. Pardo veut marier sa fille Cleria au capitaine Trasimaco, parce qu'il la prend sans dot : pour déjouer ce mariage, Erotico se présentera devant

Pardo, lui demandera sa fille en mariage aux mêmes conditions; nul doute qu'il obtienne la préférence : et pour mieux réussir, on indisposera Pardo contre le capitaine et contre Gulone le parasite, qui se mêle de ce mariage. De son côté, Attilio témoignera à son père le desir d'épouser Sulpicia. Les deux mariages se feront par un prêtre supposé; et sous le prétexte qu'ils sont amis, et qu'ils desirent n'être pas séparés, ils logeront tous sous le même toît; Cleria sera la femme d'Erotico pendant le jour, et d'Attilio pendant la nuit, comme Sulpicia sera femme d'Erotico pendant la nuit, et d'Attilio pendant le jour, sauf par la suite à s'unir véritablement par mariage, lorsque Pardo qui, à cause de son grand âge, ne peut aller loin, sera défunt. Le plan convenu, Erotico se retire. Survient Cleria, qui, se croyant abandonnée d'Attilio qu'elle n'a pas vu depuis quelques jours, accuse sa mauvaise fortune de l'avoir, dès son enfance, fait enlever comme esclave en Turquie, et dans le moment où elle se croyait heureuse d'être attachée au sort d'Attilio, de se voir tourmentée par l'inquiétude d'en être séparée. Protestations de tendresse et d'amour de la part d'Attilio, qui allait la mettre dans la confidence du projet, lorsqu'il voit arriver Pardo son père; il se retire avec Cleria. Trinca reste seul pour disposer l'esprit du vieillard, de manière à ce que le double mariage projetté réussisse, et en effet il s'y prend assez adroitement pour le faire consentir au mariage de Cleria avec Erotico, et à celui d'Attilio avec Sulpicia. Il peint le capitaine comme un homme trop âgé et sans fortune, propre à faire le malheur

de sa fille, et le parasite Gulone comme un vil calomniateur, qui dit beaucoup de mal de Pardo, son maître.

IIe. ACTE.

Dans la première scène, monologue du parasite Gulone, qui critique les belles sentences des savans sur la nature, et comme un glouton, l'accuse de n'avoir donné à l'homme qu'un petit estomach et un ventre de médiocre capacité; les réflexions comparatives qu'il fait sont plaisantes. Le capitaine Trasimaco, qui le rencontre, lui demande des nouvelles de son mariage. Il s'obstine à ne rien répondre qu'il n'ait mangé. Cependant à force d'instances, il lui dit très-laconiquement, que demandant Cleria sans dot, il l'épousera. Gulone frappe à la porte du vieillard Pardo. Trinca le reçoit d'une manière assez rude, lui reproche d'avoir trompé son maître sur le compte du capitaine, et d'avoir dit au capitaine mille faussetés de la table frugale et parcimonieuse du vieillard Pardo. Il lui fait part en même-tems de la réception qui l'attend de la part de Trasimaco et de Pardo. La nourrice de Sulpicia arrive pour entretenir Erotico de la jalousie de Sulpicia; mais Erotico, trop occupé de son objet, et qui voit venir le vieillard Pardo, l'éconduit promptement, afin qu'il ne la voie pas avec elle. La nourrice, piquée, se tient à l'écart pour entendre leur conversation. Le vieillard emploie d'abord quelques détours pour prendre Erotico dans ses filets, et lui faire épouser sa fille; mais il veut s'assurer en même-tems qu'il n'aime pas Sulpicia.

Erotico jure qu'il ne l'a jamais aimée, qu'il la voyait par passe-tems; mais qu'il y renoncera pour toujours, s'il a le bonheur d'épouser Cleria. La scène est fort bien faite, et le dialogue très-pressant et très-adroit. La nourrice, qui a tout entendu, fait ses lamentations sur l'inconstance et la perfidie des jeunes gens. Le capitaine Trasimaco va chercher Gulone dans la maison de Pardo. Chemin faisant, il rencontre Trinca, qui fait semblant de ne pas le reconnaître. Le capitaine l'acoste, et veut savoir comment Gulone a parlé dans la maison de Pardo, d'un certain capitaine qui doit épouser Cleria; Trinca en fait un récit grotesque et propre à échauffer la bile du capitaine contre Gulone, et à les mettre mal ensemble.

IIIe. ACTE.

Pedelitro arrive de Turquie avec son fils qu'il a racheté à Constantinople, l'un et l'autre encore habillés en turcs. Il apperçoit le vieillard Pardo, vient à lui, s'en fait reconnaître, lui apprend que Costanza, sa femme, se porte bien, qu'elle est à Constantinople, qu'elle a grande envie de revenir, et qu'elle est étonnée de ne recevoir aucune réponse aux lettres qu'elle avait écrites à son mari, pour le prier de la racheter; qu'à l'égard de sa fille Cleria, elle ne sait si elle est morte ou envie, qu'elle était esclave chez un général d'armée, qui la retenait éloignée de Constantinople, à cause de la jalousie de sa femme. Pardo a bien de la peine à croire à l'existence de sa femme. Pedolitro lui remet une lettre écrite de sa main. Quant à Cleria, Pardo, pour convaincre Pedelitro, la fait venir.

Celle-ci, d'abord embarrassée, tient ferme, et soutient que sa mère est morte. Pedolitro persiste à soutenir le contraire. Elle fait des signes. Il fait entendre au vieillard qu'il est dupe. Elle s'anime, elle s'irrite. Padolitro dit qu'elle n'est point Cleria, fille de Costanza, mais une servante d'auberge à Naples, où il est resté deux mois malade. Elle rougit, elle pâlit, et cependant nie fortement le fait. Cette confrontation dégénère en injures. Pour les faire cesser, Pardo fait rentrer Cleria, invite Pedolitro et son fils à demeurer chez lui. Pedolitro s'excuse sur ce qu'il veut s'assurer si ses parens existent, et aller demeurer avec eux. Pardo fait tant d'instances, qu'il obtient au moins de Pedolitro que pendant ses recherches, son fils reste à la maison. Attilio et Trinca viennent presser Pardo pour le mariage, et répondent de l'empressement d'Erotico pour conclure. Pardo leur demande qui leur a dit que Costanza fût morte et Cleria vivante. Il leur fait part de ce qu'il vient d'apprendre par Pedolitro. Trinca, sans se déconcerter, fait passer celui-ci pour un imposteur, qui n'a point été à Constantinople, qui peut-être a contrefait l'écriture de Costanza, et qui cherche à s'impatroniser dans la maison. Pour mieux tromper le vieillard, il propose d'interroger le fils de Pedolitro; mais sur l'observation que lui fait Pardo, que ce jeune homme n'entend pas l'italien, il feint de lui parler turc, celui-ci répond, et Trinca interprête toutes ses réponses de manière à dérouter le vieillard crédule. Tandis qu'Attilio et Trinca vont chez Erotico et Orgio, afin de les prévenir de se tenir prêts pour la nôce,

Pedolitro vient chercher son fils. Pardo le reçoit assez mal, et dans l'explication lui rend compte de l'entretien de son fils avec Trinca en langue turque; mais le père à son tour interroge son fils. Il résulte de ses réponses, qu'il n'a pas entendu un mot du baragouinage de Trinca, et qu'il s'est borné pour toute réponse à dire qu'il n'entendait pas ce qu'on lui demandait. Pardo commence à entrer en méfiance et à reconnaître qu'il est joué par son fils et par son valet. Tout occupé de ces réflexions, il est accosté par le capitaine Trasimaco, qui vient lui parler de son mariage. Pardo, pour abréger l'étalage de ses jactances et de ses fanfaronnades, le quitte en lui faisant entendre qu'il ne sera question de mariage que quand il aura pris des informations. Cet acte finit par trois scènes plaisantes, dans lesquelles Trinca met le capitaine aux prises avec le parasite Gulone. Le capitaine fait grand bruit, et finit par recevoir la bastonnade de la part de Gulone, ce qui amuse fort Trinca, qui se moque du poltron.

IVe. ACTE.

Costanza se félicite d'avoir été, comme décrépite, renvoyée de Turquie avec d'autres esclaves chrétiens rachetés, et d'être enfin de retour dans sa patrie. Elle s'adresse à Attilio et à Trinca, qu'elle rencontre, et leur demande des nouvelles de Pardo et d'Attilio. Celui-ci se nomme. Elle se fait connaître pour sa mère et pour la femme de Pardo. Autre embarras. Cependant les sentimens de la nature se réveillent dans Attilio; mais il ne peut cacher à

sa mère les inquiétudes et l'agitation que lui donne son retour. Il expose tout ce qui s'est passé pendant son absence, lui fait l'aveu de ses fautes, de sa passion pour Sophia, qu'il a épousée et qu'il fait passer pour sa sœur auprès de son père. Costanza, trop charmée de retrouver son fils, se laisse attendrir, promet de garder le secret et de traiter Sophia comme si c'était Cleria elle-même : grandes expressions de tendresse et de reconnaissance de la part d'Attilio. Trinca va avertir Pardo de l'arrivée de Costanza. Son retour cause au vieillard la joie la plus vive, qu'ils se témoignent réciproquement. Costanza et Cleria se reconnaissent, fondent en larmes et s'embrassent avec la plus tendre affection. Costanza se trouvant seule avec Attilio et Trinca, Attilio la remercie de la tendresse qu'elle a témoignée à Sophia, comme si c'eût été Cleria. Costanza lui fait connaître que c'est véritablement Cleria, sa sœur; qu'elle en est très-certaine. Attilio a d'abord quelques doutes ; mais ces doutes se tournent bientôt en certitude, et sa passion en fureur. Il se livre aux réflexions sur la perte de sa chère Sophia. Sa mère lui donne d'abord des consolations, et ensuite les conseils que dicte en pareil cas la bonne et saine morale. Ces conseils, d'une sagesse sévère, lui rendent encore plus sensible la perte de sa chère Sophia. Trinca voyant la mère désolée de l'état pénible de son fils, l'invite à rentrer. Survient Erotico, qui, instruit de l'aventure, cherche par tous les moyens possibles à ranimer le courage de son ami. Celui-ci est inconsolable et se livre au désespoir et au remords d'un amour incestueux. Rien

ne peut le tirer de son accablement, pas même le nom de Cleria, qu'il défend de prononcer devant lui. Trinca et Erotico prennent le parti, pour ne pas l'abandonner à lui-même, de le traîner malgré lui jusque chez Erotico. Scène d'injures entre Gulone et Pardo, qui chasse de chez lui ce parasite insolent. Scène de reproches les plus amers et les plus outrageans de la part de Sulpicia contre Erotico, qu'elle accuse de trahison et de perfidie, sans vouloir entrer avec lui dans aucune explication. Erotico croit pouvoir tirer quelqu'éclaircissement de la nourrice de Sulpicia. Cette nourrice, sans lui donner d'autres raisons, l'accable d'invectives. Orgio apperçoit la nourrice quittant Erotico, malgré la défense qu'il lui avait faite de lui parler. Il la traite fort durement de paroles, la fait rentrer malgré elle, pour lui donner son compte et la chasser ensuite.

Ve. ACTE.

La nourrice, indignée des coups de bâton qu'Orgio vient de lui donner en la mettant à la porte, menace de s'en venger et de les lui faire payer cher, en dévoilant à Pardo un secret de grande importance. Elle frappe à la porte de ce vieillard, qui la reçoit avec affabilité. Elle lui révèle que Cleria n'est pas sa fille; que lorsque Costanza est accouchée, la fille qu'elle venait de mettre au monde a été mise en nourrice chez Filigono, frère d'Orgio, et qui lui-même avait une fille nommée Sulpicia, que sa femme nourrissait. Comme ces gens étaient pauvres et voulaient assurer à leur fille

un sort plus heureux, ils échangèrent ces enfans et rendirent à Costanza Sulpicia, au lieu de Cleria; ce ne fut que long-tems après, lorsqu'ils furent devenus plus riches, qu'ils regrettèrent d'avoir fait ce criminel échange; mais il n'était plus tems. La vraie Sulpicia avait été enlevée par les Turcs. Filigono, avant de mourir, avait fait son testament et laissé ses biens à son frère, sous la condition de donner 10 mille ducats de dot à Sulpicia, si l'on parvenait à découvrir où elle était, et 2000 ducats à la véritable Cleria. Un signe au bras gauche doit faire reconnaître celle-ci. Pardo fait des questions pour s'assurer de ces faits, et va chez le notaire prendre connaissance du testament. Orgio ne tarde pas à se repentir des mauvais traitemens que, dans sa vivacité, il a fait essuyer à la nourrice de la prétendue Sulpicia. Il a vu cette nourrice en grande conférence avec Pardo. Il se doute que celui-ci, bien informé, viendra réclamer sa fille et l'exécution du testament. En effet, Pardo, qui a pris tous les éclaircissemens, vient amicalement trouver Orgio, et après un petit préambule moral sur l'incertitude de la vie et de la mort, et sur les restitutions, entre en matière. Orgio convient de tout, et ils prennent ensemble des mesures de prudence pour faire l'échange de Cleria et de Sulpicia. Attilio cependant, toujours au désespoir, veut absolument s'expatrier seul. Erotico, rebuté par sa maîtresse, veut le suivre. Pendant ces débats de l'amitié, Trinca vient leur annoncer que les choses ont changé de face, que les évènemens les favorisent l'un et l'autre, que la nourrice a dévoilé à Pardo un

une nouvelle qui doit les rendre tous deux heureux, que ce n'est pas Cléria, mais Sulpicia qui est véritablement la sœur d'Attilio, et que dans le soir même doit se faire la nôce d'Attilio avec celle qu'il aimait sous le nom de Cleria, et d'Erotico avec celle qu'il aimait sous celui de Sulpicia. A cette nouvelle, la joie succède à la tristesse et au désespoir. Le cœur d'Attilio s'ouvre à la vive satisfaction de retrouver ce qu'il croyait avoir perdu, et de n'avoir plus à se reprocher un amour interdit par les lois.

LA CARBONARIA,

Comédia dell'illustre sign. Gio. Batista della Porta, napolitano.

Bibl. nat. y. 5751 F in-12.

IMPRIMÉE à Venise en 1628, précédée d'un prologue pareil à celui qui est en tête de la pièce des deux frères rivaux.

PERSONNAGES.

1.

Pirino, amant de Melitea.
Forca, son valet.
Mangone, marchand d'esclaves.
Filace, son valet.
Le docteur *Carisio*, père de Melitea.
Filigenio, père de Pirino.

2.

Panfago, parasite.
Alessandro, jeune ami de Pirino.

3 et 4.

Melitea, amante de Pirino.
Un personnage sourd et muet.

5.

Le capitaine des sbirres.
Un corsaire de Raguse.
Isocho, son ami.

La scène est à Naples.

Nota. L'édition de cette comédie est mauvaise, fourmille de fautes et d'indications fausses des personnages dans le dialogue. Le dernier acte sur-tout est plein de transpositions et renversemens de pages, et pour comble de maladresse, le relieur, en coupant le papier, a enlevé quelques lignes de l'exemplaire déposé à la Bibliothèque nationale.

LA CARBONARIA

MANGONE, marchand d'esclaves, a chez lui une jeune personne nommée Melitea, dont Pirino est éperduement amoureux; mais celui-ci n'a ni argent ni crédit pour la racheter au prix de 500 ducats, que le docteur Carisio en a offert.

Ier. ACTE.

Pirino s'adresse à son valet, Forca, pour trouver les moyens de tirer Melitea des mains de l'arabe Mangone. Tandis qu'ils s'entretiennent ensemble, ils voient tomber d'une des fenêtres de la maison de Mangone une lettre écrite de la main de Melitea, à l'adresse de Pirino. Elle lui apprend que Mangone l'a vendue 500 ducats, et lui a ordonné de se parer pour se rendre chez le docteur; que cette nouvelle l'a tellement saisie, qu'elle en est tombée presque morte; que Mangone, qui sait son attachement pour Pirino, et piqué d'ailleurs de sa désobéissance, l'a enfermée dans une chambre, et que depuis trois jours il la laisse mourir de faim. Cette lettre touchante fait la plus vive impression sur Pirino, et tandis qu'il s'indigne contre le traitement barbare que sa maîtresse éprouve, Mangone sort de chez lui pour aller, jusqu'au port, voir s'il n'est pas arrivé quelque bâtiment de Raguse chargé d'esclaves et

marchandises. En sortant, il donne ses ordres à son valet, de tenir la maison bien fermée, de veiller sur les esclaves. Il entre dans quelques détails sur les réponses à faire à ceux qui se présenteront pendant son absence pour affaires de son négoce. Il recommande de se méfier de Pirino, et sur-tout de son valet Forca, le plus rusé coquin, qui n'épie que le moment de lui enlever Melitea. Il part. A peine a-t-il fait quelques pas, qu'il rencontre le docteur, qui venait chez lui pour se plaindre de ce qu'il ne lui a pas encore envoyé Melitea. Mangone lui en expose les motifs. Il attribue la résistance de cette fille à sa passion pour Pirino, qu'il peint comme un petit maître doucereux qui croit l'attraper avec ses paroles mielleuses. Il ajoute qu'au surplus, il a pris toutes les précautions pour n'être pas sa dupe; qu'il tient enfermée Melitea, qu'il saura bien la forcer par la famine, à tenir le marché, et qu'il y perdra plutôt la fille et les 500 ducats. Le docteur n'approuve pas cette violence, et desire qu'il soit employé des mesures plus douces. Pirino et Forca, qui s'étaient retirés à l'écart et qui ont tout entendu, n'en sont que plus disposés à délivrer Melitea. Forca propose différens moyens, entr'autres de forcer le secrétaire de Filigenio, père de Pirino, et d'y prendre 500 ducats. Pirino montre beaucoup de répugnance pour cet expédient. Le valet se rit de ses scrupules, et renonce à le servir dans ses amours, à cause de son irrésolution. Pirino s'abandonne à lui. Filigenio paraît. Pirino se tient à quelque distance, de manière à n'être pas vu, mais à tout entendre, et laisse Forca aux prises

avec son père. Celui-ci se plaint de la mauvaise conduite de son fils, s'en prend à Forca et lui fait plusieurs questions sur les inclinations de son fils. Le valet y répond d'une manière équivoque et comique. Le père croit qu'il parle de Melitea ; ce n'est qu'à la fin que, ne s'entendant ni l'un ni l'autre, Forca s'explique en disant qu'il ne parle que de son amour pour l'étude et pour ses livres. Cependant, effrayé par les menaces, et pour mieux captiver le vieillard, Forca feint d'entrer dans ses idées, lui fait confidence qu'à la vérité Pirino est épris de Melitea ; que, pour la racheter, il a projeté de forcer son secrétaire, même d'empoisonner son père, s'ils étaient pris sur le fait. Il ajoute que son fils court les plus grands dangers de la part du docteur, toujours entouré de ses braves, et qui, menaçant de le faire assommer, tient continuellement des espions à ses trousses. Le vieillard craint pour la vie de son fils, et malgré sa méfiance envers le valet, veut bien pour cette fois se fier à lui, et pour n'être pas entendu, ils rentrent pour prendre quelques arrangemens. Pirino, resté seul, s'emporte contre la trahison de son valet et veut se tuer, mais auparavant se venger de sa perfide scélératesse.

IIe. ACTE.

Panfago, tourmenté par la faim, et Pirino, agité par la colère et par le desir de la vengeance, ont un entretien assez insignifiant, qui est interrompu par l'arrivée de Forca. Pirino veut lui passer son épée au travers du corps. Pour l'appaiser, Forca lui

montre une bourse contenant cent écus, que le vieillard lui a confiée pour tirer son fils du danger dont il est menacé de la part du docteur. Pirino devient plus calme ; mais à son tour Forca fait valoir ses services, et se fait prier. Enfin, il lui déclare ses projets, qui consistent à transformer le parasite Panfago en marchand de Raguse, Pirino en esclave nègre, au moyen de la poussière de charbon délayée dans de l'huile, dont il se frottera les mains et le visage : Alessandro priera Filigenio de lui faire l'acquisition d'un jeune nègre de dix-sept à dix-huit ans, bien tourné, de s'adresser pour cet effet à Mangone, avec qui il ne peut traiter directement ; et s'il ne trouve pas chez lui l'esclave qu'il desire, il autorisera Filigenio à lui donner commission d'en acheter un du premier marchand qui arrivera de Raguse : Mangone ira au port ; Panfago se fera passer pour le marchand de Raguse ; Mangone voyant Pirino, qu'il ne pourra reconnaître à cause de son déguisement, ne manquera pas de l'acheter et de le mener chez lui, où Pirino pourra voir Melitea tout à son aise, la transformer elle-même en esclave nègre, en changeant d'habit ensemble et lui noircissant les mains et la figure : à la faveur de ce déguisement, elle sera conduite chez le vieillard Filigenio, pendant lequel tems Pirino aura grand soin de se tenir renfermé dans sa chambre : pour retirer ensuite Pirino de cette cage, Panfago, sous prétexte de se lier de commerce avec Mangone, lui enverra en présens plusieurs caisses, barriques et panniers, par quatre grands drôles barbouillés

de noir, en forme de nègres, qui, de cette manière, s'introduiront dans la maison de Mangone : un d'eux, sourd et muet, prendra la place de Pirino, qui changera avec lui d'habits : quand Pirino sera sorti de la maison de Mangone, il ne sera pas difficile aux trois faux nègres de ramener leur camarade, ou l'on verra ce qu'il y aura de mieux à faire. Les autres scènes de cet acte ont pour objet de faire tous les préparatifs pour l'exécution de ce projet. D'abord Pirino et Forca veulent s'assurer s'ils peuvent compter sur Panfago. Ils lui font subir un examen fort plaisant, sans cependant s'ouvrir entièrement sur leur projet ; puis Pirino engage son ami Alessandro de se rendre chez son père pour le prier de voir Mangone, et lui donner commission d'acheter un nègre d'une bonne tournure ; et en lui faisant confidence de son secret, Pirino lui remet cent écus pour payer le prix du nègre ou servir d'arrhes. Dans une autre scène, Filigenio se rend aux instances et aux raisons que lui expose Alessandro. En effet, Filigenio va trouver Mangone, qui se charge de la commission. Enfin, le valet Forca apporte à Panfago tous les habits et présens nécessaires, et lui fait sa leçon.

IIIe. ACTE.

Panfago, en habit de marchand Ragusien, et Pirino, en esclave nègre, se disposent à jouer leurs rôles. Mangone arrive avec son valet Filace. Après quelques politesses d'usage, Panfago lui expose qu'il est l'agent du maître d'un bâtiment Ragusien

nouvellement débarqué à Naples, lequel a le plus grand desir de se lier d'amitié avec Mangone, et de faire avec lui le commerce d'esclaves qu'il lui fournira, et dont ils partageront ensemble le bénéfice. Pour débuter, il lui offre Pirino pour le prix qu'il en voudra donner. Mangone trouve, dans l'esclave à lui offert, tout ce que lui a demandé Filigenio; mais quoiqu'il l'estime plus de 500 écus, il n'en offre que 150; ce qui est accepté. Le marché conclu, Mangone fait à l'esclave plusieurs questions, le fait chanter, le fait danser. Il en est si content, qu'il est presque tenté de le garder. Il donne ordre à son valet de faire venir Melitea, afin qu'elle voie danser cet esclave, et qu'elle l'entende chanter; mais il a soin de recommander à son valet, que lorsqu'il appercevra Pirino, et Forca roder aux environs, qu'il la fasse rentrer sur-le-champ. Il offre des rafraichissemens à Panfago, qui ne se fait pas prier pour aller manger et boire. Pirino reste seul avec Melitea et Filace, qui se promène de côté et d'autre, et se tient aux aguets. Pendant ce tems Pirino se fait connaître de Melitea, et ne lui laisse pas ignorer la ruse qu'il a employée pour lui procurer sa liberté. Filace croit voir Pirino; il fait rentrer l'esclave et Melitea. Panfago reconduit par Mangone, avant de le quitter, le prie d'accepter, de la part du maître du navire, quelques présents de vins de Malvoisie, et de comestibles qu'il a l'intention de lui donner en signe de leur étroite union et de leur utile correspondance. Mangone les accepte avec joie, et veut les envoyer chercher; mais Panfago répond qu'il a plus d'esclaves qu'il

n'en faut pour les apporter, et s'en va. Tandis que Mangone se félicite de sa bonne fortune, Filigenio vient le voir pour s'informer s'il a fait son affaire; Mangone lui fait grand étalage de l'esclave qu'il vient d'acheter pour lui, et donne ordre à Filace de le faire descendre. Melitea qui a changé de costume avec Pirino, se présente. Mangone et Filigenio admirent sa bonne tournure et la manière distinguée dont s'exprime ce prétendu esclave. On convient de prix à 100 écus. Filigenio emmène Melitea : Panfago revient avec quatre esclaves chargés de présens. Mangone donne ordre à Filace de les faire entrer et de les bien régaler. Pendant ce tems Mangone fait à Panfago plusieurs questions auxquelles il répond par des facéties que l'autre prend au sérieux. Panfago remmène ses esclaves.

IVe. ACTE.

Panfago va frapper à la porte d'Alessandro, comptant y trouver un bon repas ; Alessandro, sans lui ouvrir, lui répond qu'il n'y a personne, que Pirino vient de sortir, qu'il n'y a plus rien à boire ni à manger. Panfago devient furieux, et jure de s'en venger en dévoilant toute l'intrigue au docteur, qui vient à propos pour apprendre de quelle manière on lui a soufflé Melitea. Ils vont ensemble chez Mangone, Panfago, la tête enveloppée dans son manteau pour n'être pas reconnu. Le docteur demande à voir Melitea : Mangone la fait chercher ; elle ne se trouve pas dans sa chambre : Mangone en accuse, non Pirino, mais le marchand de Raguse, et s'imagine que tout ce

qu'il a fait est fourberie de sa part; il se fait apporter les présens qu'il en a reçus ; il se trouve que le vin de Malvoisie est de l'urine, les œufs de poissons de la brique pilée, les fromages des pierres, et les confitures des vessies pleines d'ordures. Le docteur, malgré son chagrin, ne peut s'empêcher de rire. Mangone, sur sa demande, fait encore chercher dans toute la maison. Son valet Filace amène un nègre vêtu des habits de Melitea; on l'interroge ; il ne répond pas : on veut le faire parler; il est sourd et muet. Il saute, danse, fait cent folies. Mangone croit que c'est un jeu, et envoie chercher un bâton : ce muet l'empoigne, le serre à la gorge comme pour l'étrangler. Panfago s'enfuit ; le docteur a peur ; on laisse échapper le muet. Le danger passé, le docteur et Panfago se réunissent, s'entretiennent ensemble : Forca et Pirino qui les apperçoivent se doutent que le parasite a éventé la mêche, et les a trahis; ils se tiennent à l'écart pour les écouter; ils apprennent que leur projet est de se rendre chez Filigenio pour réclamer le prétendu esclave qui lui a été livré par Mangone, attendu que cet esclave n'est autre que Melitea déguisée en nègre, et que le docteur avait achetée 500 ducats. Pendant qu'ils délibèrent entre eux sur la manière dont ils s'y prendront, Forca et Pirino délibèrent aussi sur les moyens de les déjouer, et sans perdre de tems, ils vont chez Alessandro trouver le muet qui s'y est retiré, lui noircissent la figure, l'amènent chez Filigenio, lui font prendre les habits de Melitea, le laissent dans la maison du vieillard, et emmènent par la porte de derrière

Melitea chez Alessandro. Un instant après arrivent le docteur et Panfago, pour parler à Filigenio, qui convient avoir été trompé, déclare qu'il veut en tirer vengeance, chasser de chez lui son fils, envoyer son valet Forca aux galères, et renvoyer, à coups de bâton, la coquine qu'ils ont introduite chez lui. Le docteur cherche à modérer son emportement; ils entrent ensemble à la maison pour faire leur arrangement, et Panfago va faire préparer à dîner chez le docteur. Scène de remplissage entre Pirino, Melitea et Forca, sur la récompense dûe aux bons services de Forca. Le docteur sort avec l'esclave muet, et persuadé qu'il possède Melitea, il s'applaudit de sa conquête et l'emmène. Filigenio et Forca se rencontrent; d'abord des injures, des menaces et des reproches amers sortent de la bouche du vieillard. Forca fait tout ce qu'il peut pour lui persuader que le docteur est un fourbe, un ennemi juré du vieillard et de son fils. Filigenio ne veut rien croire de tout ce qu'il dit pour se justifier. Alessandro vient pour s'éclaircir avec Filigenio; il lui expose qu'en le priant d'acheter pour lui l'esclave dont il s'agit, il avait intention de sauver le fils du roi de Burno, poursuivi par le roi de Maroc, et le rendre à ses parents qui offrent 30 mille écus pour sa rançon; que le docteur au contraire, sur un avis du roi de Maroc, voulait s'en saisir, ou pour le faire périr, ou pour le faire prisonnier. Il reproche au vieillard de s'être défait de l'esclave qu'il avait acheté pour lui, et de n'avoir pas bien examiné la personne de cet esclave avant de le livrer au docteur. Enfin il

persiste à réclamer son esclave, ne veut pas accepter les 100 écus que Filigenio veut lui rendre, et menace de prendre les voies judiciaires, et de porter ses plaintes devant les juges. Tant d'assurance de la part d'Alessandro vient à l'appui de la justification de Forca, et fait une telle impression sur le vieillard, qu'il remet entre les mains de Forca les 100 écus et une chaîne d'or de la valeur de 400, pour assoupir cette affaire; à peine Alessandro est-il parti, que le docteur revient avec Panfago et l'esclave muet, reproche à Filigenio de lui avoir rendu, au lieu de Melitea, un esclave sourd et muet. Le vieillard étonné veut l'interroger: point de réponse. Il le menace de coups de bâton: l'esclave tombe sur lui. Filigenio de crier au secours, et les autres de s'enfuir.

Ve. ACTE.

Forca, Pirino et Alessandro viennent avec des sbirres pour faire arrêter Panfago sous prétexte de vol d'habits chez Alessandro: on le saisit; il veut se justifier; on fait la visite chez lui, et l'on trouve des habits de marchand Ragusien et d'esclaves, ainsi qu'une certaine quantité de provisions. On le mène à la lieutenance. Arrivent sur la scène un corsaire de Raguse, avec son ami Isocho; il est aux prises avec Mangone, qui le prend pour le maître du navire nouvellement débarqué, et qui par son agent lui a enlevé Melitea. La scène est plaisante, et ressemble un peu à celle des deux procureurs qui, dans le *Mercure Galant*, se reprochent l'un à l'autre les prouesses de leur métier.

Après les avoir laissé disputer quelque-tems, Isocho demande à Mangone si ce n'est pas lui qui a acheté, il y a deux ou trois ans, pour 200 ducats, une jeune fille enlevée par des pirates. D'explication en explication, il se trouve que Melitea est fille du docteur Carisio, que sa mère nommé Brienna est morte en la mettant au monde, qu'elle est restée avec sa nourrice chez son père, que cette nourrice appellée Galaxia, pour échapper aux poursuites amoureuses du père, s'était enfuie à Raguse avec l'enfant et ce qui lui appartenait, qu'elle a élevé cette fille, alors nommée Alcesia, comme si c'eût été sa propre fille, au point que lui-même, Isocho, qui depuis avait épousé cette nourrice, avait toujours cru que c'était un enfant d'un premier mariage, que cette fille encore toute jeune avait disparu, que Galaxia se sentant près de mourir, et pour l'acquit de sa conscience, l'avait chargé de prendre des informations sur le sort d'Alcesia, vendue, disait-on, comme esclave à un marchand de Naples nommé Mangone. Ces détails suspendent la querelle entre Mangone et le corsaire Ragusien qui s'en va à ses affaires. Isocho promet une récompense à Mangone s'il veut l'aider à retrouver cette jeune personne qui est de bonne famille. Mangone voyant qu'il entre dans tout ceci quelque gain à faire, se radoucit, et offre tous ses servives. Le docteur vient pour s'informer de Mangone, s'il a des nouvelles de Melitea. Mangone fait raconter, par Isocho, l'histoire d'Alcesia vendue comme esclave sous le nom de Melitea. Le docteur, dans le détail des circonstances, reconnaît sa fille, prend encore d'Isocho de plus amples renseignemens, rend graces à

la Providence de l'avoir préservé d'une erreur criminelle dans laquelle il serait tombé sans les ruses de Forca et de Pirino. Isocho, pour preuve de tout ce qu'il avance, demande à voir Melitea, bien sûr d'en être reconnu. Pendant qu'ils discourent ensemble, Filigenio voit le docteur s'avancer vers lui, et craint encore quelque nouvel embarras. Le docteur, avec modération, lui fait part que Melitea, enlevée par Pirino et Forca, de la maison de Mangone, est sa fille, qu'il veut la retrouver, que cette affaire pourrait avoir des suites fâcheuses pour Pirino, pour Forca, pour Filigenio lui-même, si elle venait à éclater, que le plus prudent est de ne pas faire d'esclandre. Filigenio ne demande pas mieux que les choses se passent sans bruit. Il apperçoit Forca, et lui fait signe d'avancer pour répondre au docteur. Celui-ci commence par assurer Forca qu'il ne lui en veut point, le remercie au contraire de lui avoir ôté l'occasion de satisfaire une passion incestueuse envers une jeune personne qui n'est plus Melitea esclave de Mangone, mais Alcesia sa propre fille, et qu'il s'agit à présent de la lui rendre. Forca qui voit par la tournure que prend le docteur, que Pirino pourrait courir risque de perdre sa chère Melitea, lui répond qu'ils se sont mariés, que pour se dérober à toutes contradictions, ils se sont exilés eux-mêmes, et courent le monde, aimant mieux partager la peine et la fatigue d'une vie errante, que de risquer d'être séparés. Grande doléance des deux pères qui consentent à cette union, et engagent Forca à les chercher, et à les ramener avec toute promesse d'oublier le passé, et de

faire les nôces dès le soir même. Le docteur prend encore d'Isocho quelques nouveaux renseignemens sur la conduite de sa fille. Elle arrive avec Pirino et Forca: l'entrevue se fait de part et d'autre avec les démonstrations les plus vives de la tendresse et de la joie. Mais Melitea, qui aime passionnément Pirino, ne consent à rentrer dans la maison paternelle qu'avec Pirino son mari, qui joint ses prières et ses instances à celles de sa femme. Tout s'arrange; Mangone garde ses 500 ducats; Panfago est mis hors de prison; Forca a la promesse de sa liberté, et Alessandro rentre dans les bonnes graces de Filigenio.

LA CHIAPPINARIA,

Comédia di Gio. Battista della Porta, napolitano. (Rara).

Bibl. nat. Y. 3754, A. *in*-12.

IMPRIMÉE à Rome en 1609, dédiée à all'illustre signor Stelluti T. Lynceo. En tête est la permission d'imprimer datée du 15 septembre 1609.

Manquent dans cet exemplaire les trois premières scènes de la pièce.

PERSONNAGES.

Cogliandro, père de Drusilla.
Drusilla, amante d'Albinio.
Albinio, amant de Drusilla.
Truffa, valet d'Albinio.
Bertuccia, duègne de Drusilla.
Panvino, parasite.
Gorgoleone, capitaine.
Rompiguerra son valet.
Artogogo, conducteur de l'Ours.
Un officier des gabelles.
Un faux capitaine de sbirres.

La scène est à Naples.

LA

LA CHIAPPINARIA.

Ier. ACTE.

Il est probable que les trois premières scènes de cette comédie qui manquent à l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale, donnent quelqu'explication sur le caractère des principaux pesonnages. Pour y suppléer, il suffit de dire que Drusilla est gardée à vue chez son père avec toute la vigilance et les précautions d'un jaloux. Elle a cependant trouvé le moyen de s'échapper un moment, et d'avoir un entretien secret avec Albinio, qui lui promet de l'épouser. Sur cette parole, elle est prête à le suivre par-tout où il voudra, et lui témoigne son aversion pour le capitaine Gorgoleone, qui s'est offert de la prendre sans dot. Albinio lui montre de l'inquiétude sur une lettre que Cogliandro son père a reçue; il craint qu'il n'y soit question de quelque nouveau mariage; elle lui laisse la lettre et rentre chez elle. Albinio fait des reproches à son valet de n'avoir rien imaginé pour le succès de ses amours. Truffa lui fait entrevoir toute la difficulté de posséder Drusilla, et veut le détourner de ce dessein. Albinio fait lecture de la lettre que lui a remise Drusilla; elle est adressée à Cogliandro par son compère Ser Chiavarino, qui lui mande que le grand duc de

Toscane l'a chargé de lui acheter l'ours le plus grand et le plus sauvage qui pourra se trouver dans l'Abruzze, que cet ours est trouvé, qu'il l'envoie à Naples, afin de le faire embarquer pour Piombino; il prie son compère de le loger pour une nuit seulement. Truffa trouve dans cette lettre un coup de lumière; il y découvre la possibilité de mettre Drusilla en son pouvoir; il ne s'agit que d'acheter, chez les marchands, une peau d'ours, de la faire disposer de manière à servir de déguisement pour favoriser l'entrée d'Albinio dans la maison de Cogliandro; et une fois dans la maison, il ne sera pas difficile à Albinio de se glisser dans la chambre de Drusilla; il faudra pour conducteur un homme adroit qui ait des ressources dans l'imagination en cas d'obstacle. Truffa jette les yeux sur le parasite Panvino: pour plus de succès, il faudra ne se présenter chez Cogliandro qu'à la chûte du jour. Truffa se charge d'endoctriner le parasite. Albinio va acheter une peau d'ours. Truffa va au-devant de Panvino, à qui il fait large promesse de gloutonnerie, s'il veut se prêter aux desirs d'Albinio; ce qu'il accepte.

IIe. ACTE.

Albinio paraît avec un personnage qu'il amène pour servir de second conducteur à Panvino. Celui-ci et Truffa se réunissent à lui pour l'exécution de leur projet. Passe un véritable ours accompagné de son conducteur Artogogo: l'idée vient aussi-tôt que c'est peut-être celui annoncé par la lettre, et qu'il est important de ne pas laisser entrer chez

Cogliandro. On forme en conséquence le projet de lui donner retraite dans la maison d'Albinio. Truffa s'en charge, et Panvino s'affuble d'une vieille robbe de chambre pour représenter le maître de la maison, et recevoir l'ours. Truffa parvient à persuader Artogogo, qui, d'bord méfiant, n'hésite plus lorsqu'on lui montre la lettre d'avis. Cogliandro, en rentrant chez lui, gronde Bertuccia qui ne lui répond pas assez tôt, et lui ouvre de dessus l'escalier; il fait cent questions. Elle n'a vu personne, n'a parlé à personne. Il la menace, si elle ne fait pas plus le guet à la fenêtre, de la priver de vin. Bertuccia, d'impatience, l'envoie à tous les diables. Scène de Jactance entre le capitaine Gorgoleone et Rompiguerra son valet, qui renchérit encore sur ses expressions gigantesques. Albinio déguisé en ours se met en marche accompagné de Panvino et de Truffa. Au milieu du chemin, un officier des gabelles les arrête et veut faire payer les droits; ils lui font une telle peur de l'ours, qu'il se retire. Ils se présentent chez Cogliandro, qui ne les reçoit qu'après bien des questions, dont Panvino se tire avec adresse. Cette scène est accompagnée d'un jeu qui ne se peut rendre.

IIIe. ACTE.

Rompiguerra, occupé à nétoyer les armes du capitaine sur le toît de sa maison, apperçoit par la fenêtre ouverte de Drusilla, qu'elle prend ses ébats amoureux avec Albinio. Il appelle son maître pour le lui faire voir. D'abord celui-ci n'en veut rien croire. Son valet insiste; il monte. Convaincu par ses

yeux, il appelle Cogliandro, qui venait chez lui pour conclure ou rompre le mariage de sa fille. Cogliandro, témoin de cette infamie, sort furieux et promet de s'en venger : quand il veut rentrer, Panvino, qui avait entendu ce qui venait de se dire entre le capitaine et Cogliandro, tient la porte fermée, sous le prétexte que l'ours est déchaîné, qu'on est occupé à le faire rentrer dans la chambre basse, et qu'il y aurait du danger à ouvrir la porte. Cogliandro et Gorgoleone insistent ; ce dernier fait le brave, et se vante de venir à bout de l'ours. On ouvre. Panvino avertit de prendre garde à l'animal, de ne pas en approcher. Notre capitaine commence à trembler. Cogliandro, qui s'en apperçoit, l'excite à faire preuve de son courage. Le capitaine dit à son valet Rompiguerra de l'aider. Rompiguerra s'enfuit, sous prétexte d'aller chercher à la cuisine une corde pour l'arquebuse. Le capitaine retourne chez lui. Tout rentre dans l'ordre. Panvino prétexte de faire sortir l'ours, mène Albinio chez lui, afin qu'il se débarrasse de son déguisement, et reparaisse sur la place aux yeux de Cogliandro, qui sera dupe de sa propre crédulité. Cependant Cogliandro va trouver sa fille, lui fait les plus sanglans reproches de sa conduite. Drusilla nie le fait, s'en défend, et dit que c'est un tour du capitaine pour se venger d'avoir été refusé par elle. Elle menace son père de s'enfermer dans un monastère. Le capitaine Gorgoleone vient trouver Cogliandro, qui le plaisante sur sa bravoure. Drusilla l'accable d'injures ; il y répond par d'autres injures mêlées de jactances. Survient Albinio qui, ayant appris les dangers qu'a courus

Cogliandro, vient lui offrir ses services; il arrive de Pausilippe, où il a soupé la veille et passé la nuit. Cogliandro le remercie. Albinio et Gorgoleone se prennent de paroles. Gorgoleone, qui commence à craindre les suites de la querelle, se retire pour affaire d'importance. Drusilla le traite de lâche. Albinio a bien trouvé le moyen de s'introduire dans la maison de Drusilla; ce n'est pas assez; il faut maintenant trouver le secret de délivrer Drusilla de la tyrannie paternelle, de la faire sortir de la maison de son père, et de l'amener dans celle d'Albinio. C'est le sujet de l'entretien d'Albinio avec Panvino. Celui-ci portera la peau de l'ours à Drusilla, qui s'en revêtira, et Panvino, à la faveur de ce déguisement, la fera sortir sous prétexte de promener l'ours qui paraît un peu malade, et de lui faire manger de l'herbe. Cette ruse bien concertée, ils se retirent pour l'exécuter.

IVe. ACTE.

Panvino fait sortir Drusilla déguisée en ours sous les yeux même de son père, à qui il recommande de se tenir un peu éloigné, et de ne pas le fixer, crainte de quelque malheur. Cogliandro s'éloigne, s'éloigne, s'éloigne, et finit par rentrer chez lui. Panvino s'applaudit du succès de sa ruse. Monologue de Gorgoleone sur les dangers qu'il a courus en luttant avec l'ours; mais à la vue de l'ours, qu'il remarque n'être pas le même, il rentre chez lui pour ne pas courir les mêmes risques. A peine Drusilla est-elle arrivée chez Albinio, qu'ils se mettent tous deux à la fenêtre, s'embrassent, se disent

mille douceurs et se font toutes sortes de carresses. Cogliandro les apperçoit en passant. Drusilla fait remarquer à Albinio que son père les a vus ensemble. Nouvel embarras. Albinio cache Drusilla, sort par une porte de derrière, et vient trouver Cogliandro. Celui-ci, surpris de le voir, lui demande d'où il vient. Albinio, après lui avoir fait entendre qu'il arrive du palais de son excellence, lui fait quelques questions sur ce qu'il pense de l'architecture de sa maison, qui paraît fixer ses regards; il lui offre de venir voir les beautés du dedans. Cogliandro accepte. Pendant qu'ils parcourent ensemble les appartemens de la maison, Panvino et Truffa, qui se trouvent-là fort à propos, remènent Drusilla sous la peau de l'ours chez son père, afin qu'il la retrouve lorsqu'il rentrera. Cogliandro, après avoir visité les différentes pièces de la maison, se retire chez lui. Albinio se fâche de ce qu'on l'a séparé de sa chère Drusilla, qu'il craint de ne plus revoir. Panvino le rassure, en lui promettant d'employer le même stratagême pour la lui rendre; mais il fallait bien désabuser Cogliandro, et lui apprendre à ne pas s'en fier même à ses propres yeux. Tandis que Cogliandro raisonne en lui-même sur ce qu'il vient de voir et sur les illusions de sa vue, Panvino vient le remercier de sa bonne réception, lui annonce qu'il sort pour aller embarquer l'ours, et lui fait des excuses de l'embarras que cela a pu lui causer. Cogliandro lui souhaite un bon voyage. Pendant que Drusilla habillée en ours, et que Panvino et Truffa sont en chemin, l'officier des gabelles arrive avec main-forte, et emmène prisonniers l'ours et

son conducteur; grands débats; mais il n'y a pas moyen de résister. Truffa vient trouver Albinio, qui, dans le premier mouvement, veut aller tuer et les commis et leur escorte. Truffa le calme, en l'invitant à s'en reposer entièrement sur lui. Il va prendre le véritable ours retiré dans la maison d'Albinio, le conduit à l'endroit où sont détenus Panvino et Drusilla, ôte à celle-ci sa peau d'ours et l'emmène chez Albinio; puis il retourne délivrer Panvino, moyennant un écu. Cogliandro, furieux de ne plus trouver sa fille chez lui, s'en prend à Bertuccia, qu'il commence par frapper, sans lui en dire le motif. Les différentes questions qu'il lui fait ne l'instruisent pas davantage de quoi il s'agit. Elle répond sans savoir ce qu'il lui demande. Après un quiproquo assez bien soutenu, il demande où est sa fille et l'envoie la chercher. Elle ne la trouve pas. Cogliandro s'emporte encore plus fort; mais pour ne pas faire d'éclat, il la fait rentrer, et lui recommande de n'en parler à personne. Il sort pour aller prendre des informations. Panvino, Artogogo et Truffa se font leurs adieux, à cause du départ du véritable ours.

Ve. ACTE.

Panvino fait à Truffa l'éloge de la bonne chère que lui a fait faire Albinio. Truffa lui fait entendre qu'il lui reste encore quelque chose à faire, c'est de rendre le capitaine odieux à Cogliandro, et de remettre Albinio dans les bonnes graces de ce vieillard. Pour cela, il s'agit de s'insinuer auprès du capitaine, de lui faire confidemment part de la ruse

dont s'est servi Albinio pour s'introduire dans la chambre de Drusilla, et de lui persuader qu'en se servant du même stratagême, il jouira de la même faveur : dans le cas où il donnerait dans le panneau, l'on en préviendrait Cogliandro, qui traitera le capitaine de façon qu'il ne lui prendra plus envie d'épouser sa fille. Panvino craint que la plaisanterie n'ait pour lui des suites fâcheuses. Truffa le rassure et lui peint le capitaine comme un homme de basse naissance, qui a fait les plus vils métiers, enfin comme un gredin. Panvino se décide. Il voit venir Gorgoleone, écoute ses lamentations amoureuses, et fait, de manière à être entendu du capitaine, ses doléances sur le mauvais dîner qu'il vient de faire chez Albinio. Gorgoleone l'aborde, et lui en demande les détails. Après quelques persiflages, Panvino vient à lui parler de Drusilla, qui meurt d'amour pour lui, qui n'aurait pas de plus grand plaisir que de le recevoir, et qui tantôt n'a affecté tant de mépris à son égard, qu'à cause de la présence de son père : il ajoute qu'elle déteste Albinio ; il se montre disposé à se liguer avec lui contre Albinio, et lui fait entrevoir des moyens de le rendre possesseur de Drusilla. Il fait le récit de la manière dont Albinio s'y est pris pour jouir de ses faveurs. Grande exclamation et déclamation du capitaine. Panvino lui propose de se couvrir d'une peau d'ours et de se faire conduire chez Cogliandro. Gorgoleone rejette hautement cette proposition. Panvino combat ses objections et le détermine au déguisement ; il offre de le conduire. Mais auparavant, Gorgoleone veut aller au port, et, s'il y trouve Albinio, l'ava-

ler avec l'ours d'une bouchée. Artogogo est avec son ours et Truffa sur le bord de la mer, attendant le moment de s'embarquer. Gorgoleone arrive avec Cogliandro, à qui il conte que l'ours n'est pas un ours, mais que c'est Albinio qui, caché sous la peau d'un ours, a déshonoré sa fille, et qu'il va lui en donner la preuve en déshabillant ce prétendu animal, s'il est encore au rivage. Cogliandro n'ajoute point foi à l'histoire que lui fait le capitaine. Il lui montre l'ours qui n'est pas encore embarqué. Gorgoleone s'avance vers l'ours. Artogogo a beau lui crier de ne pas en approcher. Le capitaine insiste et fait le fanfaron. L'ours l'agrippe et lui fait quelques blessures. Gorgoleone crie au secours. On parvient à le débarrasser des pattes de l'animal. On lui reproche sa témérité, son imprudence. Il répond qu'il croyait que c'était un homme déguisé. Truffa aborde Cogliandro, l'avertit sous le secret que le capitaine a formé le dessein d'attenter à l'honneur de sa fille, de forcer son secrétaire et de lui enlever son argent et son argenterie, que pour y parvenir, il doit se couvrir d'une peau d'ours et lui faire, par son conducteur, demander retraite encore pour une nuit, sous prétexte que le mauvais tems ne lui a pas permis de s'embarquer; mais en lui dévoilant cette trame, Truffa demande grace pour le conducteur qui l'a dénoncée à Albinio, lequel par zèle et comme s'intéressant infiniment à l'honneur de Cogliandro et de sa fille, a cru devoir lui en faire donner avis. Truffa lui ajoute que, s'il l'approuve, il ne sera pas difficile de punir et faire repentir le capitaine de son audace et de sa lourde

sottise. Cogliandro charge Truffa de remercier Albinio, et se propose de voir de ses yeux mystifier et berner l'impudent capitaine. Gorgoleone vient. Il s'est muni d'une peau d'ours et rentre chez lui avec Panvino pour se déguiser et partir. Truffa de son côté apposte un capitaine et des sbirres postiches, et leur donne la consigne. Panvino arrive en criant garre, garre. Cogliandro s'apprête à le recevoir, il paraît étonné du retour de l'ours. On lui répond que les vents contraires n'ont pas permis l'embarquement, et on lui demande asyle pour une nuit. Cogliandro a l'air de s'y prêter avec plaisir. A peine l'ours est-il entré, qu'un capitaine de sbirres arrive avec son escorte, et demande à savoir quel est cet animal. Plaisant dialogue entre lui et Panvino. Le capitaine cherche un ours pour son excellence, attaquée d'une tumeur froide et dure, pour laquelle les médecins ont conseillé de la graisse d'ours. Panvino s'oppose à l'enlèvement de son ours destiné pour le grand duc de Toscane. On veut le lui enlever de force. Il fait le mutin. On lui donne quelques coups de bâton. Il abandonne l'ours. On tombe à coups de bâton sur l'ours prétendu, qui pousse des hurlemens. On veut l'entraîner au palais. Panvino fait encore résistance. On menace de le faire coucher en prison. Pour examiner les pattes de l'ours, et voir si elles sont bien grasses, on le couche sur le dos, et chacun lui tient les pattes. Le capitaine des sbirres observe que la peau est sèche, qu'elle se détache facilement. On reconnaît que c'est un homme qui est dessous, enfin, que c'est le capitaine Gorgoleone qui, toujours vain et glo-

rieux, est baffoué et mystifié par tous les assistans de la plus étrange manière. Il avoue que l'amour l'a transformé en ours, comme autrefois il avait transformé Jupiter en aigle et en taureau, et qu'il n'a pris ce déguisement que pour posséder la belle Drusilla. Cogliandro, attaqué dans son honneur, menace de se plaindre à son excellence, si on ne lui fait sur-le-champ justice de cet attentat. Le capitaine, qui dit avoir les pleins pouvoirs de son excellence, donne ordre de le châtrer. On se met en devoir de faire l'opération ; malgré sa résistance, on lui en fait la peur. Il demande grace. On lui dit d'enfler les joues pour y faire une entaille avec le rasoir. Il s'y prête avec bien de la peine. Enfin on le relâche après l'avoir bien turlupiné. Il se retire heureux d'avoir conservé la vie. La pièce finit au moyen de l'entremise de Truffa, par le raccommodement d'Albinio avec Cogliandro, qui lui accorde Drusilla, sa fille, en mariage.

LA CINTIA.

Comedia dell l'illustre signor Gio. Batt. della Porta, napolitano.

Bibl. nat. Y. 3754. C.

IMPRIMÉE à Venise en 1628, précédée d'un prologue, dans lequel le fleuve Sebete (aujourd'hui le Sebero, petite rivière de Naples) fait avec beaucoup d'élégance l'éloge de cette ville.

PERSONNAGES.

Mitieto, vieil esclave d'Arreotimo.
Cintia, amante d'Erasto, en habit d'homme.
Nourrice de Lidia.
Amasio, jeune homme en habit de femme.
Pedofilo, père d'Amasio.
Sinesio, père d'Erasto et de Lidia.
Lidia, aimée d'Amasio.

2.

Erasto, aimé de Cintia.
Dulone, son valet.
Un capitaine.
La nourrice de Cintia.

3, 4, 5.

Arreotimo, père de Cintia.

La scène est à Naples.

LA CINTIA.

Arreotimo, après avoir séduit Ersilia, noble, mais sans fortune, lui avait promis de l'épouser, si elle mettait au monde un enfant mâle. Elle accoucha d'une fille; mais elle avait pris avec sa sage-femme la précaution de faire accroire à Arréotimo qu'elle était accouchée d'un garçon, en mettant sous ses yeux dans le moment un enfant de sexe masculin: et au lieu de donner à sa fille le nom de Cintia, elle lui donna le nom de Cintio. La nourrice seule était dans la confidence de la mère. Arreotimo tint parole, épousa Ersilia, et la fit son héritière après sa mort. Cintia fut élevée comme garçon avec Erasto, fils de Sinesio, voisin et ami d'Arreotimo. Ces deux enfans, par l'habitude d'être ensemble, avaient d'abord pris beaucoup d'amitié l'un pour l'autre; mais à un certain âge, cette amitié était devenue dans Cintio une passion violente pour Erasto, qui ne pouvait s'en douter, ne voyant dans Cintio qu'un jeune homme et un ami. Erasto de son côté était devenu amoureux d'Amasia. (Jeune homme que Pedofilo, son père, de la faction des Gibelins, faisait passer pour fille, et tenait déguisé en fille afin de le soustraire à la fureur des Guelfes.) Erasto en avait fait confidence à Cintio, qui feignit d'être amoureux de Lidia, sœur d'Erasto. Cintio ne pouvant plus résister à

l'excès de son amour pour Erasto, et craignant que celui-ci ne prît des engagemens avec Amasia, s'avisa d'un stratagême propre à prévenir toute espèce de liaison entre eux. Il fit entendre à Erasto que s'il voulait épouser Amasia, il se faisait fort de lui en procurer la connaissance, et même de le mettre en possession de ses charmes; que le père d'Amasia voulait la marier à Bologne; que celle-ci, pour éviter ce mariage, consentait à se donner à lui; mais à condition, 1°. qu'il n'irait point chez elle; 2°. que leur correspondance ne passerait que par les mains de Cintio, où celles de sa nourrice; 3°. qu'il serait percé dans le mur mitoyen de Cintio et d'Amasia, une porte de communication, par laquelle celle-ci ne se rendrait que de nuit et secrètement dans l'appartement de Cintio; 4°. que pendant tout le tems qu'Erasto et Amasia s'y tiendraient, Cintio ferait sentinelle en dehors, pour prévenir toute surprise; 5°. enfin qu'il n'y aurait dans la chambre qu'une faible lampe. Erasto se soumit à toutes ces conditions. En conséquence Cintia sur les 2 heures de la nuit, sous prétexte de sortir pour faire sentinelle, alla prendre les habits d'Amasia, que sa nourrice lui avait procurés, et se fit conduire par elle à l'appartement où était Erasto, par une porte dérobée. Ce jeu dura quelque-tems. Erasto était dans la ferme confiance qu'il possédait Amasia. Au bout de quelques mois Cintia devint grosse. Ici commence la pièce.

Ier. ACTE.

Mitieto, vieux domestique, mis auprès de Cintio

par Arreotimo son père, presse ce prétendu jeune homme d'épouser Lidia, sœur de son ami Erasto, en lui observant que c'est le moyen de plaire à Arreotimo. Cintia lui revèle les causes de son refus et l'état où elle est. Mitieto promet de faire auprès de son père tout ce qu'il pourra, pour lui faire abandonner les projets du mariage de son prétendu fils. La nourrice de Lidia fait part à Cintio de l'amour que Lidia ressent pour lui, du desir qu'elle avait qu'il voulût bien l'épouser, et du chagrin que lui causait son indifférence. Les réponses de Cintio se sentent de l'embarras où il est pour ne pas déclarer son véritable sexe. Amasia appelle la nourrice de Lidia, qui d'abord se fait prier; mais Amasia parvient à obtenir d'elle un moment d'entretien. Sur quelques questions, la nourrice répond que Lidia, folle de Cintio, ne trouve en lui qu'un homme froid comme un marbre. Amasia, sous l'appât de quelques écus qu'elle donne à cette nourrice, la dispose à lui rendre service; lui fait confidence que quoiqu'elle ait toujours passé pour fille, elle est homme; que son amour pour Lidia est extrême; que le parti des Guelfes n'étant plus en guerre avec les Gibelins, il n'aurait peut-être pas de peine à faire consentir son père à ce qu'il prît ses habits d'homme, et à ce qu'il demandât pour lui Lidia en mariage; que cependant il ne peut se résoudre à quitter ses habits de femme, si favorables pour voir plus souvent l'objet de sa tendresse et de son amour. La nourrice jure de garder le secret et promet de le servir auprès de

Lidia en la détachant, s'il est possible, de Cintio. Scène entre Pedofilo, père d'Amasia, et Sinesio, père d'Erasto. Sinesio a promis à Pedofilo sa fille en mariage pour son fils. La scène est assez plaisante. Pedofilo ne veut pas dévoiler à Sinesio le sexe d'Amasio, et prend pour prétexte de ne vouloir pas se fixer à Naples. Il annonce le projet de retourner à Bologne et d'y établir sa fille. Sinesio devient plus pressant. Les raisons de Pedofilo sont toujours négatives. Enfin pour forcer ce père récalcitrant à se désister de son refus, Sinesio lui fait entendre que le bruit court qu'Amasia est grosse, et qu'Erasto est le père de l'enfant dont elle doit accoucher. Pedofilo se met à rire de si bon cœur, que Sinesio ne peut s'empêcher de rire de la securité de son ami et de sa grande confiance dans la vertu de sa fille. Ils se séparent. Lidia fait à Amasia l'aveu de toute sa faiblesse pour Cintio, et du tourment que lui cause son indifférence. Amasia s'efforce en vain de lui prouver qu'elle a tort de s'attacher à un jeune homme qui n'a pour elle que de la froideur, et lui conseille de s'en détacher pour le punir de son ingratitude. Tous les conseils sont inutiles : Lidia est tellement sourde à tout ce que lui disent sa nourrice et Amasia, qu'elle finit par engager Amasia, qu'elle sait être aimée de Cintio, à lui parler en sa faveur. Amasia le lui promet. Amasia et Lidia s'embrassent et se quittent. Amasia, encore toute émue de la confiance et des caresses de Lidia, prie la nourrice de lui tenir parole et de servir ses amours avec le plus de zèle possible. Celle-ci lui promet.

IIe. ACTE.

Erasto et Cintio se cherchent et se rencontrent. Cintio est dans la résolution de lui rapporter tout ce qui s'est passé, mais sans lui faire connaître son sexe et sa grossesse, et de connaître par là ce qu'il en pense. Erasto lui demande des nouvelles de sa santé, lui trouve un air malade, et juge par son ventre enflé qu'il doit être attaqué d'obstructions ou d'hydropisie. Cintio brise la conversation sur cet article. Erasto veut savoir où il en est de ses amours. Cintio lui raconte sa propre histoire, mais en se peignant comme séducteur de la jeune beauté qu'il aime. Erasto blame sa conduite, trouve la ruse abominable, et jure, foi de gentilhomme, que s'il n'était pas son intime ami, il vengerait l'honneur de la dame. Cintio cherche à se justifier. Erasto persiste à trouver le procédé infâme, et lui en fait une telle honte, que Cintio se trouve presque mal, et se retire dans la plus grande confusion. Dulone, valet d'Erasto, rapporte à celui-ci les dix ducats et la chaîne d'or qu'il avait porté de sa part et fait tenir à Amasia, parce qu'elle avait rejetté le présent, en lui faisant dire qu'elle n'était pas l'épouse d'Erasto; qu'elle ne l'avait jamais connu; et que si elle avait de l'amitié pour quelqu'un, c'était pour Cintio. Erasto surpris de ce refus, n'y conçoit rien, et se promet d'éclaircir le fait. Dulone jette des soupçons sur Cintio, observe à Erasto qu'il est possible que son ami ne soit qu'un traître, qui, sous prétexte de lui procurer les faveurs d'Amasia, y substitue quelque

créature de moyenne vertu, tandis que lui-même va séduire Lidia. Erasto lui demande la preuve de ce dernier fait. Il donne pour conjecture l'empressement de Lidia d'aller au-devant de Cintio toutes les fois qu'il vient à la maison, et le changement de couleur qui se peint sur son visage. Erasto en est d'autant plus étonné, que Lidia ayant fait demander Cintio en mariage, il avait refusé de l'épouser. Epouser, dit le valet, c'est folie, quand on peut coucher avec sa maîtresse tant qu'on le desire. Erasto le fait taire, et ne peut souffrir qu'il dise plus long-tems du mal de son ami. Enfin le valet lui persuade que pour s'assurer qu'il n'est pas trompé, et que c'est bien Amasia qui vient le trouver pendant la nuit, il doit, nonobstant la condition à lui imposée, chercher à la voir lorsqu'elle est à sa disposition. Erasto promet de suivre son conseil. Le capitaine, d'un ton d'arrogance, fait connaître à Pedofilo l'amour qu'il sent pour Amasia sa fille, et la lui demande en mariage. Pedofilo le refuse avec mépris et persiflage. Le capitaine, ne pouvant rien obtenir, s'emporte contre l'amour, et dénonce à Pedofilo les propos d'Erasto, qui se vante par-tout qu'Amasia couche avec lui, et qu'elle est enceinte. Pedofilo répond que la chose est impossible, et que sa fille est au-dessus de tous les caquets. Le capitaine se retire avec menace de donner à Erasto une volée de coups de bâton, lorsqu'il le rencontrera. Cintio fait de tristes réflexions sur son état, et plus encore sur le jugement qu'Erasto a porté de sa conduite. Tandis qu'il est livré à ses remords, Erasto

vient le trouver pour lui demander un service, c'est de faire venir Amasia passer la nuit avec lui. En même tems il voudrait savoir s'il ne pourrait pas la voir, puisqu'après tout elle est sa femme et enceinte. Cintio regarde la chose comme impossible, à moins qu'il ne consente à la perdre pour toujours; mais pour remplir en partie ses desirs et lever les doutes qu'il paraît avoir, Cintio va par la fenêtre demander à Amasia le rendez-vous pour Erasto, qui jugera par lui-même s'il est aimé d'Amasia; mais c'est à condition qu'il ne se montrera pas, et qu'il se tiendra éloigné de manière à n'être pas vu d'elle, autrement il n'y aurait rien de fait. Erasto se prête à tout. La conversation s'engage de façon que d'un côté Erasto s'entendant nommer par Amasia, ne doute plus que le rendez-vous qu'elle accorde ne soit pour lui, et que de l'autre Amasia parlant à Cintio, profite de la circonstance pour faire accroire à Lidia, qui les écoute, qu'elle parle en sa faveur; que celui-ci consent à avoir avec Lidia un entretien pendant la nuit; et comme dans la conversation beaucoup de choses ont été dites à demi-voix, Cintio d'une part, et la nourrice de Lidia qui était aussi présente de l'autre, ne manquent pas d'interpréter le tout de manière à confirmer Erasto et Lidia dans l'opinion favorable qu'ils en ont prise. A peine sont-ils tous rentrés, que la nourrice de Cintio vient annoncer à Erasto qu'Amasia se dispose à se rendre chez lui sur-le-champ, et qu'elle le prie d'avertir Cintio de se tenir en surveillance. Dans le même instant, Cintio arrive vêtue des habits d'A-

masia, et déclare se rendre près de lui, conformément aux desirs qu'il en a témoigné par la bouche de Cintio. Pendant les déclarations respectives de leur amour, la nourrice les sépare en annonçant que le père d'Amasia la demande. Dulone vient dire à Erasto qu'un moment plutôt il aurait pu voir Amasia tout à son aise, tandis qu'elle était avec son père, avec qui elle vient d'avoir une longue conversation au milieu de la rue. Erasto lui soutient qu'il s'est trompé; il lui demande s'il y avait quelqu'un avec eux. Dulone cite comme témoin de ce qu'il avance, le capitaine, qui passe et qu'il appelle. Il s'élève entr'eux une grande dispute. Le capitaine soutient qu'Amasia lui est promise, et provoque Erasto par des bravades; Erasto prétend, au contraire, qu'elle est si bien sa femme, qu'elle est enceinte, et qu'il l'en prévient pour qu'il ait à se désister et ne plus la rechercher en mariage, s'il ne veut pas courir le risque d'y perdre la vie. Le capitaine insiste à demander la preuve qu'elle est sa femme. Erasto lui répond qu'il peut s'en assurer en se tenant aux environs de la maison sur les deux heures de la nuit, et qu'il lui en donnera la conviction. Le capitaine promet de ne pas s'éloigner.

IIIe. ACTE.

Erasto attend avec impatience l'heure du rendez-vous d'Amasia. Dulone lui recommande bien, lorsqu'ils seront ensemble, d'approcher la lumière et de la regarder, afin de s'assurer si c'est bien Ama-

sia. Erasto est déterminé à lever tous les doutes, aux risques de perdre sa maîtresse. Dulone se propose de faire pendant ce tems-là sentinelle, pour voir si Cintio ne se transporte pas chez Lidia. Erasto, le capitaine et Dulone sont dans l'attente sous la porte de la rue. Erasto dit de faire silence, et fait le signal convenu avec la nourrice, *st. st.* La nourrice arrive et lui dit qu'Amasia est entrée par la porte dérobée et l'attend. Erasto l'envoie prier Amasia de descendre un moment sous la porte. Cintio, sous les habits d'Amasia, se rend aux desirs d'Erasto, et après s'être tenu quelques propos de tendresse, ils se retirent. Le capitaine et Dulone ne doutent plus que ce ne soit Amasia. Tandis qu'ils sont à discourir ensemble, Amasia, sous les habits de Cintio, s'avance et entend Dulone qui invite le capitaine à punir Cintio de lui avoir enlevé sa prétendue. Le capitaine fait le brave; il ne demande qu'à rencontrer le perfide Cintio pour se battre avec lui, et toujours il évite de se trouver sous ses pas. Quand il le sait loin de lui, il le provoque par les injures. Le faux Cintio l'appelle en vain, le cherche et ne pouvant le joindre, va droit à la maison de Lidia, l'entretient dans l'erreur que Cintio est sous ses fenêtres. Après quelques protestations d'amour, il l'invite à descendre pour lui parler de plus près, et afin de ne pouvoir être entendu de personne. Lidia fait d'abord quelque résistance, mais sur les conseils de sa nourrice, elle descend auprès du faux Cintio, qui profite de l'occasion pour lui faire violence. Elle appelle sa nourrice, qui ne vient pas. Dulone, qui s'était tenu à l'écart, gémit sur

le sort de Lidia et sur la perfidie de Cintio, qui vient de déshonorer la sœur de son ami. Le capitaine vient encore chercher Cintio. Amasia, après avoir quitté Lidia, vient au-devant du capitaine, le joint et tombe sur lui. Le capitaine crie au secours, au voleur et s'enfuit. Amasia, tourmenté par le remords d'avoir abusé de Lidia sous le nom de Cintio, prend la résolution d'aller tout découvrir à Pedofilo son père, et de faire demander Amasia en mariage. Cintia fait ses adieux à Erasto, qui la prend dans ses bras et, malgré elle, veut l'emporter dans sa maison, sous prétexte qu'elle est sa femme. Cintia le supplie de n'en rien faire. Erasto n'a point égard à ses représentations. Le capitaine accourt au bruit et fait tant, par ses paroles et ses menaces, que Cintia s'échappe. Dulone s'approche à la voix d'Erasto déchaîné contre le capitaine, et lui rend compte que Cintio, en qui il a tant de confiance, et pour qui il a tant d'amitié, vient d'insulter sa sœur et de lui faire violence. Erasto, préoccupé, ne sait qu'en penser. A peine sont-ils rentrés, que le capitaine vient frapper à la porte d'Erasto pour lui reprocher l'enlèvement d'Amasia. Erasto sort pour le joindre. Le capitaine s'enfuit. Erasto rentre. Le capitaine revient à la charge, frappe encore à la porte pour provoquer Erasto par des injures et le défier au combat. Erasto sort encore une fois. Le capitaine disparaît. Erasto s'enferme et ne veut plus faire attention à ses bravades.

IVe. ACTE.

Pedofilo et Erasto viennent chacun de leur côté; Pedofilo, inquiet de la conduite d'Amasia, son fils, dont il veut déclarer le sexe pour ensuite s'en retourner à Bologne, où il n'a plus à craindre le parti des Guelfes; Erasto, déterminé à déclarer à Pedofilo son amour pour Amasia; qu'elle est enceinte par son fait, et qu'il est dans l'intention de l'épouser, s'il veut la lui donner en mariage. La conversation s'engage; Erasto fait à Pedofilo l'aveu de sa conduite envers Amasia, et qu'ils se sont épousés en secret. Pedofilo rejette, comme une fable, tout ce que lui dit Erasto; il soutient que la grossesse d'Amasia est impossible, qu'il ne peut y avoir de communication entre les deux maisons de Cintio et d'Amasia, puisqu'elles sont séparées par une ruelle. Erasto, pour vaincre l'incrédulité du vieillard, appelle en témoignage le capitaine, qui passe. Celui-ci confirme ce que dit Erasto. Pedofilo persiste à soutenir qu'il n'en est rien. Erasto appelle la nourrice de Cintio, qu'il apperçoit. Celle-ci, fort embarrassée, prétexte une commission importante. Erasto la retient et l'interroge, s'il n'est pas vrai qu'elle était confidente d'Amasia et de ses amours, et qu'elle l'introduisait dans l'appartement de Cintio par une porte de communication pratiquée dans le mur mitoyen; s'il n'est pas vrai qu'à la suite de ce commerce secret Amasia soit devenue grosse. Pedofilo traite tout ce qu'on lui dit d'imposture, et propose de faire convenir Erasto lui-même de son erreur.

et de sa méprise. Enfin Erasto, impatienté de l'obstination du vieillard, lui offre de s'en rapporter à Amasia elle-même. Pedofilo, ne pouvant plus y tenir, se détermine à dévoiler le mystère avant de quitter Naples, et déclare formellement qu'Amasia n'est point une femme, mais un homme, et invite Erasto à entrer dans la maison avec Amasia, pour s'en convaincre par ses propres yeux. La visite faite, Erasto vient faire ses excuses à Pedofilo, et convient qu'il a été trompé. Monologue d'Erasto, qui fait éclater son désespoir et son indignation contre Cintio. Pendant qu'il se retire, Cintia et sa nourrice s'entretiennent ensemble des suites de l'aventure. Cintia lui peint l'inquiétude, le tourment et les remords dont elle est dévorée. Elle n'y peut survivre. Sa nourrice n'est occupée qu'à calmer les accès de sa douleur. Elle propose différens moyens de concilier les choses. Cintia les rejette tous, et ne veut plus que mourir de la main même d'Erasto. La nourrice la quitte pour ne pas être témoin d'un si grand malheur. Lidia vient trouver Cintio pour l'engager de venir avec elle traiter de son mariage chez son père. Cintio s'entendant appeler, met l'épée à la main, croyant voir Erasto ; mais appercevant Lidia, il la reçoit fort mal, ne conçoit pas ce qu'elle veut lui dire, soutient qu'il ne lui a jamais fait aucune promesse de mariage. Lidia finit par l'accabler d'injures, et le quitte en le traitant de perfide, de parjure. Erasto et Dulone, son valet, surviennent. Cintio s'avance. Erasto commence par des reproches qu'il fait à Cintio de lui avoir donné pour femme, sous le nom d'Amasia, quelque femme publique.

Cintio lui répond qu'il lui fait injure, que la femme qu'il outrage par ses paroles est une femme noble et riche. Erasto veut savoir quelle est cette femme. Cintia répond à mots couverts, de manière à faire entendre que c'est elle-même. Erasto ne comprend pas ce qu'elle veut dire, et le presse encore plus fort de s'expliquer clairement. Cintia le traite d'ingrat et d'aveugle, et lui annonce qu'elle pourra mourir de sa main, mais que ce ne sera qu'après sa mort qu'il sentira son injustice et sa cruauté. Erasto ne pouvant tirer plus de raison de Cintio sur cet article, lui parle de l'insulte qu'il a faite à sa sœur. Cintio nie le fait à lui imputé, et jure qu'il n'y a rien de vrai, et que l'attentat dont on l'accuse est un calomnieux mensonge. Erasto, aveuglé par la prévention, cite comme témoin son valet Dulone. Ce dernier soutient qu'il a vu Cintio dans la maison de Lidia, qu'il l'a reconnu à sa taille, à ses habits, à sa voix. Cintio nie toutes les assertions du valet. Erasto envoie chercher Lidia pour mieux s'éclaircir du fait. Lidia raconte tout ce qui s'est passé entre elle et Cintio. Quelques sermens que fasse Cintio, Erasto se tient pour suffisamment éclairci, et fait retirer sa sœur; ensuite il annonce à Cintio que dès ce moment il ne le regarde plus que comme un traître. Cintio lui répond qu'il ne se reproche autre chose que de l'avoir trop aimé. Erasto, dans sa colère, menace de lui passer son épée au travers du corps. Cintio tire la sienne et provoque le combat. Dulone avertit Erasto que Cintio est plastroné. Cintio découvre sa poitrine. Erasto remet le combat à un autre moment. Cintio lui répond avec fermeté qu'il est tout prêt quand il lui plaira. Erasto, encore frappé de la

vue du sein de Cintio, est presquetenté de croire que c'est une femme; mais il est poussé à la vengeance par son valet, et ils sortent pour se retrouver.

Ve. ACTE.

La nourrice de Cintia vient de raconter à Arreotimo la triste aventure de sa fille. Le vieillard lui reproche de n'avoir pas empêché un tel désordre. Elle s'en excuse sur son impuissance à mettre un frein à la passion excessive d'une jeune personne qui menaçait, ou de se défaire, ou de fuir loin de Naples. Arréotimo la consulte sur ce qu'il y a à faire; elle lui conseille d'aller trouver Sinesio, le père d'Erasto, et de chercher à raccommoder les choses. Arreotimo, en adoptant cet avis, recommande à la nourrice de veiller sur Cintia, et d'empêcher qu'elle ne sorte de chez elle avant son retour. Scène entre Arreotimo et Sinesio. Celui-ci raconte de quelle manière Cintio, d'une part, a trompé Erasto, en substituant une inconnue à la personne qu'il aimait, et d'autre part a insulté Lidia en lui faisant violence. Arreotimo, en homme sage, et qui se possède, convient de l'indignité de ces procédés, et demande à Sinesio ce qu'il pense sur cela. Sinesio dit que d'abord il faudrait mettre le coupable entre les mains de la justice, que c'est un crime capital, et que dans le cas où la plainte ne serait pas accueillie comme elle doit l'être, il faudrait se faire justice soi-même, et le poignarder. Arreotimo l'écoute de sang-froid, et lui demande si c'est bien son dernier mot, et s'il porterait le même jugement dans le cas où

ce serait son fils qui fût coupable. Sinesio dit et répète qu'il en agirait ainsi. En ce cas, dit Arreotimo, livrez votre fils à la justice. Il lui expose que ce n'est pas Cintio qui a attenté à l'honneur de Lidia, mais que c'est Erasto qui a déshonoré Cintia : pour le lui prouver, il entre en explication des motifs qui ont porté a déguiser le sexe de Cintia lors de sa naissance, et à la faire baptiser sous le nom de Cintio. Ce récit fait impression sur Sinesio, qui touché du courage et de la passion de Cintia, propose de marier ensemble ces amants inséparables. Arreotimo accepte cet accommodement, et se retire. Sinesio voit venir son fils encore tout troublé, tout hors de lui. Sinesio l'appelle et lui fait raconter le sujet de son affliction : quant à la maîtresse qu'il regrette si fort, le vieillard promet de la lui faire épouser : quant à l'outrage fait à sa sœur Lidia, il lui observe qu'il n'est pas possible d'en accuser Cintio. Erasto plus empressé de connaître sa femme, demande quelle elle est ; son père lui répond que c'est Cintia qu'il a tant aimée sous le nom d'Amasia, et lui expose, en deux mots, les raisons de sa métamorphose : vive expression tout-à-la-fois de joie et de regrets de la part d'Erasto. Sinesio lui dit d'aller trouver Cintia ; il la rencontre. Scène très-expressive entre eux de raccommodement. Dulone qui a appris que Cintia devenait la femme de son maître, vient lui faire ses excuses et demander son pardon de lui avoir été si contraire. Pedofilo et Sinesio s'entretiennent ensemble de l'outrage fait par Amasio à Lidia. Les explications de part et d'autre se terminent par les voies de conciliation,

et Sinesio accorde sa fille à Amasio. Dulone vient annoncer à Sinesio que Cintia est accouchée d'un garçon. Nouveau sujet de joie; Arreotimo est dans l'inquiétude de savoir si Erasto et Cintia ne se sont pas rencontrés et battus ensemble. Dulone lui apprend que tout est arrangé, que l'on fait la fête de la double union d'Erasto avec Cintia, et d'Amasio avec Lidia, qu'Erasto est père d'un garçon. Arreotimo ne se sent pas de joie, et va trouver ses enfans et petit enfant.

Ici se termine la notice des différens ouvrages de Porta, venus à ma connaissance. Il y aurait beaucoup de choses à dire sur chacun d'eux en particulier; mais mon objet n'était que d'ajouter à la bibliographie une indication suffisamment détaillée, d'ouvrages sortis de la plume d'un ancien auteur estimable, peu connu, et qui mérite de l'être.

Je me suis plus particulièrement attaché à sa *Magie Naturelle*, que je regarde comme un de ses meilleurs ouvrages, et qui, comme je l'ai dit, n'a point été traduite: j'offrirai peut-être un jour au public ma traduction accompagnée de quelques remarques curieuses et plus rapprochées des connaissances modernes.

FIN.

TABLE

Des ouvrages de J.-B. Porta, mentionnés par extrait dans ce volume.

Editions.		Pages.
	Notice historique sur la vie et les ouvrages de J.-B. Porta.	3
1558.	De Miraculis rerum naturalium (4 liv.)	9 et 210
1563.	De Furtivis litterarum notis (5 liv.)	9 et 174
1569.	Magia Naturalis (20 livres).	10, 19 et 210
1583.	Phytognomonica (7 livres). . .	10 et 58
1583.	Pomarium.	10 et 24
1591.	De humanâ Physiognomoniâ (6 liv.)	10 et 144
1592.	Villa (12 livres).	10, 17 et 24
1593.	De Refractione Opticis (9 livres).	11 et 106
1601.	Pneumatica (3 livres.) . . .	11 et 124
1601.	Elementa Curvilinea.	11 et 140
1601.	De Cœlesti Physiognomoniâ (6 l.)	11, 19 et 150
1602.	Ars Reminiscendi.	11 et 134
1604.	De Distillatione (9 livres). . .	11 et 216
1608.	De Munitione (3 livres). . .	12 et 252
1609.	De Aëris Transmutationibus (4 liv.)	12 et 232
1610.	Della fisionomiâ dell'huomo . . .	270
1677.	Della Chirofisionomiâ (2 liv.) .	10 et 164

Pièces de théâtre (en 5 actes) en prose italienne.

Editions.		Pages.
1589.	Olimpia.	12 et 298
1592.	La Fantesca.	12 et 286
1597.	La Trappolaria.	12 et 310
1601.	I Due Fratelli Rivali.	12 et 278
1607.	La Sorella.	12 et 326
1609.	La Chiappinaria.	12 et 352
1628.	La Carbonaria.	12 et 338
1628.	La Cintia.	12 et 364

Fin de la Table.

ERRATA.

Pag. 144, à la marge, *au lieu de* J. b. R. 404; *lisez* Bibl. nat. R. 404.

— 215, *au lieu de* Leyde, Voger, *lisez* Leyde, Vogel.

Nota. Les pages 141, 142, 143, 143, 144 et 145 sont répétées deux fois.